

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

William Shakespeare
Créeront-ils une armée?
D'où vient l'Allemagne?
Attention à la Russie!
En quelques lignes...
Guido Gezelle
... sur différents sujets
D'un « monde incompréhensible »
Après le périple de M. Gafenco
Lectures.

Pierre MESSIAEN
Hilaire BELLOC
Comte Gonzague de REYNOLD
Sisley HUDDLESTON
* * *
Dom Walter WILLEMS, O. S. B.
TESTIS
Henri MASSIS
Roger de CRAON-POUSSY

Bruzelles, 57, rue Royale

Tél. 17.20.50

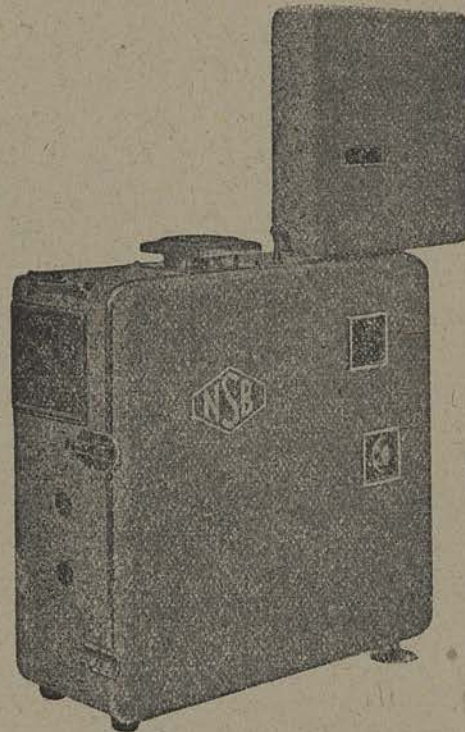
Compte-chèque postal 489.16



87-89, avenue du Midi
BRUXELLES

**PORTATIF 35 m/m STANDARD 35
NATIONALSONOREB**

Film standard, parlant 35 mm. — projection de 15 à 30 m. — écran de 4 mètres — grande clarté — fixité parfaite — silence absolu du fonctionnement mécanique — capacité sonore pour 1,000 places et système haute fidélité — carters 600 mètres, 2 caisses en tout. — Prix imbattables.



N.S.B.

Tous ce qui
concerne le
CINÉMA

**National
Sonore**

Construction
Électro-
mécanique

FRANCO - BELGE

36, rue des
Vétérinaires
BRUXELLES

Tél. : 21.37.54

Galerie BOUCKOMS

47, boulevard d'Avroy — LIÈGE

LIQUIDATION

La maison du TAPIS

Le plus grand choix

Priz les plus bas

Henri Le Beck

66, Dambrugge, ANVERS
(Belgique) Tél. 307.29

Cadres rectangulaires, ronds et ovales
en BOIS SCULPTÉ

Vitraux d'Art en plomb, en cuivre

Eaux-fortes originales — Pointes sèches
Gravures noires et couleurs — Encadrements
ARTS APPLIQUÉS — MIROIRS MODERNES

A chacun son chocolat.

MARTOUGIN

est celui des vrais amateurs.

N'écoutez pas ce que les concurrents racontent.
LA MACHINE A COUDRE

SINGER sera toujours
la meilleure

Reprise en compte de toute vieille machine
FACILITÉS DE PAIEMENT

La Compagnie **SINGER** assure le travail à 1,000 Placiers,
Employés et Ouvriers, uniquement BELGES

Plus D'UN MILLION DE machines à coudre **SINGER**
en activité en Belgique

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour l'obtention d'un BON pour la
réparation gratuite de leur machine à coudre **SINGER** de famille.

SIÈGE SOCIAL : rue des Fripiers, 31, Bruxelles.
Fournisseurs brevetés de la Cour.

Succursales, dépôts et Agents dans toutes les villes du pays.



" PATRIA "

Société anonyme

23, rue du Marais, Bruxelles

Téléphones :
17.34.00 et 17.51.21

Bureaux :
de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

1. **THÉÂTRE PATRIA**
740 places assises
Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux.
Fosse pour orchestre.

2. **Salle des CONFÉRENCES**
225 fauteuils
Estrade et installation pour projections lumineuses.

3. **Vaste HALL avec buffet**
400 mètres carrés.
Pour banquets, soirées dansantes, fancy-fair.
Installation unique d'amplification pour disques de phonographe.
(Pick-up).

4. **Locaux spacieux et confortables**
Pour assemblées, réunions, sociétés, fêtes de famille, etc.

La Régie autonome de Patria se charge du service de location
des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc., ainsi
que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.

POUR LA COUDURE
N'EMPLOYEZ QUE
LA SOIE A COUDRE
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

" **Au Baton** "

OU

LES SIMILI-SOIES

" **La Bella** "

ET " **Opera** "

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

" **Sepco** "

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C^y S^{TE} A^{MB}, 99, avenue de France. Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES, TOLES PLOMBÉES.
FEUILLARDS GALVANISÉS.
CHENEAUX, GOUTTIÈRES, TUYAUX DE DESCENTE
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Wattelar, à JUMET

Téléph. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Chéneaux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures.
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.

Constructions métalliques. — Charpentes en fer.

Chaudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.

Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en toles
galvanisées.

GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.
GALVANISATION RICHE A CHAUD

Société Métallurgique

d'ENGHIEN S^tELOI

Soc. Anon.

ENGHIEN (Belgique)

CONSTRUCTION RIVÉE & SOUDÉE

PONTS — CHARPENTES — RÉSERVOIRS
LEVAGE — MANUTENTION — WAGONS
VOITURES — PIÈCES DE FORGE
BOULONS — RIVETS — TIRE-FONDS

LES PRODUITS REFRACTAIRES DE GAND E. J. DE MEYER

ALLÉE VERTE, 120, à GAND

Téléphone : 11928.

Compte ch. post. : 205030

Usine de Briques et Pierres Réfractaires de toutes formes et
dimensions pour toutes les industries, pour tous les usages.
Spécialité de Briques Réfractaires à haute teneur d'Alumine.

Prix sur demande.

SOCIÉTÉ ANONYME **de Produits Galvanisés
et de Constructions Métalliques**

Ancienne firme J.-F JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Eglises,
Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.
Fers marchands et feuillards galvanisés.
Réservoirs galvanisés.

ELECTRODES POUR TOUS TRAVAUX

ARCOS



LA SOUDURE
ÉLECTRIQUE AUTOGÈNE

SOCIÉTÉ ANONYME

58-62, rue des Deux-Gares.

BRUXELLES

Appareils Sanitaires

EN GROS

R. Van Marcke

Place du Casino, 7, Courtrai

Pompes électriques. — Tuyauteries.
Métaux

et tous accessoires pour installations sanitaires.
Multiples références.

ELECTRODES

OK

PROCÉDÉS KJELLBERG

36 ANNEES
D'EXPÉRIENCE!

ESAB

SOCIÉTÉ ANONYME
116-118, RUE STEPHENSON
Bruxelles t. 15.91.26



Société Belge de l'Azote

et des Produits Chimiques du Marly

Société Anonyme au capital de 211.050.000 francs

Usines à RENORY-OUGRÉE (Belgique)

Fabrication d'ammoniaque synthétique suivant les procédés G. Claude

Ammoniac anhydre. — solutions ammoniacales — acide nitrique de toutes concentrations — anhydride sulfureux et dérivés.

Nitrate d'ammoniaque et nitrate de potasse pour explosifs.

Engrais divers : sulfate d'ammoniaque — nitrate d'ammoniaque agricole — sulfonitrate d'ammoniaque — nitrate de soude — nitrate de chaux ammoniacal — calciammon — cyanamide — engrais pour jardins.

Alcool éthylique synthétique — acétone — éther 720 et 725 — solvants.

Alcool méthylique (Méthanol) — Formol 30-40 % — hexaméthylènetétramine pharmaceutique et technique — trioxyméthylène,

Résines synthétiques et vernis spéciaux — Poudre à mouler.

Fongicides. - Herbicides. - Insecticides.

COMPAGNIE ANVERSOISE de Produits Chimiques

Soc. Anon.

21, Kipdorp — ANVERS

Adresse télégr. : Canverchim

Téléphones 255.90 - 91 - 92

Minium de plomb pur poudre "COOKSON"

Tous produits industriels chimiques selon circulaire que nous tenons volontiers à la demande des intéressés

SOCIÉTÉ ANONYME DE

Produits Chimiques de Laeken

1, Quai L. Monnoyer

BRUXELLES II

DIVISION DE LAEKEN

Téléphone : 15.68.03

Télégrammes : Chimie-Laeken

Acides sulfurique, muriatique et nitrique à toutes concentrations - Acide sulfurique à tous degrés pour accumulateurs - Eau distillée

DIVISION MOUSTIER S/SAMBRE

Tél. Moustier 20

Télégr. Couleurs-Moustier S. S.

Couleurs, vernis, émaux - Couleurs fines, broyées ou en poudre - Couleurs préparées pour tous usages industriels - Vernis et produits pour l'argenterie des glaces. - Produits spéciaux pour toutes industries

Fabrication complète de Tissus métalliques

Treillage simple torsion.

Spécialité de Toiles moustiquaires

vertes, bleues et toutes autres couleurs.

FR. DE COSTER

20-21, quai de l'Industrie, à MONT-SAINT-AMAND (Gand)

Téléphone : 106.95.

Meubles et Rayons métalliques

20 ans d'expérience.

RAYONS DÉMONTABLES ET EXTENSIBLES pour bureaux, bibliothèques, archives, magasins, etc.

Bureaux Ministre. — Tables Dactylo. — Fichiers. — Classeurs.

ARMOIRES A DOCUMENTS. — ARMOIRES - VESTIAIRES pour bureaux, clubs, usines, charbonnages, etc.

Armoires à outils — Bacs à papier — Trieurs à correspondances

Demandez Catalogue n° 10.

RICHACIER - Établissements R. RICHARD

Téléphone : 48.78.28.

Bureaux et Ateliers :

RUE GODECHARLE, 11, BRUXELLES (Q. L.)

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SCLAYN (Province de Namur, Belgique).

Adresse télégraphique :

Téléphone

Dumfrer Sclaigneaux Belgique. Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRE, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB, TUYAUX — PLOMB A SCELLER — SOUDURE D'ÉTAI — PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET COUDES EN PLOMB - LAÏNE ET FIL DE PLOMB - ACIDE SULFURIQUE Arseniate de plomb - Sulfate de zinc - Cadmium électrolytique Alun de potasse — Sulfate d'alumine

Comptoir Général Métallurgique

Charles DE VUYST

Fabrication. — Représentation — Exportation.

Outillage pour tous corps de métiers

BRUXELLES, rue de la Senne, 80. Tél. 12.67.40 (4 lignes).

Limes et scies à métaux marque « CORONA ». Mèches à métaux et à bois. Tarauds. Filières. Fraises. Alésoirs. Marteaux tous modèles. Clefs fixes et à molettes marque « Steinadler » et « Tenadium ». Pincés tous genres. Petit outillage en général pour le travail du bois et des métaux. Articles de jardinage tout genre. Tondeuses à gazon. à main et au moteur « The Universel » et « Jacobsen ».

Anciens Etabliss^{em}. François PEETERS

Sous-Toitures Economiques et
très légères en Ciment armé
formant Plafonds clairs et unis
Dalles pour Cours

Conditions spéciales pour Congrégations religieuses

BRUXELLES, Avenue des Nations, 9

Registre du Commerce de Bruxelles : 638 Téléphone 48.07 55 Compte Chèques Postaux : 118.84

Trame raccordée à la Gare de HAREN-NORD

Sous-Toitures Translucides brevetées

CÉRAMIQUES



de la Lys

Marché lez Courtrai

Carreaux céramiques de pavements en grès cérame fin

Société Anonyme Naamlooze Vennootschap

Belgique Téléphone Courtrai 629. Belgique

Compte chèque postal : 223.012. — Reg. du Com. : Courtrai 483

Tél. LIÈGE 605,59 Reg. du Com. Liège 916 Ch. P. 109.814

Bieuvlet, Redoté & C^{ie}

SOCIÉTÉ EN NOM COLLECTIF

Tuyauteries en acier étiré et en tôle soudée

- pour tous usages et toutes pressions -

Réservoirs soudés -:- Serpentina

- Exécution de tuyauteries suivant plans -

Soudure oxyacétylénique et soudure électrique

Travaux pour Mines, Sucrieries, Briqueteries et Carrières

Brûleurs automatiques au charbon

pour chauffage central

BUREAUX & ATELIERS :

340, rue Branche, Ans

Pierres blanches

Marbres - Granits

Pierres reconstituées

A^{NC.} E^{TS} SOILLE F^{RES} S.A.

Avenue du Port, 106, Bruxelles

P. R. P. PLOEGSTEERT P. R. P.

Sté Ans DES BRIQUETERIES MÉCANIQUES

“ Le Progrès ”

Adm.-dél. : R. DE BRUYN, à Ypres

BRIQUES DE PAREMENT GENRE

« SILÉSIE » et « ÉCONOMIQUE »

en style brute, rugueux, sablé, nervuré, écorce et lisse

Toutes teintes

Tous formats

Hourdis en terre cuite, système breveté

RÉFÉRENCES : par milliers de mètres carrés

BRIQUES CREUSES LÉGÈRES ET CLOUABLES

Établissements P. COLLEYE, s. a.

GRANDE DÉCORATION

SCULPTURE-STAFF

AMEUBLEMENT

TRANSFORMATIONS

18, RUE DES DRAPRIERS

BRUXELLES

Tél. 11.89 75

Carrières et Fours à Chaux de la Dendre

à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES - PETIT GRANIT - POUR BATIMENTS,
MONUMENTS

TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONCÉS
POUR MARBRERIE.

PIERRES BRUTES ET SCIÉES — BORDURES. — PAVÉS.
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRICULTURE

REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brâlage
Protège les murs contre les intempéries. — Résiste à l'air
salin. — Appliquée facile et économique.

Distributeur général pour
la Belgique

LES FILS LEVY FINGER

82-84, rue Edm. Tollenare
BRUXELLES

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

Agent général pour le Hautaut
S. A.

Etabliss. FIDÈLE MAHIEU

86, aven. de Philippeville
MARONELLE

Ateliers de Graduation **Boterdael**

66, Place Maurice Duché

VILVORDE

Verrerie Médicale et Industrielle

Production

Belge



Téléphone:

51.06.46



Le

Yachting

61, rue du Pige
Marchienne-
au-Pont

Tél.
147.44 Charl.

Construction

d'embarcations de course et de plaisance. - Kayak - Cancé -
Voiliers olympiques - Runabout - Cruiser

FABRIQUE DE SKY

FABRIQUE D'ARMES UNIES DE LIÈGE

Société Anonyme

Rue Trappé, 22, **LIÈGE**

Adresse télégraphique: « Centaure-Liège ».

Armes de chasse, de luxe et d'exportation — Fusils Hammerless et à
chiens à percussion centrale — Fusils
à charger par la bouche à 1 et 2 coups
— Fusils transformés d'armes de
guerre — Pistolets — Revolvers —
Carabines — Accessoires

A. De Vigne & C^o

CHAUFFAGES VAPEUR - EAU CHAUDE

Installation de conditionnement d'air
Service de distribution d'eau chaude
Installation de bains - douches.
buanderies, etc.

Pour Pensionnats et Couvents

137, Avenue d'Amérique

ANVERS

Téléph. 705.59

Aug. Lebeau-Courally

S. A. fondée en 1865

19-23, rue Fond-des-Tawes, **LIÈGE**

Téléphone: 24,197

Adr. télégr.: Lebeaugun

Fabrication exclusive d'armes de la plus haute
qualité pour la chasse et le tir aux pigeons
Spécialité: Fusils à canons superposés « Super
Lebeau » système Hammerless et à platines

Les plus hautes récompenses aux grandes expositions. — Très nom-
breux grands prix sur les plus importants stands de l'Europe.
Catalogue sur demande

Usines Decock Frères

Téléphone:

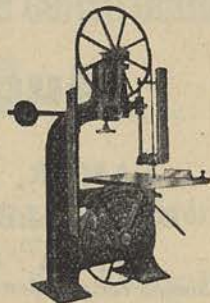
607 La Louvière 15^E, RUE BRIGODE Decock 607 La Louvière

FAYT-LEZ-MANAGE

MACHINES-OUTILS

A TRAVAILLER LE BOIS

Machines simples et combinées
Ponceuse à disque et à bande
Presses à plaquer - Outillages
Spécialité de machines combinées
Universelles, convenant particu-
lièrement à Missions au Congo ou
à l'Étranger.



LA QUINCAILLERIE GÉNÉRALE POUR BATIMENTS

offerte par les

Ateliers J. VERCHEVAL & FILS

79, rue Dumonceau, **HERSTAL** — Tél. Liège 401.11

est le résultat des efforts conjugués de trois générations succes-
sives spécialisées en l'étude et la mise en fabrication d'articles
particulièrement destinés aux communautés, écoles, hôpitaux

Crémones de fenêtre en tous genres
Appareils de manœuvre pour vasistas marque «NAGO»
crossettes, pociers, tirants de porte, etc.

Acier inoxydable - Argent neuf poli ou nickelé - Bronze et
laiton poli, bronzé ou chromé - Corne - Bakélite - Fer noir, etc.

FABRIQUE DE CÉRUSE

Procédé hollandais

Société Anonyme ANCIENS ÉTABLISSEMENTS

Auguste BOULEZ

COURTRAI (Belgique)

Bureaux : Chaussée de Gand, 103

Usines : Rue de la Céruse

Téléphone : Courtrai 151, Waereghem 30

Compte Chèques Postaux n° 76673

BLANC DE GROENINGHE Marque LES ÉPERONS D'OR

Carrières de grès

Tous les matériaux pierreux pour routes et bétons. - Pierres plates pour sentiers rustiques. - Pierres roulantes. - Parements de teintes diverses. - Pavés et bordures en petit granit.

Ém. & Fern. BECK, 28, quai de la Grande-Bretagne

LIÉGE

Téléphone : 127.32

Spécialité : PAVÉS POUR COURS ET TROTTOIRS
MOINS CHERS QUE LES DALLES EN BÉTON

S.A. H. & O. DE CRAENE

WAEREGHEM (Belgique)

Céruse par procédé hollandais

Blanc de Zinc — Minium de plomb

Litharge — Mine-orange

JEAN ROELS

MAISON FONDÉE EN 1892

TÉL. 26.57.76

TÉL. 26.57.76

ARTIFICIER

19, rue Isidore Van Beveren, 19, GRAND-BIGARD

Feux d'artifice en tous genres

Feux japonais de jour — Fêtes de nuit — Articles jouets.
Fusées pour signaux — Fusées pour armée, aviation et marine.
Fusées de signalisation et d'atterrissage pour avions.
Pétards pour chemin de fer.
Cortège aux lumières.

Produits en Béton

O. TOSSYN, Ingénieur civil
U. I. Lv.

Digue du Canal, 2, VILVORDE
Tél. 51.05.40.

Murs de clôture en Béton armé et vibré

Construction solide et de bel aspect.
Devis gratuit sur simple demande.

Clôtures ajourées. — Piquets de clôture. — Bordures de jardin. — Bordures de route vibrées à haute résistance. — Tuyaux d'égout en béton comprimé ou vibré. — Tous produits en béton vibré d'après dessin.

MACHINES A COUDRE

ANKER

Prix avantageux

Meilleure qualité

Nombruses références de couvents, pensionnats et communautés religieuses. — Prix spéciaux. — Leçons gratuites de couture et de broderie

J. VERHAEGHE 89, rue Saint-Georges
Tél. 136.63 GAND

COTRACO

Société anonyme

INGÉNIEURS-ENTREPRENEURS

Entreprises générales
Béton armé
et tous genres de constructions

ÉTUDES ET OFFRES SUR DEMANDE

93, rue de la Loi BRUXELLES
Tél. 12.88.24

Bols du Nord & d'Amérique

Entrepôt et Magasin à Anvers.

LES ÉTABLISSEMENTS

Aug. DERMINE

Société Anonyme.

NAMUR, 21, Boulevard de Merckem
BRUXELLES, 13, rue Albert de Latour

Téléphones : Namur 483 — Bruxelles : 15.14.53.
Compte chèques postaux : 279.852 — Reg. Com. : Namur, n° 83.

ENTREPRISES GÉNÉRALES

Travaux publics et privés
EXPERTISES

MARCEL DEBUSSCHERE-DEMEULDRE

ENTREPRENEUR

Rue Saint-Amand, 27-29, ROULERS

Téléphone : 253

Reg. du Comm. : Courtral 1628

Chantier : Rue Kokelaer, 20, Roulers

Ateliers de Constructions Métalliques et de Chaudronnerie

P. & F. Deltour Frères

Rue des Saules, 7, MONS-lez-LIÈGE

PONTS. — CHARPENTES — PYLONS — CHEVALETS
PASSERELLES — MATÉRIEL ROULANT
RIVÉS OU SOUDÉS — TUYAUTERIES —
SOUDURE AUTOGÈNE — PARACHÈVEMENT
Ateliers raccordés au chemin de fer.

Téléphone Liège 311.72; après 18 heures : Liège 312.78
Compte Chèq. post. 179.98 Reg. de commerce : Liège 130 71
Etudes, plans et devis sur demande et sans aucun engagement
de la part du demandeur.

SOCIÉTÉ ANONYME

des

Carrières de GRÈS de LA FALIZE
& EXTENSIONS

Place de Bronckart, 25, LIÈGE

Siège social : SOUGNÉ REMOUCHAMPS

Gares d'expédition : AYWAILLE — REMOUCHAMPS
COMBLAIN-AU-PONT

Accessibles aux camions.
Pavés de toutes dimensions de 1^{er} choix.
Macadam 4/6 et 2/4 — Plaquettes 10/60 — Gravier 5/20, 8/13,
3/8 et poussier.
Moellons pour fondations — Moellonnets pour enrochements

Spécialité de parements de construction
de toutes teintes

La plus forte production des carrières de grès belges.

Adressez la correspondance à
M. PAUL MASSON, Directeur Général
25, place de Bronckart, à LIÈGE

Tél. 255.31 et 262.86. C. C. P. 217.450. R. C. Liège n° 798.

LA CROIX BLANCHE

ANTIDOULEUR
UNE SYNERGIE ANALGESIQUE - FEBRIFUGE - TONIQUE

**MAUX DE TÊTE ET DE DENTS - NEURALGIES - DOULEURS PERI-
ODIQUES - SURMENAGE - GRIPPE - DOULEURS RHUMATISMALES**

L'efficacité toute spéciale de l'anti-
douleur "LA CROIX BLANCHE,"
trouve sa source dans la "synergie
des composants", c'est-à-dire
l'exaltation des propriétés parti-
culières de chacun des ingrédients
par leur association mutuelle.
Grâce à elle chacun d'eux ap-
porte à l'ensemble son effica-
cité propre et pleine tout en n'y
figurant qu'en dose très réduite
d'où toxicité nulle, tolérance par-
faite, absence de toute réaction
secondaire désagréable. Les cal-
mants exercent souvent
un effet dépressif sur le sys-
tème nerveux et circula-
toire, et provoquent de
la fatigue ou de la som-

nolence. Cela n'est pas le cas
pour l'antidouleur "LA CROIX
BLANCHE," qui compte aussi par-
mi ses ingrédients un élément
tonifiant, dont la présence a pour
effet d'annihiler l'influence dépri-
mante des éléments calmants de
l'ensemble.

L'antidouleur "LA CROIX BLAN-
CHE," a maintenant plus de 35
ans d'existence. Grâce à ses
qualités réelles il a su conquérir
la confiance des malades et
s'imposer dans la majeure
partie du monde civilisé. Quiconque en a fait
l'essai, continue à en faire
sont calmant favori.



C'EST UN PRODUIT BELGE
LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUIPENS ST NICOLAS-WAES
DANS TOUTES PHARMACIES

GROUPEMENT

POUR LA

Vente des Sous-Produits
en Grès et en Petit Granit

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE

Carrières dans la vallée de l'Ourthe, dans la vallée du
Hoyoux et dans la vallée du Bocq.

Le seul groupement de carrières de grès possédant
la plus grande variété de teintes.

Spécialité de moellons et parements
POUR CONSTRUCTIONS ET SOUBASSEMENTS.

TOUS CONCASSÉS POUR BÉTON

RÉFÉRENCES: Église Ste-Julienne, à Verviers; Église St-Pholien,
Liège; Église St-Christophe, à Liège; Nouvelle école des Filles
de la Croix, à Coïnte; Église de Robermont, etc., etc. Fournis-
seur à l'Exposition de Paris; pour les travaux du canal Albert.

Documentation et photographies seront fournies sur simple demande

8, rue de la Paix, LIÈGE

Téléphones :

Direction 148.77

Comptabilité et Expéditions 148.76

LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME
d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
Fondée en 1853

FONDS DE GARANTIE :
plus de
900.000.000 de francs

SIÈGE SOCIAL EN SA PROPRIÉTÉ

74, rue Royale, et 68, rue des Colonies

Adresse télégraphique
Royabelass

BRUXELLES

Téléphones 1
12.30.30 (6 lignes)

VIE — ACCIDENTS — VOL — PRÊTS HYPOTHÉCAIRES — RENTES VIAGERES

Assurez-vous aux conditions les plus avantageuses

sur la vie et contre tous les accidents



Fournisseur de la Cour

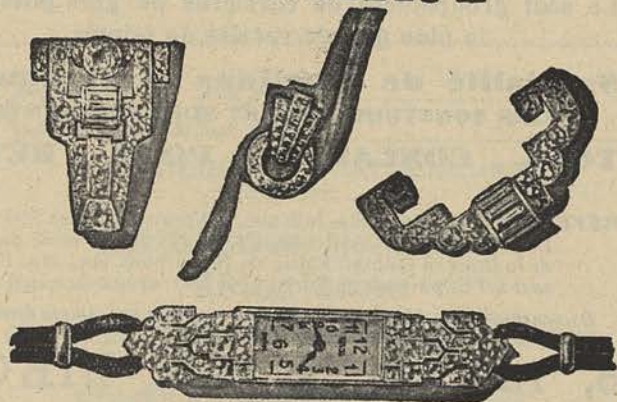
SIMONET-DEANSCUTTER

EXPERT.
FABRICANT.

JOAILLIER ET ORFEVRE.

72 rue Coudenberg

— BRUXELLES —



Le montre DUOPLAN.

ÉDITIONS

TOURNAI



CASTERMAN

PARIS

Racisme et Christianisme

Numéro spécial de la « Nouvelle Revue Théologique »
In-12, 128 pages : 5 francs.

Les antécédents de l'idéologie raciste : **P. Charles, S. J.**
Le racisme politique du III^e Reich : **P. Lorson, S. J.**
Le problème des races au point de vue anthropologique :
Dr **T. Van Campenhout.**
La race, la raison et le Christ : **J. Folliet.**

ENVOI GRATUIT DU CATALOGUE SUR DEMANDE

EN VENTE DANS LES BONNES LIBRAIRIES

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

William Shakespeare
Créeront-ils une armée?
D'où vient l'Allemagne?
Attention à la Russie!
En quelques lignes...
Guido Gezelle
... sur différents sujets
D'un « monde incompréhensible »
Après le périple de M. Gafenco
Lectures.

Pierre MESSIAEN
Hilaire BELLOC
Comte Gonzague de REYNOLD
Sisley HUDDLESTON
* * *
Dom Walter WILLEMS, O. S. B.
TESTIS
Henri MASSIS
Roger de CRAON-POUSSY

William Shakespeare⁽¹⁾

1565-1616

William Shakespeare naquit à Stratford-on-Avon, comté de Warwick, en avril 1564. La date de sa naissance n'est pas connue; la date de son baptême est le 26 avril 1564. Stratford était une petite ville bourgeoise et paysanne de quinze cents habitants avec un pont de pierre sur l'Avon, une grande église (*Holy Trinity Church*), un collège; elle était administrée par un maire (*bailiff*) assisté de quatorze conseillers municipaux (*aldermen*) et de quatorze bourgeois. Les maisons étaient en bois et entourées de jardins; il y avait deux ou trois rues assez larges et des ruelles. La campagne environnante comportait des champs cultivés, des prés clos, des boqueteaux, des manoirs. Les industries locales étaient celles d'un marché agricole: tisserands, tanneurs, cordonniers, gantiers, cordiers. Le pré communal s'appelait *The Bank croft*; on y voyait des canards, des moutons, des vaches, des cochons au nez muselé d'un anneau de fer. Une route conduisait à Londres, une autre à Oxford. Les paysages et les mœurs de Stratford se retrouvent dans maintes pièces de Shakespeare (*Songe d'une nuit d'été*, *Comme il vous plaira*, *Joyeuses Commères*, *Conte d'hiver*).

Ses poèmes et ses premières pièces, dit M. J. Dover Wilson, sont aussi remplis de souvenirs et de caractères du comte de Warwick que les poèmes de Wordsworth de souvenirs du pays des Lacs. Cette influence semble décroître à mesure que son génie se développe, mais elle revient avec une intensité redoublée dans la dernière phase (2).

(1) La maison Desclée, de Brouwer et C^{ie}, à Paris, publiera prochainement une traduction nouvelle des comédies de Shakespeare. Le volume sera précédé de cette notice sur Shakespeare par le traducteur M. Pierre Messiaen, professeur agrégé d'anglais.

(2) J. DOVER WILSON, *the essential Shakespeare*, p. 42, Cambridge, 1934.

William Shakespeare était l'aîné de six enfants, deux sœurs nées avant lui étant mortes toutes jeunes. Son père, John Shakespeare, tanneur, gantier, marchand de laine et de grain, avait épousé, probablement en 1557, Mary Arden, la plus jeune fille de Robert Arden, petit propriétaire à Wilmcote, paroisse d'Aston Cantlow. Le testament de Robert Arden (24 novembre 1556) légua à Mary Arden la terre d'Asbies sise à Wilmcote; cette terre fut hypothéquée en 1567, Mary Arden signant l'acte d'une croix.

John Shakespeare acheta deux maisons à Stratford en 1556, deux autres maisons en 1575. En 1590 il possédait deux maisons contiguës dans Henley street; on suppose qu'il habitait la maison à l'Ouest et que William Shakespeare y naquit, que la maison à l'Est servait de magasin. La première s'appelle aujourd'hui le lieu de naissance (*the birthplace*), la seconde le magasin (*the woolshop*). Entre 1557 et 1571 John Shakespeare fut un bourgeois prospère. En 1565 il fut élu conseiller municipal (*alderman*), maire (*bailiff*) en 1568, juge de paix et premier adjoint (*chief alderman*) en 1571. A partir de 1577 sa situation et sa fortune semblent avoir décliné; il n'assistait plus aux séances de la corporation. En 1580 il eut à payer 40 livres d'amende « en garantie qu'il se conduirait bien et ne troublerait point la paix de la Reine ».

Ce fut le cas de beaucoup de catholiques, car John Shakespeare et sa femme étaient catholiques. On a trouvé au XVIII^e siècle, dans le grenier de la maison de John Shakespeare, son *testamentum aniræ*: en fait la formule d'acte de foi et de pardon *in extremis* rédigée par saint Charles Borromée à l'usage des fidèles des pays schismatiques qui n'étaient pas sûrs de recevoir les derniers sacrements. On attribue la décadence de John Shake-

speare à deux causes : catholicisme et alcoolisme (?). Il fut enterré le 8 septembre 1601, Mary Shakespeare le 9 septembre 1608.

William Shakespeare, issu d'une famille catholique, reçut donc une éducation catholique. La connaissance exacte de la théologie, visible dans toute son œuvre, la non moins visible antipathie, ironique ou violente, à l'égard des puritains, en fournissent la preuve.

On a coutume de supposer qu'il alla au collège de Startford.

Il n'y a pas un atome de témoignage qui démontre qu'il y alla, dit Mr. J. Dover Wilson. Un ardent catholique pouvait bien chercher d'autres moyens pour l'éducation de son fils qu'une école dirigée par un clergyman protestant. Il y avait, à ce temps-là, d'autres alternatives excellentes plus aptes à nourrir un génie dramatique et concordant mieux avec cette passion de la musique que nous avons que Shakespeare possédait. Si, par exemple, Shakespeare avait été élevé comme enfant de chœur (singing-boy) chez quelque aristocrate catholique, cela aiderait à expliquer comment il devint acteur, car la transition de l'enfant de chœur à l'acteur était, à cette époque, presque aussi inévitable que la mue de la voix lors de l'adolescence. Quoi qu'il en soit, il est certain que Shakespeare avait recueilli une ample connaissance de la vie et du monde, et acquis peu de latin, guère de grec sans doute, assez de latin du moins pour lire Ovide dans le texte. Il est également clair, je crois, que si l'auteur des Joyeuses Commères connaissait la bourgeoisie, l'auteur de Peines d'amour perdues s'était familiarisé avec la vie, les manières, la conversation des nobles (1).

Autre thème de controverses et d'hypothèses : le mariage de Shakespeare. En 1836, on a découvert à l'évêché de Worcester une licence, datée du 27 novembre 1582, autorisant le mariage solennel de William Shakespeare et d'Anne Hathaway, fille de Richard Hathaway, fermier. On ne sait où ni quand le mariage eut lieu. Le registre de Stratford porte, à la date du 26 mai 1583, le baptême de Suzanne, fille de William Shakespeare. Anne Hathaway était donc enceinte lorsque fut accordée la licence de mariage. Shakespeare avait dix-huit ans, Anne Hathaway vingt-six. Y eut-il faute pré-nuptiale, mariage forcé, mariage malheureux, comme le portent à croire certains passages des comédies (*Comédie des méprises, Nuit des rois, Conte d'hiver, Tempête*) ? C'est une hypothèse probable. Une autre hypothèse est que le mariage officiel avait été précédé d'un mariage clandestin (précontrat) par-devant un prêtre catholique (voir *Nuit des rois, Mesure pour mesure*). Shakespeare ne semble pas avoir été un mari heureux, ni un mari modèle. Suzanne Shakespeare épousa le Dr John Hall en juin 1605. Des deux autres enfants, deux jumeaux, Hamnet et Judith, baptisés le 2 février 1585, Hamnet fut enterré le 11 août 1596, Judith épousa Thomas Quiney, marchand de vin, le 10 février 1616, deux mois avant la mort de son père.

Un quadruple témoignage, remontant à la fin du XVII^e siècle, porte que Shakespeare, à l'époque de son mariage, s'adonnait au braconnage de chevreuilset de lapins dans le parc d'un hobereau de la région, sir Thomas Lucy of Charlecote, juge de paix, dénonciateur et persécuteur de catholiques ; pour quoi il fut emprisonné, composa contre sir Thomas Lucy une ballade où il l'appelait « pouilleux (2) et cocu », dut s'enfuir à Londres où il devint acteur. L'histoire est probable ; elle eut lieu sans doute vers 1587-1588 ; on l'a surnommée l'hégire. D'aucuns prétendent que le juge grotesque Shallow dans les *Joyeuses Commères*, celui qui veut faire du braconnage un crime de lèse-majesté, est une caricature de sir Thomas Lucy.

(1) J. DOVER WILSON, *the essential Shakespeare*, p. 41.

(2) Jeu de mots sur *Lucy* et *lousy* (pouilleux). Les deux mots avaient alors la même prononciation.

Aucun document sur Shakespeare de 1587 à 1592. En 1592 il est célèbre, il a fait son chemin comme acteur et comme dramaturge. Nous avons là-dessus deux témoignages, celui d'un ennemi, celui d'un ami.

L'ennemi, c'est le dramaturge-romancier Robert Greene, ex-étudiant de Cambridge, noceur famélique, mort dans la misère en 1592. Sur son lit de mort il adresse à ses compagnons Marlowe, Peele et Nash une sorte de confession de sa vie intitulée : *Un sou d'esprit acheté par un million de repentir* (1). Il les engage à ne plus avoir confiance aux acteurs :

... Car il y a là un parvenu de corbeau, embelli de nos plumes, qui, avec son cœur de tigre recouvert d'une peau d'acteur (2), se croit aussi habile à boursoufler un vers blanc que les meilleurs d'entre nous. C'est un factoton universel (an absolute Johannes factotum), et, dans son idée, le seul grand auteur dramatique du pays (3). Oh ! je supplie vos rares esprits de s'employer à des exercices plus profitables ; laissez ces singes imiter votre excellence passée et ne leur faites plus jamais connaître vos admirables inventions... C'est pitié que des hommes d'esprit aussi rare soient soumis au bon plaisir de pareils grossiers laquais (rude grooms)...

Cette attaque démontre : 1^o que Shakespeare et Greene avaient collaboré pour les trois *Henri VI*, puis s'étaient brouillés ; 2^o que Shakespeare passait, chez les dramaturges du temps, pour très adroit à refourbir d'anciennes pièces et à composer des pièces nouvelles où, comme plus tard Molière chez nous, il pillait ses prédécesseurs ; 3^o qu'il avait déjà plus grand succès et plus grande renommée que tous ses contemporains ; 4^o que les beaux esprits (*rare wits*) jalousaient fort le génie abondant et varié (*Johannes factotum*) de ce provincial qui n'avait point passé par les universités (*rude grooms*) ; 5^o que la troupe pour laquelle Shakespeare écrivait (*lors Strange's men*) l'emportait à la Cour et dans la faveur populaire sur la troupe (*the Queen's men*) dont Greene était le principal fournisseur de pièces. *Le sou d'esprit acheté par un million de repentir* fut publié par Henry Chettle en septembre 1592. On suppose que Chettle, bientôt après, fit la connaissance de Shakespeare. En décembre 1592, dans la préface de son *Rêve d'un bon cœur*, il présente des excuses, avouant qu'il n'avait jamais rencontré Shakespeare lorsqu'il imprima le livre de Greene. Il ajoute :

J'en suis navré comme si la faute était mienne, car j'ai constaté moi-même que ses manières charmantes égalaient son excellence dans sa profession. En outre, diverses personnes des plus distinguées m'ont conté sa droiture en affaires, ce qui prouve son honnêteté, tout comme la grâce experte (facetious grace) de ses écrits démontre son talent...

Nous n'aborderons pas ici le problème de l'amitié de Shakespeare et d'Henry Wriothlesley (prononcez : Risley), comte de Southampton ; nous le retrouverons, ainsi que celui de la *Dame brune*, à l'occasion de diverses comédies, de *Vénus et Adonis* (1593), du *Viol de Lucrece* (1594) et surtout des *Sonnets* (1609).

Résumons quelques faits dénotant la prospérité matérielle et la grande renommée de Shakespeare après 1594 :

En 1596, grâce à l'argent de son fils, John Shakespeare envoie une requête à la Cour des Hérauts pour qu'on lui accorde des armes de famille : or sur bande de sable, lance d'acier brillant,

(1) A groats worth of wit bought with a million of repentance.

(2) Parodie du vers 137, 4 de 3. *Henri VI*.

(3) En anglais : le seul ébranle-scène du pays. *the only Shake-scene in a country*. Jeu de mots sur le nom de Shakespeare : *Shake-speare, Shake-scene*.

Visitez l'Espagne

L'ANDALOUSIE

15 jours

SÉVILLE - CADIX - MALAGA - CORDOUE

départ assuré tous les trois jours

Le Pays Basque

11 jours

St-Sébastien - Bilbao - Santander - Oviedo

Demandez nos programmes

Union Belge de Tourisme

11, boulevard de Waterloo (Porte de Namur)

BRUXELLES

Tél. 12.54.50

Achetez vos IMPERMÉABLES, GABARDINES

et tous vêtements

de SPORT, PLUIE ou de VOYAGE

AU ROI DU



CAOUTCHOUC

Exécution sur mesure au même prix

RÉPUTATION

GARANTIE

PRIX LES PLUS BAS

60 Succursales en Belgique

Liste de nos principales Succursales :

Bruxelles :

103, boul. Ad. Max.
161, chauss. de Waterloo.
141, rue Haute
51, rue de Flandre.
15, chaussée de Louvain.

Anvers :

80, rue Carnot.
77, Meir.
69, rue Nationale.
56, rue Basse.

Arlon : 29, Grand'Rue.

Bruges : 34, r. Sud du Sablon.

Courtrai : 21, Grand'Place.

Eecloo : 101, Marché.

Gand : 16, r. des Champs.

Hasselt : 14, rue Neuve.

Huy : 15, rue Neuve.

Knoeke : place Van Bunnan.

Liège : 36, rue du Pont d'Ile.

Louvain : 39, rue de Diest.

Luxembourg : 4, Marché-aux-Herb.

Mallines : 12, Bruul.

Menin : 272, rue de Lille.

Mons : 28, Grand'Rue.

Mouscron : 9, Petite Rue.

Nivelles : 4, rue de Namur.

Péruwelz : 40, Grand'Place.

Renix : 47, rue des Jardins.

Saint-Ghislain : 26, Grand'Rue.

St-Nicolas : 73, rue de l'Ancre.

Saint-Trond : 30, rue de Liège.

Tirlemont : 62, rue de Louvain.

Turnhout : 18, Grand'Place.

Verviers : 126, rue Spintay.

Wavre : 52, rue du Pont.

Ypres : 4, rue du Temple.

Athus : 57, Grand'Rue.

La bière
du connaisseur
exigeant



MONTRES
en tous genres

Vente exclusive
en gros

Marques
COD-REGI

et qualité courante
Réveils **SWIZA**
Bracelets pour
montres - Médailles
religieuses en or

J. LATRUFFE 162, rue de Laeken
18, rue des Commerçants
Téléphone : 17.15.02
BRUXELLES



GABARDINES ET
IMPERMEABLES

64-66, RUE NEUVE
BRUXELLES

Le Spécialiste en Vêtements imperméables

VOLETS

J. Van Huyneghem & Fils

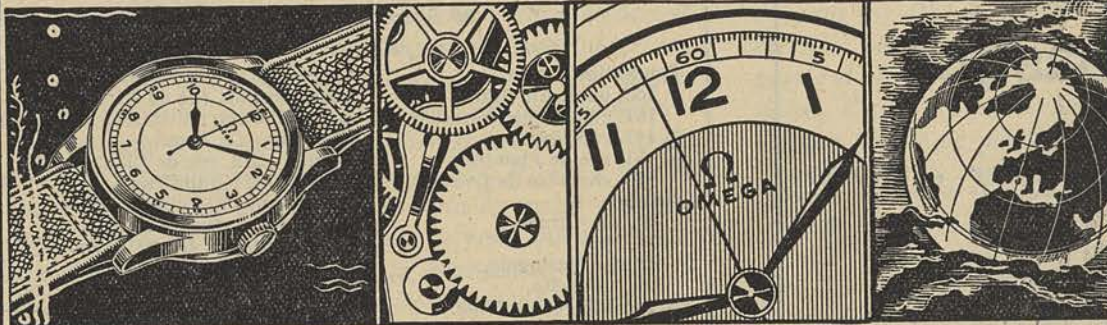
fournisseurs des Ministères

Jalousies. — Volets légers et demi-lourds. — Stores hindous. — Stores Ombra.
— Glaces fixes et roulantes pour ombrage des serres et verandas. —

RÉPARATIONS

151, rue Jourdan, 151, BRUXELLES Tél. 37.28.35

OMEGA "Naiad" La nouvelle montre étanche



Boîtier inoxydable en acier Staybrite. Verre pratiquement incassable

Mouvement de précision Omega

Grande aiguille des secondes - pour médecins, ingénieurs et sportsmen

Distribuée dans le monde entier, la montre Omega peut être réparée partout avec un minimum de frais.

à l'eau et à la poussière - contrôlée sous 2 atmosphères de pression avant de quitter l'Usine.

avec bracelet cuir Fr. 725.-

OMEGA

Record mondial de précision

Un cadeau prend toute sa valeur
s'il est signé

Neuhaeus

Confiseur

USINE

25-27-29, rue Van Lint, Bruxe'es

Tél. 12.68.53

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Tél. 12.63.59

LE "MOSAN"

Poêle breveté dans tous les pays

SPÉCIALEMENT construit pour
le chauffage des grands locaux
ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES



Le "Mosan"

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

Pratique

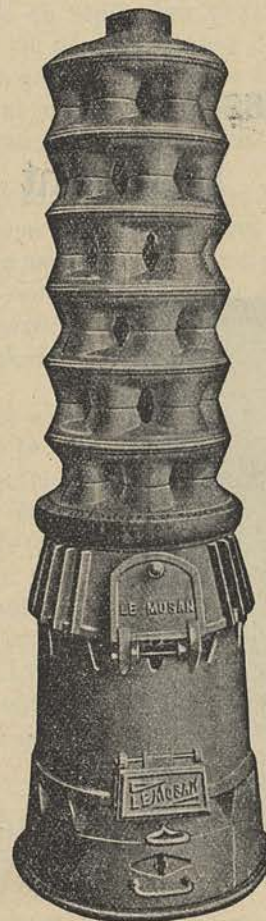
Solide

Élégant

et absolument sans danger

Société Anonyme

LES FONDERIES DE LA MEUSE
HUY (Belgique)



cimier de faucon porte-lance (*shake-speare*). La requête est agréée en 1599.

En 1597 William Shakespeare achète pour 60 livres la plus grande maison de Stratford, *New-Place*, bâtie par sir Hugh Clopton, ancien lord-maire de Londres.

En 1602 il achète à la famille Combe (voir *infra*,) pour 320 livres, une propriété de 107 acres de terre labourable, plus 20 acres de pâturage. La même année il achète une autre maison sise à Stratford, *Chapel lane*, sans doute pour son jardinier. En 1604 il achète à bail, pour trente-deux ans et pour la somme de 440 livres, la moitié des dîmes de Stratford, ce qui lui rapporte 60 livres par an et lui donne le droit d'être enterré dans le chœur de l'église.

En 1598, Francis Meres, professeur de rhétorique à Oxford, déclare dans sa *Palladis Tamia* :

L'âme fine et spirituelle d'Ovide revit dans le doux Shakespeare à la langue de miel. A preuve sa Vénus et Adonis, sa Lucrèce et ses sonnets sucrés réservés à ses amis intimes.

Comme Plaute et Sénèque chez les Latins sont jugés les meilleurs pour la comédie et pour la tragédie, ainsi chez nous, Anglais, Shakespeare est le plus excellent dans les deux genres. A preuve pour la comédie : ses Gentilshommes de Vérone, ses Méprises, ses Peines d'amour perdues, ses Peines d'amour récompensées (1), son Songe d'une nuit d'été et son Marchand de Venise. Pour la tragédie : son Richard II, Richard III, Henri IV, Roi Jean, Titus Andronicus et Roméo et Juliette.

Comme Epicus Stolon qui prétend que les Muses, si elles parlaient latin, parleraient la langue de Plaute, ainsi je dis que les Muses, si elles parlaient anglais, discourraient dans la langue finement ciselée de Shakespeare.

Une revue d'étudiants, jouée à Cambridge, St. John's college, — *Le Pèlerinage au Parnasse, 1600*, — proclame qu'on doit « avoir la *Vénus et Adonis* du suave Mr Shakespeare sous son oreiller ». Une autre revue, *Le Retour du Parnasse*, affirme que Shakespeare l'emporte sur tous les écrivains contemporains, y compris Ben Jonson.

La reine Elisabeth était du même avis, qui, en 1594, donnait à William Shakespeare, William Kempe et Richard Burbage vingt livres pour deux représentations à la Cour, et qui, en 1597, réclamant une suite au Falstaff des deux *Henri IV*, poussait le poète à écrire sa farce la plus drue, *Les Joyeuses Commères de Windsor*. Il semble même qu'elle n'en voulut pas à Shakespeare et à sa troupe pour la représentation de *Richard II* qui servit de prélude au complot d'Essex (février 1601). Shakespeare fit partie de deux troupes d'acteurs : jusqu'en 1593 la troupe de lord Strange (*lord Strange's men*) ; à partir de 1594, la troupe du lord Chambellan (*the lord Chamberlain's men*) qui devint, à l'avènement de Jacques I^{er}, la troupe du roi (*the king's men*). La troupe du lord Chambellan, de 1594 à 1596, joua au Théâtre (*the Theatre*), puis au Rideau (*the Curtain*) jusqu'en 1599, puis au Globe jusqu'en 1609, puis aux Dominicains (*Blackfriars*). Durant l'été, il y avait des tournées en province. Les principaux acteurs, dont William Shakespeare, étaient actionnaires, partageaient les dépenses et bénéfices. Sir E. K. Chambers (2) suppose que Shakespeare, comme auteur, acteur et actionnaire, gagnait environ 200 livres par an, d'autres disent 400 livres ; au temps d'Elisabeth et de Jacques I^{er}, c'était un gros revenu.

Richard Burbage était le grand acteur tragique de la troupe ; nous savons qu'il joua les rôles de Richard III, de Lear, d'Othello, du jeune Hamlet. William Kempe était le grand acteur comique ;

il jouait les rôles bouffons. D'après *Richard II* et *Hamlet*, Shakespeare n'approuvait pas toujours la déclamation exagérée de Burbage ni les bouffonneries outrancières de Kempe ; son idéal était de « tenir le miroir à la nature » ; il préférait une élocution rapide et des gestes mesurés (voir *Hamlet*, III, 2).

De nombreux passages de son œuvre dramatique et des *Sonnets* montrent que Shakespeare s'intéressait à son métier d'acteur, mais en trouvait souvent l'exercice pénible. On admet qu'il joua le rôle de Pierre-de-Touche dans *Comme il vous plaira*, du fantôme dans *Hamlet*, peut-être de Falstaff dans *Henri IV*. On sait qu'il joua deux rôles importants pour Ben Jonson, le père noble dans *Chacun son caractère* (1598) et l'empereur dans *Séjan* (1602). Fut-il grand acteur ? John Aubrey (1681) dit qu'il « jouait extrêmement bien », Nicholas Rowe (1709) qu'il « n'était pas un acteur extraordinaire ».

Malgré la prospérité matérielle et le succès, malgré l'apogée de son génie qui produit alors une demi-douzaine d'œuvres grandioses égales, sinon supérieures, aux plus hauts sommets d'Eschyle et de Sophocle, Shakespeare, de 1599 à 1608, traverse une profonde crise de pessimisme inexplicable. Impuissance des plus intelligents à rétablir la justice (*Hamlet*), amour tué par la jalousie (*Othello*), ingratitude des enfants et triomphe terrestre du mal sur le bien (*Roi Lear*), endurcissement et impénitence finale dans le crime en dépit du remords (*Macbeth*), anéantissement d'un noble jeune homme (*Troïlus*) ou d'un maître du monde par une femme coquette (*Antoine et Cléopâtre*), envie haineuse et sottise des individus aussi bien que de la foule envers l'homme bienfaisant ou supérieur (*Timon d'Athènes* et *Coriolan*), Shakespeare est allé jusqu'à l'abîme de toutes les catastrophes ; et ses tragédies sont si écrasantes, si déchirantes parce qu'on les sent chargées de rancune, de dégoût, de désespoir. Bien des hypothèses ont été émises : déception d'amour ? désillusion politique à la suite du désastre d'Essex ? perte de la foi religieuse ? mélancolie provenant d'une dépression nerveuse due à l'excès de travail ? Aucune n'explique la transition de l'ironie joyeuse des plus brillantes comédies, du rire rabelaisien de Falstaff au sombre découragement de *Hamlet* et des tragédies ultérieures, ni l'atmosphère de ressentiment surmonté, de nouvelle confiance en Dieu et de nouvelle sympathie humaine qui, tel un doux après-midi de septembre, éclaire les dernières œuvres. Peut-être est-ce dans les *Sonnets* qu'il faut chercher la clé du mystère. Shakespeare, qui savait rire comme Molière, mais qui était, comme Molière, de nature encline à l'amertume, aurait connu les affres de l'amour contrarié ou mal placé. Plus religieux que Molière, la souffrance l'aurait reconduit chez les siens, dans sa petite ville de province, et, consacrant à la mort une pensée sur trois, il serait revenu au verset du *Pater*, thème essentiel de sa dernière période : « ...pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés... » Les *Sonnets* (1593-1599) sont contemporains des joyeuses et brillantes comédies :

Ils nous font entrevoir, dit sir E. K. Chambers, un côté de l'âme de Shakespeare imparfaitement révélé par les œuvres dramatiques. Derrière le masque tranquille il y a un esprit troublé. C'est un récit d'amour contrarié ou mal placé, d'échecs et de dégoûts qui entravent un esprit conscient de sa puissance. Shakespeare, l'homme au génie multiforme, désire l'art de celui-ci, le pouvoir de celui-là. Il est prématurément las de la vie, il songe à la beauté qui décline et aux amis qui disparaissent. Il ne faut pas prendre trop à la lettre une façon d'écrire qui comporte quelques éléments de convention, ni essayer de reconstruire tout un caractère d'après l'expression de fugitifs mouvements d'humeur. Mais en faisant même la part de tout cela, il y a un certain désaccord entre le ton des Sonnets et celui des brillantes comédies qui leur sont contemporaines. Les

(1) Sans doute la *Mégère domptée*.

(2) E. K. CHAMBERS, *William Shakespeare, a study of facts and problems*, 2 vol., Oxford, 1930.

Sonnets nous conduisent tout droit aux angoisses de Hamlet et aux essais dégoûtés de désillusion qui vinrent ensuite (1).

Les dernières années de Shakespeare (1610-1616) furent vécues à Stratford « dans l'aisance, la retraite et le commerce de ses amis, dit Nicholas Rowe (1709). Son esprit charmant, sa nature affable lui valurent l'estime et l'amitié des gentilshommes d'alentour. »

Il y écrivit encore deux chefs-d'œuvre, *Le Conte d'hiver* et *La Tempête* (1610-1612), aussi jeunes, aussi éclatants, aussi riches de fantaisie, plus riches d'expérience et de pensée, que les comédies de l'époque brillante; il collabora (1612-1613) au *Henri VIII* et aux *Deux Nobles Parents* de Fletcher. Parfois il se rendait à Londres, parfois il recevait des amis tels que Ben Jonson et Drayton et faisait avec eux un de ces bons dîners qu'il a célébrés dans la *Nuit des rois*, dans le *Conte d'hiver*. Ses meilleurs amis étaient les Combe, famille catholique de Stratford. Il eut quelques ennuis au sujet de ses filles : en 1613 Suzanne Hall fut accusée d'inconduite; en février 1616 Judith Shakespeare épousa Thomas Quiney, mais le couple fut excommunié pour mariage en temps de carême.

Le testament de Shakespeare a donné lieu à de nombreuses controverses. Il y eut sans doute une première rédaction en janvier 1616; la rédaction définitive, avec lignes surajoutées et signature, est du 25 mars 1616; elle remplit trois grandes feuilles de papier. Shakespeare lègue sa fortune à sa fille aînée, puis au fils de celle-ci si elle a un fils, puis, à défaut de fils de Suzanne Hall, au fils de Judith Quiney, si elle a un fils. En fait, la fortune passa à la petite-fille du poète, Elisabeth Hall, qui épousa en premières noces Thomas Nash, en secondes noces sir John Bernard of Abington et mourut sans enfants en 1670. Quant à la famille de Judith Quiney, elle était déjà éteinte en 1639.

Le mystère du testament, c'est qu'il ne contient aucune allusion à la femme de Shakespeare, sauf une ligne ajoutée lui léguant le second lit de la maison (*the second best bed*). Shakespeare ne laissa rien à sa femme en dehors des revenus viagers auxquels elle avait légalement droit, pas même l'usage de *New-Place*.

Il existe deux témoignages sur la mort de Shakespeare (23 avril 1616).

L'un (1662) de John Ward, curé de Stratford, indique que Shakespeare mourut d'une fièvre contractée à la suite d'une joyeuse réunion avec Ben Jonson et Drayton « où il semble que l'on but trop ferme ».

L'autre (1690) de Richard Davies, recteur de Saperton en Gloucestershire, indique que « Shakespeare mourut papiste » (*he died a papist*). Sir E. K. Chambers ne voit aucune raison de mettre ce dernier témoignage en doute, pas même le fait que Shakespeare fut enterré dans le chœur de l'église anglicane de Stratford, « car il était fréquent au XVII^e siècle qu'un catholique fût enterré dans l'église de son village ».

La pierre tombale ne portait aucun nom, mais un quatrain pour empêcher toute exhumation :

*Good friend, for Jesus' sake, forbear
To dig the dust enclosed here;
Bless'd be the man that spares these stones
And curs'd be he that moves my bones.*

Elle a été remplacée en 1830.

Le buste de Shakespeare, dans le chœur de l'église de Stratford, est l'œuvre d'un statuaire hollandais, Gheerard Janssen; on sait qu'il date d'avant 1623, on suppose qu'il fut modelé sur un masque du visage de Shakespeare; on lui trouve généralement un air inauthentique, « un air lourd et stupide de boucher enrichi ».

Le portrait de Martin Droeshout en tête du premier folio (1623), — « *the puddingfaced effigy of Droeshout* », dit Mr. J. C. Squire, — n'est qu'une maladroite gravure copiée sur le buste.

Quelques commentateurs de Shakespeare souhaitent que le portrait peint en 1588 d'un jeune homme de vingt-quatre ans, actuellement à la *Rylands library*, Manchester, — *the Grafton portrait*, — soit l'authentique portrait du poète. Les dates coïncident avec celles de Shakespeare; les proportions et le front sont les mêmes que dans la gravure de Droeshout, « les yeux sont merveilleux, dit Mr. J. Dover Wilson, le visage ovale ressemble à celui de Shelley ».

* * *

A chacun d'imaginer, d'après l'œuvre de Shakespeare, ce qu'il croit être le portrait véritable, la véritable biographie.

L'œuvre dramatique de Shakespeare comprend trente-six pièces, quatorze comédies, dix drames historiques, douze tragédies. Dix-sept parurent du vivant de Shakespeare en volumes in-quarto; on distingue quatorze bons quartos. La première édition collective, *premier folio*, dédiée aux comtes de Pembroke et de Montgomery, préparée par John Heminge et Henry Condell, amis et anciens camarades de théâtre du poète, parut en 1623 (1). Dans leur préface, Heminge et Condell déclarent avoir voulu réagir contre « les copies volées et dérobées, tronquées et déformées, publiées par d'injurieux imposteurs »; ils déclarent donner au public les œuvres de leur ami telles qu'il les a laissées, selon les copies originales, « car son esprit et sa main allaient de pair; ce qu'il pensait, il l'exprimait si facilement qu'il n'y avait guère de ratures dans ses manuscrits ». Il semble que Heminge et Condell se sont servis tantôt des manuscrits, tantôt des quartos publiés du vivant de Shakespeare. A cette première édition collective Ben Jonson ajouta une préface en vers où il compare le *cygne de l'Avon* à Eschyle, Sophocle et Euripide.

Ce premier folio n'est ni bien imprimé ni bien arrangé. Hormis la division en comédies, histoires et tragédies, aucun essai de mise en ordre. Les actes sont indiqués, souvent les scènes ne le sont pas; la ponctuation correspond plutôt au sens et au mouvement des phrases qu'à nos habitudes d'aujourd'hui. La première édition cohérente, avec indications de lieu et indications scéniques, est celle de Nicholas Rowe (1709).

* * *

Pour établir la chronologie des pièces de Shakespeare, les érudits ont eu recours à divers indices historiques externes et internes, à divers indices de style et de versification.

Indices historiques externes : publication, mention, citation, allusion dans des livres ou documents datés.

Indices historiques internes : dans l'œuvre elle-même allusion à des événements datés, emprunt à des livres datés. Ainsi *Macbeth* (1606) contient une allusion au *Complot des poudres* (1605); le *Roi Lear* (1606) une allusion à une éclipse de lune de l'année.

Indices de style. — C'est là un des grands et délicats problèmes de l'exégèse shakespearienne. Disons simplement qu'à mesure que son génie prenait toute son ampleur et toute sa maîtrise, le style de Shakespeare se faisait plus riche, plus dense, plus complexe, plus émotif, plus directement dramatique, plus libre à l'égard de la grammaire. Ce style complexe est surtout évident à partir de *Hamlet* (1599).

(1) *Périclès* parut du vivant de Shakespeare (1609) et fut ajouté au troisième folio (1664).

(1) E. K. CHAMBERS, *William Shakespeare*, t. I, pp. 73 et 74.

Indices métriques. — Dans les premières pièces la versification est régulière; il y a un grand nombre de distiques et de quatrains rimés; il y a *barre de mesure*, coupure de sens à la fin de chaque vers (*end-stopped line*). La transition vers la suppression des rimes, vers une métrique plus souple et plus dramatique, vers le *verse-paragraph* substitué au vers comme unité métrique, est déjà sensible dans les comédies brillantes; elle s'accroît de plus en plus dans les grandes tragédies, dans les tragi-comédies de la dernière période. On a calculé que les vers à enjambement (*run-on lines*) étaient 1/18 dans *Peines d'amour perdues* (1593), 1/2 dans le *Conte d'hiver* (1610).

Cette métrique plus souple est encore assouplie par ce qu'on a appelé les terminaisons *faibles* ou *légères*, les terminaisons *doubles* ou *féminines* qui font enjambrer les vers les uns sur les autres. Les terminaisons faibles sont surtout des verbes auxiliaires et des pronoms monosyllabiques, les terminaisons légères des conjonctions, *Macbeth* abonde en terminaisons faibles, *Antoine et Cléopâtre* en terminaisons légères.

Les terminaisons doubles ou féminines sont des syllabes hypermétriques non accentuées qui, de même, rattachent la dernière mesure du vers à la première mesure du vers suivant. On a dressé des tables de ces terminaisons et démontré que des *Deux Gentilshommes de Vérone* (1590) à la *Tempête* (1610) elles vont en se multipliant; c'est dans les dernières œuvres qu'elles sont le plus fréquentes. Le vers blanc de Shakespeare est resté à peu près régulier, mais il a tendu vers le *verse-paragraph*, vers une sorte de verset rythmique et logique analogue au verset de la Bible.

Nous reparlerons ailleurs du mélange de la prose et des vers dans le théâtre de Shakespeare.

* * *

Sous les Tudors, les troupes d'acteurs portaient le nom d'un grand seigneur qui les patronnait; elles dressaient leurs tréteaux dans des cours d'auberge. Les représentations avaient lieu l'après-midi.

Le premier théâtre proprement dit, appelé Le Théâtre, fut construit à Londres en 1576, sur l'emplacement de l'ancien monastère de Holywell, Shoreditch. C'est là que furent jouées les premières pièces de Shakespeare. Le Rideau (*the Curtain*) fut construit la même année; Le Globe fut construit en 1598 sur la rive sud de la Tamise.

La troupe à laquelle appartenait Shakespeare, la plus importante de son temps, louait Le Théâtre et Le Rideau, possédait Le Globe où elle jouait en été, louait Les Dominicains (*Blackfriars*) où elle jouait en hiver, car la scène et le parterre des Dominicains avaient un toit, des murs.

Le théâtre, sur le modèle des cours d'auberge, était une cour intérieure circulaire, à ciel ouvert, — *the pit*, le parterre, — entourée de trois rangées superposées de galeries. La galerie supérieure, ainsi que la scène elle-même, était couverte de chaume ou de tuiles avec gouttière; elle était surmontée d'une tourelle où l'on hissait un drapeau quand il y avait représentation (voir les gravures figurant le théâtre du Cygne et le théâtre la Fortune).

La scène était une plate-forme, un plateau sur piliers de bois, fermé par une balustrade de chêne, large d'environ six mètres, profond d'environ dix mètres, occupant un tiers du parterre; on y distinguait l'avant-scène (*front-stage*), la scène (*middle-stage*), l'arrière-scène (*inner-stage*) surmontée d'une galerie ou balcon au premier étage. En avant de l'arrière-scène il y avait une cloison avec, à droite et à gauche, une porte donnant sur les loges (*tiring-rooms*) des acteurs, une porte au milieu cachée par

un rideau. C'est là que se tenait le souffleur, c'est là qu'on mettait Polonius espionnant Hamlet, ou encore le tombeau de Juliette, la chambre à coucher de Desdémone, la grotte de Prospero. On peignait des paysages sur cette toile de fond pour compléter la mise en scène. La galerie du premier étage servait à montrer Jessica ou Juliette à leur balcon.

Si les costumes étaient éclatants et somptueux, sans viser toutefois à la couleur locale ni à la vérité historique, la mise en scène était à peu près aussi élémentaire qu'au moyen âge. Sous Jacques I^{er} les mascarades (*masques*) développèrent la mise en scène; on en voit des traces dans les dernières œuvres de Shakespeare (voir *Conte d'hiver*, *Tempête*).

Si l'on voulait représenter une chambre à coucher, dit M^{me} Longworth-Chambrun, *un lit, une table, des chaises, des flambeaux y suffisaient. Un trône entouré de tabourets laissait supposer que la scène se passait à la cour; un autel indiquait l'intérieur d'une église. Pour la prison, on n'avait besoin que d'une potence et de chaînes. Une boutique était reconnaissable grâce à un comptoir garni d'objets appropriés. On se contentait de jeter au hasard des roseaux pour figurer une action en plein air. Un bois comportait toujours l'adjonction d'un banc moussu, d'arbres et de rochers; un jardin différait d'une forêt par la présence de bancs et de buissons taillés.* (Longworth-Chambrun, *Shakespeare acteur-poète*, p. 83.)

James Whright dans son *Historia Histronica* (1699) remarque :

Une preuve de la valeur des pièces et des acteurs du siècle précédent, et d'où l'on peut inférer qu'ils étaient bien au-dessus des nôtres, c'est de considérer qu'ils se soutenaient d'eux-mêmes, par leur propre mérite, par le poids du drame, par la façon excellente dont ils étaient joués, sans mise en scène ni machines. Les pièces d'aujourd'hui, avec tout leur décor, n'attirent guère les spectateurs.

Les représentations avaient lieu l'après-midi, commençant vers 3 heures, s'achevant entre 5 et 6 heures. On collait des affiches sur des poteaux, on en distribuait. On suspendait, dans les loges des acteurs, un résumé (*plot* ou *plat*) de la pièce pour indiquer les entrées en scène. Un rideau noir annonçait une tragédie, un rideau de couleur orné de dessins mythologiques une comédie. Les rôles de femmes étaient tenus par des garçons. Trois sonneries de trompettes dans la tourelle faisaient savoir que la pièce allait commencer. Le *prologue* en manteau noir annonçait la pièce et demandait bon accueil. Il n'y avait guère d'entr'actes. L'*épilogue*, souvent suivi d'une chanson et d'une danse, sollicitait les applaudissements (voir *Comme il vous plaira*, *Tempête*).

Le prix des places allait d'un penny à un shilling. Gentilshommes et bourgeois des galeries aussi bien que la foule du parterre fumaient, mangeaient des noisettes, buvaient de la bière, se querellaient. Shakespeare et les dramaturges contemporains ont parfois tourné en ridicule le mauvais goût du parterre; c'est le parterre qui réclamait de grandes tragédies, des drames historiques, des comédies romanesques et sentimentales avec des intermèdes bouffons; c'est le parterre qui fit le succès de *Comme il vous plaira* et de *Hamlet*. Béni soit le parterre!

L'audacieux théâtre élisabéthain ne manquait pas d'ennemis : d'abord pour raisons bibliques et religieuses les puritains, que Shakespeare a malmenés (voir *Nuit des rois*, *Mesure pour mesure*); puis nombre de pasteurs anglicans qui disaient que les divertissements dramatiques étaient des plaisirs païens, des écoles de péché éloignant les fidèles des services religieux, habillant des garçons en filles en dépit des règlements ecclésiastiques. La municipalité de Londres et d'autres municipalités voyaient dans les théâtres des centres de troubles, d'émeutes, d'épidémies; la peste éternait souvent à cette époque; elle fit fermer les théâtres de Londres en 1592-1593, en 1603-1604. Au contraire, la Cour et

le Conseil privé protégeaient les auteurs et les acteurs. Pour mettre fin au conflit entre la Cour et la municipalité de Londres on créa le poste du *maître des divertissements* qui, sous la direction du lord Chambellan, censurait les pièces et les théâtres. La Cité faisait payer un droit des pauvres, le maître des divertissements réclamait des honoraires pour ses licences.

PIERRE MESSIAEN,
Professeur agrégé d'anglais.

Problèmes actuels

Créeront-ils une armée ?

Le projet du gouvernement anglais d'introduire une forme très restreinte et comme un simple essai de conscription peut être envisagé à deux points de vue. D'une part, on peut le considérer comme ouvrant une porte sur la possibilité d'un développement futur d'une véritable conscription en Angleterre. Mais, d'autre part, on peut le tenir aussi pour un « geste » plutôt verbal destiné à plaire à nos alliés d'une manière qui ne nous engage à rien de sérieux. Lequel de ces deux points de vue se révélera être le vrai ? Personne ne le sait encore et moins que quiconque les auteurs de l'incertain projet.

Commençons par considérer le projet comme s'il était définitif et comme s'il ne devait jamais avoir une portée autre que celle définie par son texte même. Il est évident qu'envisagée de la sorte, la réforme proposée est pratiquement vaine et sans valeur. Elle ne répond pas au défi prussien. Pour répondre effectivement à cette menace, il faut à l'Angleterre une force expéditionnaire mobile d'au moins vingt divisions, et trente seraient préférables. Une pareille force, avec des réserves correspondantes et un équipement complet en toutes armes, exigerait plusieurs années pour être formée et cela sous n'importe quel régime de conscription. En tout cas, des hommes faisant moins d'une année de service ne seraient pas suffisamment formés. Et si cette armée n'était pas précisément organisée pour combattre à l'étranger, elle serait sans valeur pour les exigences de la victoire commune. Dans une guerre dite « défensive », la victoire n'est pas possible. La défensive n'a de valeur militaire durable que comme méthode pour gagner le temps nécessaire au lancement d'une offensive. En vérité, il n'y a pas, dans l'ensemble des erreurs contemporaines, de trait plus méprisable que la substitution du mot « défense » à l'expression vraie : « forces armées ».

Le rôle de la Grande-Bretagne, aussi longtemps qu'elle aura la maîtrise de la mer et aussi longtemps qu'elle sera mue par une volonté unanime (comme elle l'est certainement en ce moment), doit être un rôle d'auxiliaire des armées plus nombreuses de quelque allié continental. Pour cet allié, le poids de notre intervention est uniquement déterminé par notre capacité de jeter dans la balance une force expéditionnaire à un point quelconque de la bataille, point dont décideront les circonstances de la guerre. Si, comme l'affirment d'aucuns, la suprématie maritime n'assure plus un avantage essentiel, et moins encore un avantage décisif dans une guerre, la situation militaire insulaire spéciale de l'Angleterre perd évidemment sa signification. Que si cette suprématie militaire conserve son rôle prépondérant, même dans les eaux européennes comparative-ment étroites et sur les rivages de l'Atlantique, comme le croient

toujours les meilleurs juges et les compétences les plus qualifiées, alors l'ancien rôle joué par une force expéditionnaire anglaise se révélera une fois de plus. Mais il est évident que pour cela il faudrait introduire une conscription absolue et à long terme de service, organisée dans ses moindres détails. Voilà quant au côté « matériel » du problème.

* * *

Quid du côté « moral » ? C'est-à-dire, que penser du résultat sentimental produit par ce qui n'est encore qu'un progrès verbal ?

La réponse à cette question est simple et précieuse. La déclaration du gouvernement anglais projetant la conscription eut deux effets immédiats et évidents, l'un à Paris, l'autre à Berlin.

En premier lieu, elle a arrêté, chez les Français, la tendance, qui croissait rapidement, d'éliminer de leurs calculs le facteur d'une intervention terrestre anglaise. Nous étions en train de perdre le soutien français par une disposition nouvelle de la politique étrangère de la France. C'est là une vérité devenue évidente au cours de ces dernières semaines et qui, en conséquence, ne s'imprimait évidemment nulle part chez nous. Nonante-neuf Anglais sur cent étaient laissés sans la moindre idée du danger que nous courrions d'être isolés. Si la chose était arrivée, elle eût été une surprise totale, comme tout ce qui est sorti de nos monumentales erreurs de politique étrangère.

En second lieu, la déclaration gouvernementale anglaise annonçant, dans ses termes, le principe, sinon la pratique, du service militaire obligatoire, surprit et embarrassa ces Messieurs assez simplistes de Berlin, dont la principale gloire est de précipiter le monde dans des paniques successives. Hitler lui-même connaît fort peu l'étranger. Il se base sur ce que lui dit Ribbentrop. Ce grand homme fut acclamé ici, en Angleterre, comme un ami sérieux et digne de confiance, qui comprenait à fond l'âme anglaise. Sa première réception fut typique de cette série d'erreurs désastreuses qui nous ont conduits à notre malheureuse situation actuelle. Or, la chose sur laquelle Ribbentrop insista le plus auprès de son maître, c'était l'incapacité de l'Angleterre à se décider. Il assura le triumvirat berlinois, et particulièrement leur excitable chef, qu'ils pouvaient être parfaitement tranquilles en ce qui concernait l'Angleterre. Ce fut là, pendant deux ans au moins, peut-être même trois, l'axiome politique cardinal de la politique étrangère allemande. La simple mention du mot « conscription » au Parlement anglais, la simple annonce du principe du service obligatoire, encore que l'on n'en soit encore qu'aux mots, a brisé cette certitude. Une fois de plus, aux yeux de l'Allemagne, l'Angleterre se trouve rangée parmi les forces incalculables.

L'effet fut d'autant plus grand que, jusqu'à présent, Berlin était mieux informé sur les pays étrangers, que n'importe quelle autre capitale européenne, au point de se croire infaillible dans ses déductions et conclusions.

Ces deux résultats — la « réassurance » française et l'embarras allemand — ne sont évidemment que temporaires, encore qu'ils soient de grande importance *aussi longtemps qu'ils durent*. Peut-être dureront-ils assez pour nous permettre de franchir l'espace qui sépare la parole de l'acte, dans l'hypothèse où nous voulons vraiment agir et créer une armée. La plupart de ceux qui ont suivi de près les inepties de la finance londonienne, de la politique, de la presse, pendant les vingt dernières années, conservent les doutes les plus graves quant à la question de savoir si vraiment une action réelle viendra jamais. Ils doutent sérieusement si la période de service sera suffisamment longue pour permettre la formation d'une armée efficace. Ils doutent sérieusement si on se rendra compte qu'il faut, pour faire œuvre

de quelque utilité, créer une armée destinée à servir outre-mer. Mais il se peut que ces « douteurs » se trompent. Il est possible, d'aucuns diraient qu'il est probable, que les circonstances imposeront d'elles-mêmes la création d'une nouvelle et suffisante armée expéditionnaire anglaise.

HILAIRE BELLOC.

D'où vient l'Allemagne? ⁽¹⁾

L'HISTOIRE

LA FORMATION DE L'ALLEMAGNE

Les Allemands, il faut le rappeler, possèdent quatre histoires : celle des Germains, celle de l'empire franc, celle du Saint-Empire, celle enfin de l'Allemagne.

Ces quatre histoires nous offrent le spectacle, souvent tragique, d'une marche à l'unité que des ruptures viennent périodiquement interrompre. Luttés sans fin de la force germanique contre l'anarchie germanique. L'empire des Carolingiens s'est fait contre la barbarie des Germains, le Saint-Empire s'est fait contre le particularisme des Germains; l'effort de l'Allemagne vers l'unité va se faire contre les Etats allemands et, nécessairement, contre l'Europe.

Durant chacun de ces efforts, le centre historique se déplace. Il n'arrive même pas toujours à se fixer. Durant l'histoire des Germains, il est partout, sauf en Germanie. Durant celle de l'empire carolingien, il est sur le Bas-Rhin. Durant celle du Saint-Empire, il est mobile, errant, jusqu'au moment où il va se poser sur Vienne. Durant celle de l'Allemagne, il se dédouble : à Vienne va s'opposer Berlin. Ainsi s'avère une fois de plus quelle faiblesse constitue pour une nation l'absence d'un centre géographique bien déterminé.

La Réforme

Il est une fatalité allemande : c'est, en voulant créer l'ordre et l'unité, de provoquer le désordre et la division. Il semble qu'il soit impossible aux Germains de trouver leur assiette en Europe sans provoquer dans cette Europe la révolution et la guerre. Ce fait peut s'expliquer, lui aussi, par la géographie. Les Germains occupent le milieu du continent; il manque à l'Allemagne un cadre naturel; cette terre à compartiments irréguliers, avec de mauvaises communications intérieures, est propice aux particularismes et par conséquent aux dissensions. De telle manière que l'ordre et l'unité ne peuvent être imposés aux Germains que par la force. Et voilà bien les caractéristiques d'une histoire malheureuse.

Nous en avons la démonstration dans la Réforme. Elle fut dans ses conséquences un grand malheur pour l'Allemagne et, par l'Allemagne, pour la chrétienté, pour le monde : nous le voyons aujourd'hui. Malheur inévitable : l'Eglise elle-même avait besoin, depuis des siècles, d'une révision, d'une réforme; celle-ci était le désir, la nostalgie, l'exigence de la chrétienté. Il n'en demeure pas moins incontestable que la scission religieuse a partagé l'Allemagne en deux camps hostiles, qu'elle a édifié entre les Allemands un second *limes*, indémolissable, qu'elle a engendré des troubles profonds, provoqué des guerres civiles, attiré des

interventions étrangères, fomenté une nouvelle anarchie, abaissé le niveau social, « rebarbarisé » les Germains. Enfin, partie d'Allemagne comme une sorte d'invasion religieuse, la Réforme a déterminé en Europe une révolution de laquelle toutes les autres sont issues par voie de conséquence. Elle a inauguré, avec la Renaissance, la grande révolution moderne. Elle a déchiré la seule unité que l'Europe possédât et la seule qu'elle pouvait posséder : l'unité de foi. A partir de la Réforme, il n'y eut plus de chrétienté. Dans la destruction de l'ancien ordre européen, l'Allemagne n'est point la seule responsable : elle est une des grandes responsables.

Ce jugement est trop absolu. Pour citer Bergson, les hommes savent ce qu'ils font, mais ils sont incapables d'en prévoir toutes les conséquences. Il serait fanatique de nier le génie de Luther, l'idéalisme chrétien des réformateurs, de se refuser à voir les aspects positifs de la Réforme, de rejeter en bloc les valeurs protestantes. Mais de quoi est-il question ici?

Dans la perspective de l'histoire, la Réforme apparaît comme deux efforts géminés : un effort allemand et un effort chrétien. Celui-ci tendait à la régénération de l'Eglise par le retour à sa forme primitive, au pur Evangile. Celui-là tendait à doter les Allemands d'une religion nationale, d'un christianisme conforme à leur caractère, à leur génie, à leurs besoins. Celui-ci était révolutionnaire au sens étymologique du terme, parce qu'il provoquait un retour au point de départ, parce qu'il abattait le chêne afin de retrouver le gland. Celui-là était particulariste, disons même nationaliste, racique, dans son subconscient.

Ces deux efforts se contredisent et se coordonnent à la fois. La Réforme allemande se fonde sur une doctrine universelle, elle veut d'ailleurs être universelle : réforme de toute l'Eglise, de toute la chrétienté, et non pas seulement de l'Eglise allemande, de la chrétienté allemande. Elle n'en était pas moins germanique d'esprit, particulariste de caractère; elle ne pouvait guère s'étendre plus loin que le monde germanique. Dans cette contradiction intérieure, qui est déjà très allemande, se découvre la ressemblance : ce besoin de retourner au primitif, d'y retourner par destruction de ce qui est civilisé, fixé, stable; déchaînement d'un dynamisme qui se lance dans le subjectif et l'indéfini; plus cette vieille opposition à tout ce qui est latin, romain. La Réforme fut un grand *Los von Rom* auprès duquel celui d'Arminius ne semble qu'un geste enfantin. Cependant, on découvre encore dans cette Réforme qui allait détruire le Saint-Empire une idée du Saint-Empire : celle de la mission. Les Germains n'avaient-ils pas été élus par Dieu, désignés par l'Eglise chrétienne, pour être les protecteurs de cette Eglise et les défenseurs de sa foi ? N'était-il pas inscrit sur leur cahier des charges de veiller à la pureté de cette foi, de défendre cette Eglise, même contre elle, d'exercer un contrôle sur les papes et la hiérarchie, de leur imposer des réformes et de procéder par la force à la Réforme, si les réformes ne suffisaient pas ? C'est par là que Luther se rattache à la tradition impériale, en même temps qu'il se rattache à la tradition franciscaine, celle de son ordre et de son habit. Il s'y rattache, mais ce cordelier révolté a brisé la corde.

* * *

La Réforme, donc, est une révolution : elle est le premier acte de la révolution allemande. Elle est aussi le premier chapitre de l'histoire allemande.

La Réforme est révolutionnaire en ce qu'elle met le point final à l'histoire du Saint-Empire. Peu importe que ce dernier prolonge sa fiction jusqu'en 1806 : l'Allemagne protestante l'a tué dans son principe. Désormais, il ne pourra plus prétendre à l'universalité puisqu'on lui aura enlevé la catholicité.

Telle fut la victoire de Luther sur Charles-Quint, Tragédie

(1) Voir la *Revue catholique* des 20 janvier, 3, 10 février, 31 mars et 2 avril.

de la fatalité. Ce monarque énergique et prudent, froid et passionné, maître d'un empire qui s'étendait sur tous les continents, aurait dû pourtant réussir à écraser ce pauvre petit moine. Charles apparaissait, après une longue suite de souverains faibles ou réduits à l'impuissance, comme celui qui allait rendre à l'idée impériale son autorité et son prestige perdus. Luther contre Charles-Quint, ce n'est pas seulement le protestantisme contre le catholicisme, c'est la nation contre l'empire, le particularisme contre l'universalisme. On ne manquera point d'ajouter : l'époque moderne contre le moyen âge, un avenir contre un passé. Mais Luther a tué ce passé au moment où il se tournait de nouveau vers l'avenir. Voilà pourquoi il y a quelque chose de cruel dans le destin de ce : *Carolus Magnus redivivus* ». Le plus puissant des princes de la terre s'usa, jusqu'à l'épuisement du corps et le renoncement de l'âme, en cette lutte sans issue, alors qu'il aurait voulu et pu construire. Cariatide dont tout l'effort fut d'empêcher l'édifice de s'écrouler. Après lui, il y aura toujours des empereurs, mais il n'y aura plus d'Empereur; après lui, il y aura toujours un empire, mais il n'y aura plus l'Empire.

Luther accoucha par la force l'Allemagne en gestation dans le Saint-Empire. Sa réforme nationalisa, germanisa le christianisme. Événement de premier ordre que la substitution de l'allemand au latin dans la liturgie, que la traduction en allemand de la Bible par Luther lui-même. On sait qu'elle fut un chef-d'œuvre. Luther a fixé, dans ce pays de dialectes, une langue allemande, une langue nationale. Il n'en a point fait une langue de savants, d'humanistes, une langue aristocratique, mais une langue populaire : c'est là où réside toute la différence entre son œuvre et celle des grands prosateurs français au XVI^e et au XVII^e siècle, notamment le Calvin de l'*Institution chrétienne*. Luther apportait donc avec soi deux éléments d'unité nationale : un langage commun — *das Gemeintesch* — et une communauté religieuse. Le luthéranisme fut la première *Gemeinschaft* de l'histoire allemande. A ce mot-force, comme à d'autres mots-forces tels que *Deutsch, Volk, völkisch*, Luther a donné un sens nouveau qui va s'amplifier dans le haut-parleur du national-socialisme.

C'est, du point de vue allemand, le côté positif de la Réforme. Mais, toujours du point de vue allemand, en voici le côté négatif :

La Réforme eut immédiatement dans cet empire amorphe des effets anarchiques. La rupture avec Rome provoqua un ébranlement dont on peut dire, sans exagérer, que, de répercussion en répercussion, il produira la révolution d'aujourd'hui. Sitôt qu'elle eut brisé avec l'Eglise catholique sur le principe d'autorité, l'Eglise luthérienne n'allait point tarder à subir elle-même des schismes. Comme toute révolution, elle fut incapable de se contenir. Elle alla donc aux extrêmes. Ses jacobins furent les iconoclastes et les anabaptistes. Alors, la révolution dut sévir contre les révolutionnaires, et le schisme contre les sectes.

Et ce fait contient un leçon : il faut parfois des siècles pour qu'une révolution traduise en acte tout ce qu'elle renfermait en puissance. Ses débuts sont une sorte de répétition générale où l'on entrevoit jusqu'où elle ne manquera pas de conduire les hommes, si elle est incapable de s'arrêter. Ce « jusqu'où » du luthéranisme, ce fut la révolution du prolétariat, avec ses massacres de « bourgeois » et ses tentatives de chambardement communiste. L'anarchie religieuse aboutit donc à l'anarchie sociale. Elle aboutit en même temps à l'anarchie politique. Contre l'autorité impériale, elle déchaîna une féodalité mal attachée ; elle lâcha sur les biens d'Eglise toutes les convoitises des princes, de la noblesse et du bas clergé, en cette Allemagne toujours besogneuse, plus besogneuse encore en ce moment de crise économique, et où les instincts pillards ne sont jamais assoupis. Le résultat fut que l'Eglise luthérienne se vit contrainte d'abdi-

quer toute son autorité entre les mains du pouvoir temporel. Luther lui-même avait dû faire appel au bras séculier pour écraser l'anarchie religieuse et l'anarchie sociale. Il paya les frais de cette répression par de tels abandons au pouvoir civil que la Réforme devint une simple Eglise d'Etat. Désormais, le clergé protestant sera formé de fonctionnaires. La doctrine tombera dans le conformisme. Le souverain remplacera le pape.

Inévitable évolution que Jean Calvin avait prévue. L'action du réformateur français s'attaqua moins à Rome qu'aux sectes et à l'étatisme. Calvin, ce Latin, avait encore le sens de l'universalité. Il s'efforça d'en rétablir une. Il fit de Genève une théocratie, une « ville-Eglise » comme la définit si bien Georges Goyau dans son ouvrage fondamental sur le protestantisme genevois. Il en fit aussi la Rome de l'autre côté des Alpes. Calvin chercha donc à corriger Luther. On connaît d'ailleurs la haine des luthériens contre les calvinistes : elle devait les porter à s'allier aux catholiques eux-mêmes.

En fin de compte, le résultat de la révolution religieuse fut un long affaiblissement, une longue déchéance de l'Allemagne. Plus que jamais, la voici livrée sans défense aux étrangers. Le virus des guerres civiles et de l'anarchie politique la décomposera comme un cadavre inerte. Il faudra jusqu'au XIX^e siècle attendre la résurrection de Lazare. L'Allemagne qui avait commencé de se faire se défait aussitôt. Son âme neuve se réfugiera dans la pensée, dans la poésie, dans la musique, dans le rêve. Le grand réformateur est à l'origine de cet éveil intellectuel qui maintiendra une conscience allemande au-dessus d'une Allemagne inconsciente : encore un de ses mérites. Il avait offert à l'Allemagne pour son incarnation une forme religieuse. Mais l'Allemagne fut incapable de la remplir. Jamais la Réforme ne put s'étendre à tout le Reich. Le catholicisme résista, reprit l'offensive sur tous les terrains. La contre-Réforme dépassera la Réforme en civilisation.

L'Allemagne paya donc la Réforme de son unité intérieure. Le luthéranisme avait voulu être une religion populaire; il l'avait été à ses débuts. Il cessa de l'être sitôt qu'il devint une religion d'Etat, et il devint une religion d'Etat pour avoir fait appel au bras de l'Etat contre le peuple. C'était le seul moyen d'arrêter l'anarchie; mais les massacres de paysans, auxquels se livrèrent les princes, eurent deux effets : un nouveau servage, un arrêt et un recul de la culture allemande. Le niveau intellectuel et moral baissa derechef. A partir du XVI^e siècle il est certainement inférieur à celui où il se trouvait vers la fin du moyen âge. Les villes mêmes, qui avaient accueilli et soutenu la Réforme, verront leur développement arrêté. « Ainsi, écrit M. Charles Bonnefon, l'Allemagne s'acheminait-elle vers un régime d'autorité patriarcal où le peuple demeuré serf payait, où les nobles devenus fonctionnaires servaient, où le clergé bénissait et obéissait. » Le régime qui allait sortir de la Réforme et que postulait le luthéranisme, c'était le régime prussien.

* * *

Cependant, ici comme ailleurs, gardons-nous de trop simplifier. Il ne faut pas confondre la Réforme luthérienne, telle qu'elle a évolué en Allemagne, avec la doctrine de l'Eglise évangélique, telle que Luther l'a fixée. Si l'on étudie l'enseignement, la *Lehre*, — encore un mot allemand plus fort que l'équivalent français, — on s'aperçoit que l'on n'a pas dit l'essentiel lorsque l'on a montré les tendances étatiques et même nationalistes de la Réforme allemande, et lorsque l'on a dévoilé ses affinités subconscientes avec le fond primitif. Encore un coup, il y a le tempérament, mais il y a l'esprit.

Luther n'a jamais été un nationaliste religieux : c'eût été, en

Bien meilleur et moins cher!

« On en a toujours pour son argent » dit un vieux proverbe. Mais

c'est inexact lorsqu'il s'agit du Superchocolat « Jacques ».

Les gros bâtons de « Jacques » ne sont vendus qu'un franc,

c'est-à-dire bien moins que ce qu'ils valent en réalité, et leur magnifique qualité vous assure le maximum de satisfaction.

Achetez donc du Superchocolat « Jacques » ; il a créé

pour vous une gamme d'une richesse et d'une variété incomparables,

répondant à tous les goûts. Achetez aujourd'hui même et

dégustez dans la gamme de

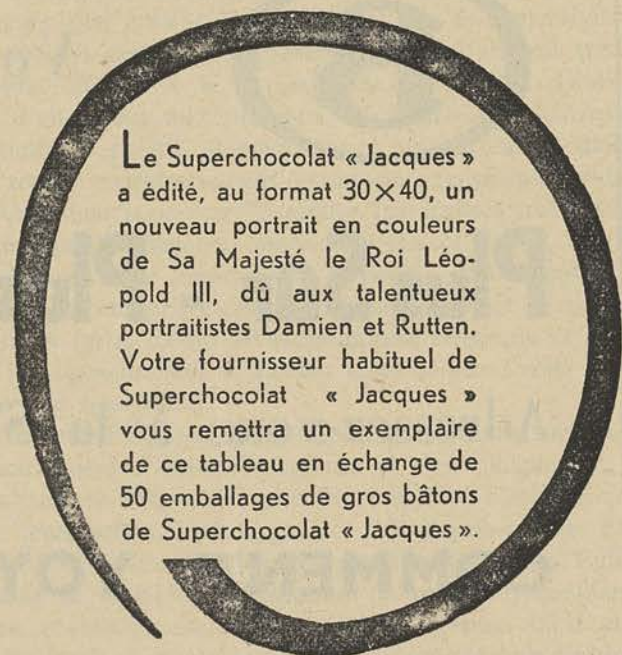
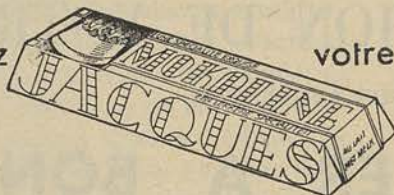
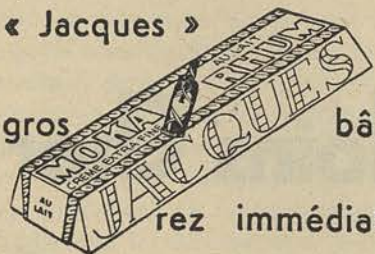
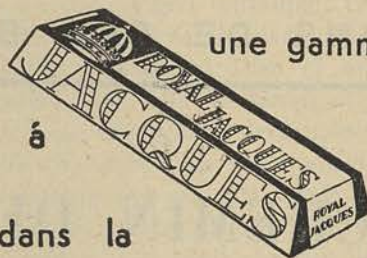
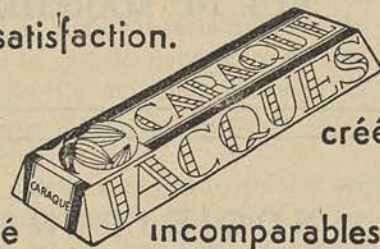
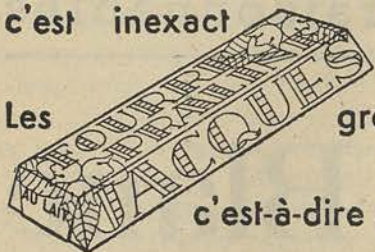
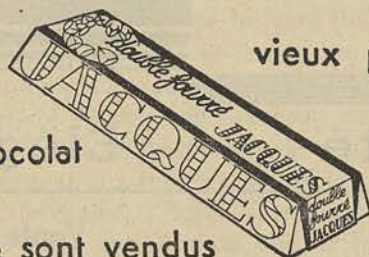
« Jacques » quelques-uns de ses

gros bâtons : vous lui accorde-

rez immédiatement votre confiance.

Chaque jour, dégustez votre

gros bâton de



Le Superchocolat « Jacques » a édité, au format 30x40, un nouveau portrait en couleurs de Sa Majesté le Roi Léopold III, dû aux talentueux portraitistes Damien et Rutten. Votre fournisseur habituel de Superchocolat « Jacques » vous remettra un exemplaire de ce tableau en échange de 50 emballages de gros bâtons de Superchocolat « Jacques ».

SUPERCHOCOLAT



JACQUES

Pour votre Linge de maison,
Tissus blancs - Couvertures,
Bonneterie - Chemiserie
N'employez que les articles marque

“ FOX ”

Qualité — Éléance — Prix raisonnables

Vente exclusive en BELGIQUE :

Grande Maison de Blanc

RUE DU MARCHÉ-AUX-POULETS

BRUXELLES

SOCIÉTÉ NATIONALE DES CHEMINS DE FER BELGES



Voyagez en CHEMIN DE FER

c'est

Plus Sûr - Plus Rapide - Moins Cher

Adressez-vous à la STATION DE VOTRE LOCALITÉ

qui vous indiquera

COMMENT VOYAGER A BON MARCHÉ

SOCIÉTÉ NATIONALE DES CHEMINS DE FER BELGES

son temps, anachronique. Ce qu'il a voulu réformer, sauver, ce qu'il a cherché à maintenir, c'est la catholicité. Il n'a jamais songé à une Eglise allemande, dans le sens que lui donneront plus tard les *Deutsche Christen*. Il entendait lutter pour l'Eglise universelle, selon la parole de saint Augustin, son maître : *una sancta Ecclesia perpetuo mensura*. L'Eglise est de Dieu, non des hommes. Ce qui la constitue et la maintient, c'est le Christ — toujours réellement présent au milieu des fidèles. Sans le Christ, point de communauté chrétienne, point de *Gemeinschaft*. Il peut y avoir des variantes chrétiennes qui soient allemandes, ou espagnoles, ou anglaises, ou slaves; il n'y a qu'un seul christianisme, une seule vérité chrétienne, un seul Evangile, parce qu'il y a un seul Christ, un seul Dieu. Pour le réformateur, Dieu domine l'Eglise à un tel point qu'il l'écrase. On n'entre jamais dans l'Eglise parce qu'on le veut, toujours parce qu'on y est appelé, mais Dieu choisit avant d'appeler : la prédestination, le petit nombre des élus.

Car, pour Luther, le premier dogme est celui de la chute originelle. Le monde n'est pas éternel. Dieu le conserve parce qu'il le veut bien et aussi longtemps qu'il le voudra. Dieu a créé le monde, il détruira le monde puisque tout commencement suppose une fin. Nous sommes très loin du panthéisme germanique : dans l'infini, non dans l'indéfini, dans la création, non dans le cosmos. Nous sommes dans la théologie.

Aux yeux de la théologie luthérienne, la nation, l'Etat, la race sont des valeurs subordonnées à Dieu, à l'Evangile, à l'Eglise. Valeurs d'un autre ordre : l'ordre naturel. Mais cet ordre est, lui aussi, l'œuvre de Dieu. Le Créateur a manifesté sa grâce et sa patience à l'égard des hommes déchus en maintenant l'ordre naturel et ses lois. Il est, elles sont le perpétuel témoignage d'une volonté divine qui aurait pu, qui aurait dû détruire tout de suite ce monde, mais qui ne l'a point fait encore, si elle le fera.

Ce qui maintient le monde physique et la société humaine, ce sont les *divinæ ordinationes*. Elles se partagent en deux grandes catégories : celle de l'ordre naturel, physique; celle de l'ordre juridique, humain. Elles sont immuables jusqu'à la fin des temps.

On le constate, Luther maintient Dieu et son Eglise très au-dessus de la création, par delà les temps et l'histoire. La création, la chute originelle, le jugement dernier, nous ne pouvons pas les concevoir historiquement. Ils sont, non dans le temps, mais dans la durée. Ils ont lieu toujours. Nous ne pouvons les saisir et les réaliser que par l'intermédiaire de la foi.

Théologie sévère, sombre, pessimiste. Luther éloigne Dieu de la Création, des hommes, des temps, de l'histoire, mais le catholicisme l'en rapproche. Celui-ci est tout illuminé de l'amour que Dieu porte à ses créatures, amour fait de bienveillance, d'indulgence aussi, de coopération. Car, dans le catholicisme, l'homme coopère avec Dieu, avec la grâce. Au contraire, le luthéranisme condamne l'homme à la passivité sous le poids des « ordonnances divines ». Position insoutenable à la longue, et qui devait provoquer un retournement.

Tandis que le christianisme catholique s'intéresse à tout et ne laisse rien en dehors de sa majestueuse et lumineuse synthèse; tandis qu'il appelle l'homme à l'amour, non à la crainte, à l'action, non à la soumission passive, la pure doctrine évangélique — biblique plutôt qu'évangélique — ne s'intéresse qu'indirectement à la société, aux collectivités, aux nations. C'est là d'ailleurs où se retrouve son individualisme foncier qui place l'homme tout seul devant Dieu. Prenons, par exemple, la conception luthérienne du peuple. Elle est en dehors des limites que tracent autour de la vie humaine les lois naturelles et les immuables principes de droit établis par Dieu. Le peuple est un phénomène historique dont le caractère est la mobilité. Ce phénomène relève de Dieu qui est le maître de l'histoire, mais la communauté nationale est

fondamentalement différente de la communauté religieuse. Celle-ci est appelée, formée, maintenue directement par Dieu. Celle-là est soumise à des conditions humaines et naturelles, établies par Dieu, mais que Dieu laisse ensuite aller toutes seules. Autrement dit, aux yeux de la doctrine, la communauté nationale a quelque chose d'accidentel et de négatif qui n'existe point dans la communauté religieuse. Celle-ci demeure immuable. Mais les peuples naissent et meurent; ils se succèdent, ils changent. Chaque nation, chaque époque se fait du peuple une conception différente, cependant que la communauté des fidèles est définie par Dieu et ne peut pas être autre que ce qu'elle est. Elle est la société parfaite, ce que l'autre n'est pas, ni ne peut être : sous ce rapport, le luthéranisme est plus sévère à l'égard de la patrie que le catholicisme. Pourtant, c'est Dieu qui appelle un peuple à l'être et qui lui donne une vocation. C'est Dieu qui le fait entrer dans l'histoire, et c'est par l'histoire que Dieu le jugera. Car la vocation d'un peuple est de lui être fidèle. Mais un peuple ne trouvera Dieu, un peuple ne demeurera fidèle à Dieu que si la communauté nationale forme un cercle dont l'Eglise est le rayon. C'est pourquoi l'Eglise est beaucoup plus qu'une institution : en maintenant le contact entre le peuple et Dieu, comme le rayon maintient sur tous les points le contact entre la circonférence et le centre, l'Eglise chrétienne maintient et garantit l'existence d'une nation. Sans elle, le lien national se dissout; sans elle, il n'y a plus de peuple.

* * *

Telle est la doctrine. Elle dégage une condamnation absolue, foudroyante, du racisme et du national-socialisme. Ce dernier ne s'y est pas trompé. Aussi le voit-on poursuivre de toute sa rigueur l'Eglise confessionnelle. Ce qui nous amène à décrire l'attitude que le protestantisme a pris, ou du moins cherche à prendre, à l'égard du III^e Reich.

Dans cette attitude, telle qu'elle s'est esquissée aux origines et au début du national-socialisme, les Eglises protestantes, singulièrement la luthérienne, ont éprouvé à la fois le sentiment de leur force et le sentiment de leur faiblesse.

Les Eglises ont senti que leur force était dans la doctrine, uniquement dans la doctrine. Elles ont vu en même temps combien elles s'en étaient éloignées, soit par le subjectivisme, la dispersion en sectes, le protestantisme libéral, soit par le conformisme officiel et le rationalisme desséchant. D'où la nécessité d'un retour aux premiers réformateurs, à Luther, à un christianisme positif, dogmatique, à une théologie dialectique. Ce retour, ce redressement a trouvé ses représentants dans Karl Barth et dans le pasteur Niemöller. Les Eglises protestantes ont compris qu'elles devaient renoncer à être officielles, qu'elles devaient se soustraire désormais à la tutelle et à l'emprise de l'Etat; elles ont compris qu'entre l'Eglise d'Etat et la secte, la seule position forte, c'était la communauté religieuse et populaire, la *Volks-gemeinschaft* de Luther à ses débuts : voilà le fait nouveau — et rénovateur.

Dès la fin du XIX^e siècle, beaucoup de protestants, surtout les jeunes, souffraient d'anémie religieuse et s'en plaignaient. Le protestantisme ne satisfaisait plus leurs esprits, n'arrivait plus à remplir leurs cœurs. Vint la guerre, puis l'après-guerre. Elles posèrent, elles rendirent aigus des problèmes que les Eglises protestantes se révélèrent incapables de résoudre. Problèmes nationaux, problèmes sociaux, problèmes moraux. C'est alors que les Allemands ajoutent à la philosophie une nouvelle division : la problématique. Toutes les jeunes générations éprouvaient donc le besoin d'une double rénovation nationale et religieuse. Elles crurent la trouver dans le national-socialisme parce que celui-ci

s'était déclaré le protecteur des Eglises — on sait comment il tiendra cette promesse — et parce qu'ils apportaient une doctrine, un programme, un plan de reconstruction.

Le mouvement des Chrétiens allemands a cherché le raccord entre la doctrine chrétienne et celle du national-socialisme. On jugerait mal les *Deutsche Christen* et on leur ferait tort si l'on voyait dans ce ralliement un geste d'opportunisme ou peut-être de désespoir : parce que le national-socialisme était la seule et ultime possibilité. En réalité, les origines de leur mouvement sont antérieures à Hitler, antérieures même à la guerre. Je rappelle le *Deutsches Christentum* de Sigismund Rauh. Dans ce livre paru à Gottingue en 1913, l'auteur affirme déjà des conceptions raciques et une forte idée de la communauté nationale. Je rappelle la fondation en 1918 de l'Alliance pour l'Eglise allemande, *Bund für die deutsche Kirche*. Quant à la doctrine et au programme des chrétiens allemands, c'est le théologien Friederich Peter, ancien officier de la guerre, qui les rédigea en 1930 et les publia en 1931 sous le titre « Quand les dés tombent », *Wenn die Würfel fallen*.

On voit combien les Chrétiens allemands, leurs prédécesseurs et précurseurs, combien la jeunesse protestante a souffert de ne pas trouver dans la religion évangélique une claire orientation sur la vie et le monde, sur la société, le peuple, la nation, l'Etat. Ici apparaît une infériorité irréparable à l'égard du catholicisme. Lorsque le chrétien se demande : « Est-ce que la vie et le monde doivent être sans signification pour moi parce que Dieu se tait sur eux ? » il ne peut pas se contenter du *non* écrasant que prononce Barth, parce qu'aux yeux de Barth, toutes les valeurs humaines s'évanouissent en face des valeurs religieuses. Ce *non* n'est pas possible quand on est Allemand et que l'on se sent Allemand à une heure où le peuple souffre, où la nation se cherche, où l'esprit s'interroge. Il faut répondre, et répondre *oui*. Impossible de s'enfermer dans une indifférence totale à l'égard du monde. Impossible de nier, négliger l'ordre naturel, l'ordre humain. Impossible de s'immobiliser dans cette confusion établie par la Réforme entre l'ordre surnaturel et l'ordre naturel, ni non plus de dresser entre eux des cloisons étanches. Le monde n'est pas soumis exclusivement à la loi du péché et de la mort : il est soumis à la loi de création et de la vie. C'est à cette loi qu'il faut obéir. Elle nous commande d'accepter le monde tel que Dieu l'a créé, la société humaine telle que Dieu l'a constituée. Or Dieu n'a pas voulu que la société humaine formât une unité : acceptons les différences nationales. En revanche, Dieu a voulu la diversité des langues et la diversité des races : acceptons la langue et la race, le mystère du sang. Dieu a voulu qu'il existât un peuple allemand : acceptons l'Etat allemand, non point avec la résignation d'un prisonnier, mais avec l'assentiment, la joie, la fidélité, l'amour d'un homme libre et d'un chrétien. On voit la conclusion. Mais respectons le tourment de tous ces esprits profondément sincères et reconnaissons la responsabilité du protestantisme dans ce qui est arrivé. Responsabilité d'insuffisance et de durcissement. Il est en train de le payer.

* * *

Les nationaux-socialistes accusent le christianisme en bloc d'être un simple avatar du judaïsme. Ce n'est pas le lieu de discuter cette accusation, mais c'est le lieu de relever que la Réforme allemande est revenue tout de même à certaines conceptions fondamentales, à certaines tendances, à certaines exagérations du judaïsme. Le fait n'est pas contestable. Il n'est pas contestable que dans le luthéranisme le Père l'emporte sur le Fils, que le Fils apparaît surtout comme la victime expiatoire du Père; que la loi est de nouveau celle de la rigueur et de la

terreur; que Dieu est de nouveau le dieu justicier, vengeur et jaloux de l'Ancien Testament.

Il n'est pas contestable non plus que ce Dieu prend un caractère national. La conception même que la doctrine luthérienne se fait du peuple; cette idée de la vocation, cette idée que Dieu choisit nommément un peuple pour le lier à lui par l'intermédiaire de la communauté religieuse, de l'Eglise, est une conception judaïque. « Vous serez mon peuple et je veux être votre Dieu. » Le signe par lequel vous connaîtrez que vous êtes mon peuple et par lequel je manifesterai mon alliance sera la puissance que je vous donnerai, les victoires que vous remporterez sur vos ennemis, la multiplication des enfants, l'engraissement des troupeaux, la conquête des terres promises. Cette tendance, Luther ne l'a pas vue, ni même sentie; du moins, on peut le croire. Mais elle est là. Favorisée par la tutelle, la papauté de l'Etat, elle eut vite fait de s'harmoniser avec le tempérament germanique, avec, aussi, la conception du Saint-Empire. Le Dieu allemand et la race élue. Le national-socialisme achève de paganiser et de matérialiser la tendance. Il n'a pas vu combien lui-même, malgré sa fureur antisémite, est imprégné de judaïsme. Le premier nationalisme qui apparaît dans l'histoire, n'est-ce pas celui des Juifs?

(A suivre.)

GONZAGUE DE REYNOLD,
Professeur à l'Université de Fribourg,
Membre suisse de la Commission
de coopération intellectuelle de la S.D.N

Attention à la Russie!

Ceux qui préféreraient mourir plutôt que de solliciter ou d'accepter la collaboration de l'Italie (et qui peut-être mourront!...) dans la tâche essentielle et, en fait, unique de l'Europe — celle de mettre des bornes aux ambitions allemandes — ceux-là ne cessent de demander la collaboration russe. Leur pro-communisme s'ajoute à leur antifascisme. Par quatre années d'une haine qui ne raisonne pas, ils ont peut-être réussi à faire de l'Italie une ennemie; il est certain qu'ils n'ont pas réussi et qu'ils ne réussiront jamais à faire de la Russie une amie. Personne jamais n'y est arrivé, pas plus sous les Tsars que sous les Soviets.

Cette espèce particulière d'imbécillité, comme toutes les autres d'ailleurs, est, à la lettre, inexplicable. C'est une manifestation de folie qui échappe aux règles rationnelles. Aucune comparaison n'est possible entre le degré de civilisation de l'Italie et celui de la Russie. L'Italie est la mère de notre monde moderne. La Russie demeure un pays barbare. Il se peut qu'il règne, de nos jours, un impérieux besoin de barbarie et que les découvertes terrifiantes d'épurations sauvages sur une immense échelle en Russie, ainsi que la cruauté barbare et les massacres inspirés par Moscou en Espagne, au lieu de révolter, ont l'étrange effet de fasciner beaucoup de gens. Il se peut que nos soi-disant intellectuels et idéologues aiment précisément de la Russie, ses bains de sang chaud...

Certes, François I^{er} employa les Turcs contre ses ennemis chrétiens; et de son côté Richelieu n'hésita pas à se servir des princes protestants. Il est sot de refuser un concours quelconque contre un adversaire commun. Mais avant d'inviter quelqu'un dans sa maison pour qu'il vous protège contre les voleurs, il faut

être sûr que ce quelqu'un n'est pas un assassin. Jusqu'à présent la Pologne et la Roumanie, sur les territoires desquelles les troupes russes devraient passer dans une marche vers l'Ouest, partagent l'opinion très sensée qu'il vaut mieux voir dans la Russie une ennemie plutôt qu'une amie. Une fois entrée, comment fera-t-on pour que la Russie sorte? Par son alliance avec la Russie, la France qui, par cette entente, donnait aux agents russes tout droit de propagande subversive et leur assurait l'impunité dans leur activité destructrice, cette France échappa de justesse à une révolution et souffrit grandement et de façon durable dans sa substance même. N'oublions pas non plus ni le sort de la Société des Nations acceptant « l'aide » russe; ni le sort de l'Espagne quand elle ouvrit ses portes à la Russie; ni le destin de la Tchécoslovaquie quand elle s'unit à la Russie. L'amitié russe est fatale. Il faut éviter l'étreinte de l'ours.

Ce qui rend les admirateurs anglais de la Russie particulièrement absurdes, c'est l'évident mépris de la Russie pour eux. La Russie pratique une technique du ridicule aussi simple qu'efficace, mais que les intellectuels et les idéologues paraissent ne pas même soupçonner. C'est ainsi, par exemple, qu'il est possible de discuter *in abstracto* du désarmement; mais quand la Russie fut admise à la Conférence du Désarmement à Genève, elle offrit très aimablement de licencier son armée et de détruire son dernier canon — si tous les Etats en faisaient autant! Que si on s'y refusait, il n'y avait, comme alternative à ce désarmement absolu et unanime, que le maintien de la plus formidable armée du monde. Et pourtant, j'ai rencontré bien des esprits à Genève, véritablement subjugués par cette logique enfantine et qui tenaient la Russie pour un modèle de pacifisme. Autre exemple : chaque fois que la Russie fut pressée de prendre tel engagement particulier, elle répondit grandiloquemment que la paix était indivisible et qu'il ne servait donc à rien de garantir cette paix sur un point seulement. L'autre jour, quand la Russie fut approchée par l'Angleterre à propos de ce qui paraissait être une menace immédiate à la Roumanie, calmement cette Russie proposa une conférence. Interrogée sur le point de savoir ce que Moscou ferait dans telle ou telle hypothèse, Moscou suggéra magnifiquement l'établissement d'un système universel de sécurité collective! La tactique est invariable. En prêchant le besoin de tout, la Russie ne s'engage à rien.

J'ai là, devant moi, un message de Moscou au sujet des garanties données par M. Chamberlain à la Grèce et à la Roumanie, comme à la Pologne, et où je lis « : Les milieux officiels sont aussi réservés que jamais. Ils semblent considérer que la Grande-Bretagne et la France se limitent à la méthode de garanties locales et conditionnelles que l'U. R. S. S. a toujours estimée insuffisante pour arrêter une agression... On ne revient pas au système de sécurité collective préconisé par Moscou. On fait remarquer aussi que l'U. R. S. S. n'est pas directement intéressée, étant donné qu'elle ne figure pas parmi les Etats qui reçoivent ou donnent des garanties. »

Et pourtant, il est maintenant entendu que la Russie pourrait vouloir bombarder Berlin. Sans aucun doute. C'est là un exploit purement destructeur que la Russie entreprendrait avec joie si elle était assez sûre de pouvoir le faire sans risque. Puisqu'il y a des Etats-tampons pour recevoir le choc et pour protéger la Russie contre l'Allemagne, la tâche serait de celles que la Russie adore. Il n'y aurait guère plus de risque qu'il n'y en eut en Espagne, où l'aviation russe fit son œuvre de mort et où des agents russes allumèrent la guerre civile. Si les agents russes en Espagne l'avaient emporté, le communisme se serait assuré une base de départ pour une nouvelle campagne dévastatrice, sans aucun doute en France. Les rouges vaincus, la Russie se retire simplement sans aucun dommage. Que s'il y eut bien quelque perte de

prestige, elle fut immédiatement restaurée par lord Halifax et M. Chamberlain. Affolés, ceux-ci recherchèrent avidement les services de cette même Russie, sans égard aux conséquences.

A la vérité, la Russie veut plus qu'encourager une guerre européenne, au besoin même en y jouant un rôle secondaire, dans le sinistre dessein de provoquer la révolution, non seulement en Allemagne, mais en Angleterre et en France. Mais de là à engager toute sa responsabilité dans une lutte réelle, il y a loin. D'après mes informations personnelles, Moscou est incapable d'un effort militaire soutenu, et même si elle l'était, elle n'a nullement l'intention de s'affaiblir. Quand, l'an dernier, la Tchécoslovaquie se trouvait menacée, on eût pu s'attendre à voir la Russie, tenue par des engagements précis, venir immédiatement à la rescousse. Elle se tint à l'écart. Quand la Pologne se préparait à prendre Teschen par les armes, Moscou menaça Varsovie. La Pologne ne tint aucun compte de la menace et la Russie, fort commodément, l'oublia. Cette année, l'incorporation de la Bohême et de la Moravie, la Slovaquie devenant protectorat du Reich, la prise de Memel, la vassalisation de la Lithuanie, la soumission économique de la Roumanie — tous événements qui eussent dû émouvoir la Russie — ne troublèrent pas son indifférence. La guerre est pour les autres — pas pour la Russie. La Russie ferait bon accueil à la guerre, à la condition qu'elle n'eût pas lieu sur le sol russe. La guerre procurerait une occasion splendide au Komintern et, de plus, en épuisant les adversaires, elle laisserait la Russie en sécurité. Mais s'imaginer que la Russie pourrait jamais se battre pour le compte des « Impérialistes » — comme on appelle là-bas la France et l'Angleterre — c'est faire montre d'une singulière naïveté.

Il nous faut certes éviter de faire le jeu de l'Allemagne, mais il nous faut tout aussi soigneusement éviter de faire le jeu de la Russie. Résistons à l'hégémonie allemande, mais ne tombons pas sous la domination des forces russes de désordre et de destruction. Evitons de lutter pour faciliter le jeu du communisme.

SISLEY HUDDLESTON.

(Traduit de l'anglais,
Weekly Review.)

En quelques lignes...

Les fouilles de Tongres

On sait que deux archéologues de chez nous — J. Breuer et H. van de Weerd — continuent de consacrer aux fouilles de Tongres le meilleur de leurs efforts. Périodiquement, ils s'attachent à faire le point.

C'est ainsi que nous apprenons qu'en 1937 deux sortes de travaux ont été entrepris.

Travaux de fouilles, d'abord. Il s'agissait de mettre à découvert les substructures d'une des principales portes de la cité, puisqu'elle donnait accès à la célèbre voie romaine Bavai-Tongres-Cologne. Le plan complet a pu en être levé. Nous savons désormais qu'une double entrée était flanquée de deux tours carrées et creuses. Exactement comme au camp de la Saalburg. Les piétons avaient à leur disposition un trottoir non pavé.

Des sondages ont été effectués dans les terrains dits « les Mottes ». Le résultat est particulièrement digne d'attention. En effet, un dernier tronçon de la grande enceinte ayant pu

être repéré, nous sommes à même de déterminer le périmètre total des remparts de Tongres. Et les dimensions de ce périmètre ont quelque chose d'imposant. Sans les travaux de nos deux compatriotes, on ne se fût jamais imaginé que Tongres s'étendit sur un aussi vaste espace. Deux portes — une grande, une plus petite — ont été relevées du côté de Liège. Nous en déduisons que la ville a été édifée au croisement de deux chaussées : celle de Bavai à Cologne, et une autre qui reliait le pays de Liège à la Campine. Il doit donc exister, du côté de Hasselt, une porte double qui serait le « pendant » de celle qui a été décrite plus haut.

En outre, MM. Breuer et van de Weerd ont noté, sur le plan général de la ville romaine, plusieurs voies urbaines inconnues jusqu'ici.

L'étymologie de « Bascoup »

Peu de temps avant sa mort, le regretté Alphonse Bayot développait, devant ses confrères de la Société pour le progrès des Etudes philologiques et historiques, une remarquable communication sur l'étymologie de *Bascoup*, lieu dit et nom d'une société charbonnière. On a retrouvé, dans les papiers du défunt, le texte de cette communication. M. Louis Michel, qui s'est fait le pieux exécuteur testamentaire de son bon maître, le publie, avec les quelques retouches de forme que suppose l'exposé écrit, dans le dernier numéro de la jeune et vivante revue *Les Dialectes belgromans*.

A l'heure actuelle, *Bascoup* (*Bach'cou* en dialecte) se dit d'un quartier de la commune de Chapelle-lez-Herlaimont, où se trouvent les bureaux de la société charbonnière qui porte le même nom. Par extension, le nom a été donné à la gare du chemin de fer.

Sous l'Ancien Régime, — des pièces d'archives, des cartes et plans en font foi, — *Bascou* s'étendait du Bois de la Croix au ruisseau de la Salée Fontaine, sur la rive gauche de la Samme, en Hainaut.

Le déplacement du nom a été amené par l'industrie de la houille, laquelle fait son apparition vers le fin du XVIII^e siècle. Dès l'année 1790, le nom de *Pavé de Bachcoups* est donné à une chaussée qui, partant du Bois de la Croix, va rejoindre la chaussée de Nivelles à Mons. Du « pavé », le nom passe au charbonnage. En effet, en l'an 1808, un décret impérial concède le droit d'exploiter les mines de houille de *Bascour*.

Les formes du toponyme sont, d'ailleurs, très variées : depuis *Baissecos* (1476), *Bassecourt* (1683), *Baschcou* (XVIII^e siècle), *Baiscol* (1779), jusqu'à l'orthographe officiel (*Bascoup*) dont fait état le registre du Conseil communal de Chapelle, en 1838

Suite du précédent

On a proposé l'étymologie *bascauda* : qui, en celtique, signifie hotte. Alphonse Bayot rejette cette étymologie qui n'explique ni les formes avec *i* dans la première syllabe, ni la forme dialectale avec *ch* dans la première syllabe.

De même, il faut écarter, pour des raisons de phonétique, la double hypothèse qui ferait de *bascou* un composé ayant pour premier élément soit l'adjectif *basse*, soit la forme verbale *baisse*.

On ne peut pas songer davantage à un composé dont le second élément serait le substantif *cour*. *Bellecourt* et *Bascou*, venant à se rencontrer dans un même texte, s'écrivent tout différemment; et la prononciation actuelle est, d'une part *Bèlcour*, d'autre part *Bas'cou* (ou : *Bach'cou*).

Toujours du point de vue phonétique, l'interprétation semble peu admissible, d'un suffixe *coda* (*queue*).

Cotis (terme gaulois qui signifie forêt) ne fournit pas non plus un étymon satisfaisant au regard de la phonétique locale.

Et Alphonse Bayot, impitoyable dans son travail de critique négative, rejetait encore l'explication : *Bascou* serait un composé dont le second élément équivaldrait au substantif *col* (*collum*).

L'étymologie proposée est *bacicol*.

Le substantif est peu connu. Il a été employé par deux chroniqueurs de Bourgogne : Jean de Wavrin et Jean de Haynin. Chez Jean de Wavrin, il désigne un ouvrage défensif construit en encorbellement, au sommet d'une tour : autrement dit, une guérite de bois où s'abritent les assiégés. Chez Jean de Haynin, *bacicot* (telle est la graphie) peut aussi s'appliquer à la guérite qui sert d'abri au guetteur, sur le comble d'une tour; ce que l'on appelait, d'un autre terme, une « échauguette ».

Or une série de documents d'archives, dont le plus ancien est de 1288 et le plus récent de 1779, parlent, à propos des terres en question, de « la Loge au Bois ».

La *loge*, au moyen âge, c'est un abri de feuillage. Ce terme *loge* n'aurait-il pas été évincé, au XV^e siècle, par *bacicol*? Il est significatif, en tout cas, qu'un acte de Philippe le Bon, daté de 1449, mentionne uniquement *la Loge au Bos*, tandis qu'une sentence du grand bailli de Hainaut, vingt-sept ans plus tard, fait observer que le lieu dit *Baissecos* « est de l'apertenance de *le Loge au Bos* ».

Autre suite

Du point de vue phonétique, l'hypothèse *bacicol* est parfaitement défendable. Les chroniqueurs bourguignons ayant indifféremment *bacicol* et *bacicot*, les graphies du XV^e siècle comme *Baissecos*, *Baisso* ne soulèvent nulle difficulté. La variante *bachicol* serait à l'origine de *Bachcou*. Mais il y a la chute de l'intertonique *i*.

Ici, Alphonse Bayot se tire élégamment d'affaire en invoquant les affinités de *bacicol* avec *nâchicoulis*. Et ce n'est pas la partie la moins séduisante de la démonstration.

Le type primitif du mot *mâchicoulis* a été découvert dans un texte daté de Tours, 1358. La forme est *machicops*, mais qui est là pour *machicol*, ainsi qu'on le voit par la famille lexicale dont le mot fait partie et par les équivalents provençaux. Nous sommes donc en présence d'une double série parallèle : d'une part, *machicol*, *machicoler*, *machicolement*; d'autre part, *bacicol*, *bacicoler* (garnir de guérites, chez Jean de Wavrin), *bacicolement* (dans un texte de Douai, 1634).

Au point de vue sémantique, d'ailleurs, *bacicol* est très proche de *mâchicoulis*, celui-ci désignant une meurtrière verticale pratiquée dans une galerie saillante au haut d'une tour ou d'un rempart.

De là à se demander si *bacicol-bachicol* n'est pas une simple variante de *machicol*, il n'y a qu'un pas. Resterait à expliquer l'alternance *m/b* à l'initiale.

Bayot ne s'est pas prononcé formellement. Mais il faut retenir l'ingénieuse suggestion qu'il lance d'un croisement avec l'italien *battifolle*, le mot étant usuel, pour désigner le rempart, du XIV^e au XVI^e siècle. C'est l'époque, précisément, où des mots de la langue militaire commencent à être empruntés par le français à l'italien.

Et voilà comment, du nom d'une société charbonnière et d'une gare de chemin de fer, nous remontons aux *mâchicoulis* et *échauguettes* de la tour!

L'Office de la Langue française

Tel est le nom d'une sorte de Conseil supérieur du beau langage. Lequel se propose pour objet, et dans le domaine du vocabulaire uniquement, de déterminer, en cas de doute et lorsqu'il est consulté, le sens précis des mots, leurs emplois autorisés ou possibles, l'orthographe et la prononciation.

Voici la composition actuelle de l'Office, avec les titres de ses onze membres actifs : MM. André Billy, homme de lettres; Paul Boyer, directeur honoraire de l'École des Langues orientales; Jacques Boulenger, homme de lettres; Charles Bruneau, professeur à la Sorbonne; Julien Cain, administrateur de la Bibliothèque nationale; Albert Dauzat, directeur d'études à l'École des Hautes Études; Louis-André Fouret, inspecteur général de l'Instruction publique; Mario Roques, professeur au Collège de France; Maurice Schöne, professeur au Lycée Chaptal; André Thérive, homme de lettres; Paul Valéry, de l'Académie française.

Il est curieux que l'Académie ne soit représentée que par le seul auteur de la *Jeune Parque*. Mais les méchantes langues diraient que Paul Valéry est persuadé qu'à lui seul il en vaut trente-neuf.

Jusqu'au mois de juillet 1938, l'Office, qui a été fondé par Ferdinand Brunot, avait donné quelque chose comme soixante-quinze consultations, dispersées dans plusieurs publications et pont l'autorité, il faut bien le dire, est toute morale.

Voici, *exempli gratia*, une de ces consultations, telle que la résume M. Joseph Hanse, dans un article des *Études classiques*.

Émérite veut dire littéralement « qui a fait son temps de service », donc « retraité »; c'est à tort qu'à cause de la racine *mérite*, et sans avoir égard au préfixe *ex* (en dehors de), on en a fait une espèce de superlatif.

M. Hanse est d'avis que l'Office fait preuve, en l'occurrence, d'une sévérité excessive. Pour lui, il faudrait s'incliner devant ce cas d'étymologie populaire; le contresens passerait dans le bon usage, et nous n'hésiterions pas à parler d'un romancier émérite... *Grammatici certant*. Mais puisque l'Office fonctionne, laissons-lui le bénéfice des attitudes prudentes.

Guido Gezelle

grand lyrique du XIX^e siècle

Après *Gedichten, Gezangen en Gebeden*, disions-nous, la voix de Gezelle s'est tue. Un long silence de vingt ans. Il faut cependant s'entendre, quand on dit vingt ans : la source proprement poétique semble tarie en lui... et il n'essaie pas de la forcer. Cela ne l'empêche pas cependant d'écrire des satires dans *Reynaert de Vos*, de publier *Kleengedichtjes*, ainsi que deux ou trois *Contes amusants*.

Tandis qu'il était vice-recteur au séminaire anglais à Bruges, c'est-à-dire pendant les années 1861 à 1865, il alla en outre très fréquemment en Angleterre, où il entra en relations avec les grands hommes du renouveau catholique, cardinal Wisemans Manning, Newman, Faber (2). Vie occupée, vie sacerdotale, plus extérieure peut-être que celle du pur poète.

En 1865 on le nomma vicaire à Sainte-Walburge: mois de travail encore et d'apostolat.

Il venait de fonder en 1864 un petit journal politique, *'t Jaar 30*. En 1865, il crée une revue *Rond den Heerd*, dont les différents numéros montrent assez que sa plume ne s'est point rouillée : *Uitstap in de Warande*, une espèce de dictionnaire d'histoire naturelle, genre Buffon; *Ring van het kerkelijk jaar*; des traductions et adaptations de récits anglais, tels : *Van den kleenen Hertog, Histoire du petit duc*.

En 1872 on le déplace à Courtrai et voici une nouvelle et longue étape qui commence. Longue, car il restera à Courtrai pendant plus de vingt-cinq ans, jusqu'aux derniers mois qui précèdent sa mort.

Mais ce qu'il n'avait pas trouvé à Bruges, — un peu de chaude sympathie, — il devait le trouver dans la ville de la Lys. Un cercle d'amis l'entoura petit à petit et bientôt, tout doucement d'abord, s'échappèrent les premières modulations d'un chant nouveau...

En 1878 paraissent *Liederen, Eerdichten et Reliqua*; puis une nouvelle édition, avec ajoutés, de ses premiers recueils!

Écoutez les derniers dix vers de *Kom'n keer hier fliefflodderke... Viens ici, petit papillon folâtre...* adressé à Pieter Busschaert de Damme :

*Veux-tu savoir quel est ce papillon,
enfant? Cherches-tu un sens à ceci?
Et que signifierait-il d'autre
que ton cœur, mon petit?
Dieu te l'a fait! Fais que Dieu seul
puisse dire : Ce cœur m'appartient.
Ainsi et ainsi seulement
ton cœur sera heureux et tien.
Voilà ce qu'il chanta celui qui,
un jour, après un long abattement,
vit le premier papillon se poser
sur la première rose du printemps.*

Mais en même temps l'influence du prêtre-poète rayonne considérablement. Citons encore Vermeylen :

« Il eut aussitôt une influence esthétique d'une signification plus universelle. Ce n'est pas tant par la plastique de sa langue d'abord que son rayonnement se fit sentir dans nos lettres flamandes, mais bien plutôt par la beauté de l'homme en lui... la vérité de son être et de sa parole.

Dès le début il avait paru celui qu'il était, il ne voulait pas paraître autrement, il ne connaissait pas de plus belle sagesse que de croître comme un arbre. La vie et l'art, ce n'était pas, pour lui, tendre, par ambition, vers un but prédéfini, — non, — c'était simplement pousser et s'épanouir en une sincérité presque enfantine. C'est par cet esprit de vérité que Gezelle a fait sortir du sol de Flandre une si belle jeunesse. »

Malheureusement il n'est pas possible que nous suivions les ramifications de cette influence : H. Verriest, G. Rodenbach, et par eux et d'autres, la rencontre avec le mouvement de *Van Nu en Straks*, la nouvelle revue du jeune groupe littéraire dont le premier numéro parut en même temps que *Tijdkrans*, en 1893.

Le voici qui chante de nouveau, étonné de se retrouver lui-même devant toutes les opulences de sa terre natale.

Voici les arbres de son pays : le chêne, l'aulne et « le bouleau flexible qui fouette le vent du fléau de ses branches »; voici la bonne terre que le laboureur tourne :

*Ah! quels éclairs ta bêche lance,
paysan, quand silencieux,
le cou dur, arqué, tu avances
en retournant le champ de Dieu...*

(1) Voir la *Revue catholique* du 28 avril 1939.

(2) Cf. A. VERMEYLEN, *op. cit.*

Voici toutes les fleurs, voici les plus humbles plantes : le chardon, la traïnasse, les plus ignorées hors de Flandre « comme la joubarbe, qui plonge ses racines dans le chaume épais et qui, selon la croyance populaire, protège les maisons contre l'orage ».

Il observe tout. 't Groeit overal entwaf, écrira-t-il dans *Rijmsnoer*.

Il pousse partout quelque chose; jusque sur les garde-fous la mousse montre ses petites verrues et couvre les pierres bleues, comme de petites pièces de monnaie jaunes, grises et vertes...

Que quelqu'un regarde, qui a des yeux pour voir, et qu'il s'arrête un instant, là où tombe le soleil ou la pluie et qu'il me dise après ça que le plus beau tapis, la plus fine broderie, ou n'importe quoi, sont mieux travaillés qu'elle!

Que maintenant près d'elle, sur elle, autour d'elle, des fourmis ou des cousins fassent trotter leurs longues ou courtes pattes, que des ailes transparentes comme verre y ajoutent toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, ah! comme c'est beau tout cela, comme c'est charmant!

Il vit partout quelque chose, au-dessus comme au-dessous de l'eau; les fleurs semées éclosent jusque sur le toit; sur les tuiles sans vie c'est elles, oui, jusque dans l'humble chaume; la petite fleur va se nicher.

Montrez-moi un coin de notre sol, de la Lys à l'Escaut, près de la mer sur le sable, sur les maisons, sur les échelas, n'importe où dans notre pays où ne vive quelque chose, où ne pousse quelque fleur, quelque feuille jolie?

Partout, partout il pousse quelque chose.

Partout aussi il y a quelque oiseau qui chante et il n'en existe pas, que je sache, qu'il n'ait décrit : moineaux querelleurs, mésanges, pinsons, fauvettes, hochequeuees, loriots, bergeronnettes, rouges-gorges, allouettes, rossignols...

Et à travers le rythme de ses vers, à travers la musique de ses onomatopées, de ses voyelles sonores, l'éclatement ou le doux ruissellement de ses syllabes et de ses mesures, c'est le bruit de leurs ailes qu'on perçoit ou leur gazouillis mélodieux, ou leurs piailllements, et on entend vivre l'âme de toute cette gent ailée, comme l'entendait le pauvre d'Assise, le doux saint François.

Mais plus que tous les autres, il y a la grise alouette qu'il contemple, là, tout en haut, dans l'azur du ciel, et le rossignol, poète comme lui, roi des chantres, roi des poètes.

DEN HEELN NACHT.

*Den heelen nacht, zoo zal hij mij
te malen en te melden
als zinneloos, zijn herteleed
de nuchtere nachtegaal.*

*Wat is 't wat hem de vogelen van
zijn wederhelst vertelden?
Of zijt gij bij de menschen maar
bekend, o lastertaal?*

*Zijn slapen liet hij. Vruchteloos
is 't donker, en zijn z' allen
te rust nu; mannen, vrouwen,
vogels, dieren, muggen, biën;
hij waakt, en laat zijn toover-
erbarmelijk ontvallen [tonge
zijn deernisse. Of wat roert hem?
zijn ballingschap misschien? [Is't*

LA NUIT DURANT.

*La nuit durant, comme affolé,
le rossignol sans cesse
me dit l'angoisse de son cœur
en rythmes douloureux.*

*Qu'ont-ils pu dire, les oiseaux,
de sa compagne? Qu'est-ce?
Ou bien les hommes sont-ils seuls
à se détruire entre eux?*

*Il ne dort plus et c'est en vain
que les mortels reposent :
et homme et femme, abeille, oiseau,
moustiques, tous les êtres!
Lui veille et son verbe magique
déverse et recompose
sa peine. Mais que serait-ce en-
C'est son exil peut-être? [fin?*

*Is 't land alwaar hij bulbul heet
hem liever? Zijn de blaren
niet groen genoeg? de geuren al
te onsmakelijk entwaar?
Kan 't bloeien dat ons Vlanderen
den glans niet evenaren [pint
van 't overprachtig Oosten, en
de roozeboomen daar?*

*En eet hij niet? Hoe leeft hij? Of,
hoe kan hij zonder stoken,
van eer het daglicht henegaat
tot 's morgens, in den gloed
des middags', immer nuchters-
volzingen en volwaken [monde
den tijd, dat 't mensdom ruste,
en spijs zoeken moet? [eilaas,*

*O zielebrand! o nachtegaal,
o zanger, die zijt boven
alle andere wezens, gij, van God
ten voorbeelde ons gesteld;
och ware mij het leven, al
van nu, om hem te boven
en vrij van al dat lijf is, ar-
men balling, toegeteld!*

*Préfère-t-il le beau pays
où on lui dit Bubule?
Ou le feuillage de nos bois
n'est-il pas vert assez?
Les fleurs en Flandre ou leur par-
est-il trop peu l'émule [fum
de l'Orient splendide et de
l'éclat de ses rosiers?*

*Que mange-t-il? de quoi vit-il?
Comment, sans qu'il sommeille,
peut-il du soir jusqu'au matin
à jeun, chantant toujours
et dans l'éclat du plein midi
poursuivre chant et veille,
pendant que l'homme cherche, hé-
repos ou pain du jour? [las!*

*Ame embrasée, ô rossignol,
plus grand que tous les êtres,
o chantre qu'en exemple à nous
le Maître veut donner!
Ah! qu'il me soit donné bientôt,
pauvre exilé, de naître
à l'autre vie sans lien du corps
pour toujours Le louer!*

Mais voici la force qui jaillit tout à coup, authentique et définitive, dans laquelle nous retrouvons, l'une après l'autre, toutes les modulations de l'oiseau musicien. C'est un ravissement tout le long des strophes.

Le poète est en promenade par un clair matin de mai. Peut-être récite-t-il son bréviaire... Tout à coup il entend le rossignol!

Où se cache le chantre à la voix sonore? Car il l'entend sans le voir. Autour de lui tous les oiseaux se sont tus et la voix monte, tissant son chant. Chaque note est comme un fil qui prend dans la trame d'un métier... on entend comme des navettes qui glissent. Puis c'est un carillon, puis des tuyaux d'orgue, puis, tout à coup, ça ressemble à des gouttes d'eau qui dégringolent ou dégoulinent d'un toit. Enfin voici comme une chute de perles sur du marbre.

Et devant la virtuosité du génial musicien, le vieux poète s'enthousiasme, Volontiers il cède au rossignol la couronne et le proclame roi des chantres.

DE NACHTEGALE.

*Waar zit de heldere zanger, dien
ik hooren kan en zelden zien,
in 't loof geborgen,
dees blijden Meidagmorgen?*

*Hij klinkt alom de vogels dood,
bij zijnder kelen wondergroot'
en felle slagen,
in bosschen en in hagen.*

*Waar zit hij? Neen, 'k en vind hem niet,
maar 'k hoore, 'k hoore, 'k hoore een lied
hem lustig weven :
het kettert in de dreven.*

*Zoo zit en zingt er menig man
vroegmorgens op 't getouwe, om, van
goën drom, te maken
langlijdend lijwaadlaken.*

De wever zingt, zijn' webbe deunt;
de la klabakt, 't getrouwe dreunt;
en lijzig varen
de spoelen heen, in 't garen.

Zoo zit er, in den zomer zoel,
een, werpende, op den weverstoel
van groene blâren,
zijn duizendvoudig garen

Wat is hij : mensche of dier of wat?
Vol zoetheid, is 't een wierookvat,
daar Engelen handen,
onzichtbaar, reuke in branden?

Wat is hij? 't Is een wekkerspel,
vol tanden fijn, vol snaren fel,
vol wakkere monden
van sprekend goud, gebonden.

Hij is... daar ik niet aan en kan,
een 'sparke viers, een' boodschap van
veel hooger' daken
als waarder menschen waken.

Horkt! Langzaam, luide en lief getaald,
hoe diep' hij lust en leven haalt,
als uit de gronden
van duizend orgelmonden!

Nu piept hij fijn, nu roept hij luid';
en 't zijpzaft hem ter kelen uit,
lijk waterbellen,
die van de daken rellen.

Geteld, nu tokt zijn taalgetik,
als 't ware 't op een marbelstik,
dat perelkransen
van 't snoer gevallen, dansen.

Geen vogel of hij weet zijn lied,
zijn' leise en al zijn stemgebied,
hij zijnder talen,
nauwkeurig af te malen.

't En deert mij niet, hoe oud gedaagd,
dat hij den zangprijs henendraagt,
en, vogel schoone
mij rooft de dichterkroone!

Want mensche en heeft u nooit verstaan,
noch al uw 'rijkdom recht gedaan,
o wondere tale
van koning Nachtegale!

LE ROSSIGNOL.

Où est caché le chantre dont la voix
résonne mais que rarement je vois,
enfoui sous le feuillage
en ce matin de mai, sans nuage?

Partout les oiseaux sont comme écrasés
quand de sa gorge à travers bois et prés,
à coups puissants et rudes,
il lance les notes de son prélude.

Où est-il? Je ne le trouverai point,
mais haut, très haut, j'entends que point par point
il tisse un chant qui crève
le silence et retenlit par les drèves.

Ainsi maint homme près de son métier
de grand matin se mettant à tisser
de trame résistante
une solide et longue toile, chante.

Il chante l'homme et tous les fils résonnent,
la lame claque et le métier bourdonne
et dans la trame glissent
les navettes trépidantes et lisses.

Ainsi quelqu'un en ce matin subtil
est là perché et il jette ses fils
aux nuances disertes
sur son métier vivant de feuilles vertes.

Mais qu'est-il donc? Homme ou bête ou bien quoi?
Un encensoir où d'invisibles doigts
— natures angéliques —
brûleraient comme encens de la musique?

Mais qu'est-il donc? C'est tout un carillon
— aux fines dents, aux cordes tout le long
vivantes et tendues —
parlant par mille bouches d'or cousues.

Il est... où s'offre à moi l'inabordable,
gerbe de flamme, message impalpable
qui de plus haut nous vient
que l'humble demeure où l'homme se tient.

Oyez comme en notes longues et lentes
il prend à mille voix d'orgues ferventes
profondes et ravies
ses crescendos vers la joie et la vie.

Il pipe à présent puis il chante haut
et voici que comme des clochettes d'eau
qui le long des toits roulent
de son gosier les notes claires coulent.

Mais tout à coup compté, le tiquetis
devient comme une chute de rubis
qui d'un collier s'échappent
et bondissant sur du marbre frappent.

Il n'est oiseau dont il ne sache le chant
et ne soit capable parfaitement
d'imiter les cadences
et l'air et le ton en ses propres stances.

Aussi quoique vieux déjà peu me chaut
qu'il emporte le prix, le bel oiseau
et à ma blanche tête
ravisse la couronne du poète.

Car personne jamais ne te comprit,
jamais personne justice rendit
à ton langage unique,
roi des chantres, Rossignol magnifique.

Nous trouvons cependant dans *Tijdkrans* quelques poésies qui semblent rappeler la crise d'autrefois, moments de dépression ou simple chant de l'âme qui d'ailleurs finit presque toujours en majeur.

CONSUMMATUM EST.

Zoo ellendig zijn
en geen zonnenschijn
ooit mijn huis instralen;
nooit geen adem halen

*dat 't geen wee 'n doet!
Roert mij hand of voet
iemand... tieren! Willen
en niet kunnen stillen,
ai mij! deze pijn!
Ach! en... ach! en, ach! en, acht! en
zoo ellendig zijn!*

(Tijdkrans, I)

*Etre si misérable et jamais un rayon de soleil
pour m'accueillir à mon réveil;
ne jamais respirer
sans que cela fasse mal, ne bouger
ni main ni pied
sans devoir crier;
vouloir trouver et chercher vainement
un remède secourable...
Hélas! hélas! hélas!
et être si misérable!*

*Mieux vaudrait que je sois mort
que de demeurer dans cette agonie
que de quitter cent et cent fois la vie
sans être enfin délivré
de cette calamité!
J'ai assez mangé — non il n'est pas trop tôt
d'avalier le dernier morceau
de ce pain quotidien,
pas trop tôt pour voir la fin de mon malheureux sort!
Hélas! hélas! hélas!
Oui mieux vaudrait que je fus mort!*

*Qui ne gémirait?
Y eût-il peine jamais
plus forte que la mienne?
Consummatum est!
Un seul homme existe, étendu sur la croix
pour répondre à ma voix;
un seul pour me contredire
un seul dont la douleur est pire...
et l'agonie!...
Hélas! hélas! hélas!...
Et nulle plainte et nul cri!*

Mais s'il y a des jours de dépression, il y a la prière aussi, il y a l'esprit de prière surtout, pour maintenir dans l'âme la sérénité et l'abandon:

*Velen bidden schoone woorden
naar den eisch, en opgezeid
uit 'n boek met gouden boorden
maar hun hert is ijdeelheid.*

(Tijdkrans, I)

*Beaucoup quand ils prient font de la belle prose,
disent de belles paroles, selon qu'il est écrit
dans des livres bien reliés
— précieuse chose —
à tranche dorée,
mais leur cœur est vanité!*

*S'ils priaient vraiment, ils sentiraient en eux
la vie qui monte
et non pas ce refoulement vers
le tombeau de leur honte,
dans la nuit,
sous le fouet de leur ennemi.*

*Comme des messagers de victoire
longtemps attendus
parce qu'on fut lent à croire,
leurs larmes remontant
du fond de leur cœur
couvriraient bientôt leur honte et leurs erreurs.*

*S'ils priaient vraiment, ils parleraient,
parleraient comme fait la corde
d'une lyre qui
quand on la pince ou l'accorde
casse ou doit s'abandonner
à sa vibration et résonner.*

*S'ils priaient vraiment, leur cœur
dans sa repentance
engendrerait paix et réjouissance;
il croîtrait, donnerait feuilles et fleurs de
nouveau...
Maintenant leur cœur est un tombeau!*

*S'ils priaient vraiment, vous les verriez courir,
et leur course
serait une remontée vers les sources
et non pas cette descente,
ce flottement
à la dérive, au gré du courant.*

*S'ils priaient vraiment, ils connaîtraient
le goût délectable
de la prière et plus souvent
ils se mettraient à table,
pour se nourrir de ce pain
plus ils en auraient faim.*

*S'ils priaient vraiment, ils deviendraient
feu et flamme
au lieu de rester assis, tels des êtres sans âme,
près d'un foyer éteint
— monceau de cendres mortes —
sans amour et en vain!*

*S'ils priaient vraiment, ils se sentiraient
des ailes
et voleraient, dégagés des choses mortelles
et ne diraient plus faussement « Je prie »
les menteurs!
Vous savez bien qu'ils ne prient pas, Seigneur!*

*S'ils priaient vraiment, s'ils pouvaient
faire l'expérience
de la prière, s'ils savaient quel trésor
immense
nous est découvert en priant (ce qu'ils
n'ont jamais voulu chercher),
comme on les verrait prier!*

Pour le prêtre la prière la plus secourable est l'office — le bréviaire — l'ami de tous les jours, qui lui parle au nom de l'Eglise, et auquel il emprunte les prières les mieux faites pour toucher le cœur de Dieu.

*Als zorgen mijn herte verslinden
als moedheid van 's werelds getier;
dan zoek ik weerom den beminden,
dan grijpe ik den ouden brevier...*

(Rijmsnoer, I.)

PARMI NOS 200 CRUS

QUELQUES VINS PARTICULIÈREMENT RECOMMANDABLES

| | Par bouteille. | Par 30 bout. | Par 60 bout. | Par 100 bout. |
|--|-------------------|-----------------|-----------------|------------------|
| VINS DE TABLE | | | | |
| Côtes de Saillac | 4.25 | 4.— | 3.75 | 3.50 |
| Tordjman, vin d'Algérie | 5.50 | 5.25 | 5.— | 4.75 |
| Clos du Manoir, vin rouge ou blanc | 5.25 | 5.15 | 5.— | 4.75 |
| BORDEAUX ROUGES | | | | |
| Château de Barbe, 1931 | 6.— | — | 5.75 | 5.50 |
| Saint-Emilion, 1929 | 13.— | 12.50 | 12.— | — |
| * Saint-Estèphe, 1934 | 10.— | — | 9.50 | 9.— |
| * Margaux, 1934 | 12.— | 11.50 | 11.— | 10.— |
| ** Château Marquis de Terme, 1931 | 12.50 | 12.— | 11.— | 10.— |
| Château Pouget, 1929 | 17.— | 16.50 | 16.— | 15.50 |
| • Etampé. •• Etampé bouchon capsulé. | | | | |
| BORDEAUX BLANCS | | | | |
| ** Graves Saint-Hilaire | 8.— | — | 7.75 | 7.50 |
| Barsac, 1923 | 18.— | 17.25 | 16.50 | 15.50 |
| Sauternes, 1926 | 18.— | 17.25 | 16.50 | 15.50 |
| Ste-Croix du Mont, 1923 | 18.— | 17.25 | 16.50 | 15.50 |
| * Château de Rauzan, 1934 | 7.— | — | 6.75 | 6.50 |
| • Etampé. •• Etampé bouchon capsulé. | | | | |
| BEAUJOLAIS MACONNAIS | | | | |
| Beaujolais | 6.— | — | 5.75 | 5.50 |
| Beaujolais, 1926 | 9.— | 8.50 | 8.— | 7.50 |
| Mâcon supérieur | 7.50 | 7.— | 6.50 | 6.— |
| Moulin-à-vent, 1926 | 15.— | 14.25 | 13.50 | 12.50 |
| Moulin-à-vent, 1924 | 16.— | 15.25 | 14.50 | 13.75 |
| BOURGOGNES | | | | |
| Grand vin de Bourgogne Latour, 1929 | 22.— | 20.75 | 19.50 | 18.— |
| Pommard, 1924 | 22.— | 21.— | 20.— | 19.— |
| Gevrey Chambertin, 1926 | 21.— | 20.50 | 19.75 | 19.— |
| Mercurey, 1924 | 21.— | 20.— | 19.— | 18.— |
| Aloxe Corton, 1924 | 24.— | 23.— | 22.— | 21.— |
| Pommard, 1919 | 25.— | 24.— | 22.50 | 21.— |
| Chablis, 1926 | 23.— | 22.— | 21.— | 20.— |
| ORIGINE CONTROLEE ETAMPE RHONE | | | | |
| Châteauneuf du Pape | 13.— | 12.50 | 12.— | 11.25 |
| MOSELLE RHIN | | | | |
| Niersteiner | 15.— | 14.50 | 14.— | 13.50 |
| Riesling Auslese | 9.— | 8.25 | 7.75 | 7.— |
| Liebfraumilch | 26.50 | 25.— | 23.— | 21.— |
| VINS DE LIQUEURS | | | | |
| Malaga Agulo | 7.50 | 7.— | 6.50 | 6.— |
| Tarragone | 6.— | 5.85 | 5.70 | 5.50 |
| Tokay sec | 15.— | 14.25 | 13.50 | 12.75 |
| PORTOS | | | | |
| * Porto Agulo, rouge | 15.— | 14.25 | 13.50 | 12.75 |
| * Porto Agulo, blanc | 19.— | 18.25 | 17.25 | 16.25 |
| ** Porto Tawny, 1917 | 35.— | 33.50 | 32.— | 30.— |
| • Etampé. •• Etampé bouchon capsulé. | | | | |
| CHAMPAGNE | | | | |
| Champagne M. Hemard, extra sec | 33.— | 32.— | 31.— | 30.— |
| VIN MOUSSEUX | | | | |
| Jean d'Harbley, vin mousseux | 15.— | 14.25 | 13.75 | 13.— |

AU BON MARCHÉ

VAXELAIRE-CLAES ♦ BRUXELLES ♦ ANVERS ♦ LIÈGE ♦ BRUGES
EXPEDITION EN PROVINCE FRANCO DE PORT ET D'EMBALLAGE DE
TOUTE COMMANDE D'UN MONTANT DE 200 FRANCS.

Voyages IMMO

Direction : Rue de Ligne, 15. Tél. : 17.23.90
Comptoirs : 12, place de Louvain (Hall Banque Nagelmackers
Fils et Cie). Tél. 17.22.90 et 30, avenue de la Toison d'Or. —
Tél. 11.52.09.

BRUXELLES

Ce bureau de voyages, patronné par la Banque Nagelmackers
Fils et Cie, à Bruxelles, se recommande aux lecteurs de la
« Revue catholique » pour tous leurs déplacements : chemin
de fer — bateau — avion — autocar.
Pèlerinages, Voyages de nocces, etc.

Voyages en groupe

en autocar de luxe ou autocar et train combinés.

| | |
|--|-------|
| 1 jour : L'« Exposition de l'Eau », à Liège et visite au Canal Albert | 50 |
| La Hollande et ses champs de fleurs | 65 |
| 2 jours : La Hollande et ses champs de fleurs. Départs réguliers en mai et juin | 275 |
| 3 jours : Les bords du Rhin et de la Moselle avec retour par la Hollande. Départs : 27 mai, 10 et 24 juin, 8 et 21 juillet, 13 et 26 août, 9 septembre | 475 |
| 4 jours : la Bretagne. Départs : 26 mai (Pentecôte); 13 juillet, 12 août, 2 septembre | 670 |
| 8 jours : Lourdes, Lisieux, les Pyrénées. Départs : 27 mai, 10 et 24 juin, ensuite tous les lundis, jusque fin septembre | 990 |
| 8 jours : Auvergne, Gorges du Tarn, Cévennes. Départs : 3 et 17 juin, 1, 15 et 29 juillet; 5, 12, 19 et 26 août; 2 et 9 septembre | 1.250 |
| 8 jours : Les Lacs Suisses et Italiens. Départs : 20 mai, 3 et 17 juin; 1, 15 et 29 juillet; 5, 12 et 19 août; 2 et 16 septembre | 1.530 |
| 13 jours : La Côte d'Azur, la Suisse, les Vosges. Départs : 23 mai (Pentecôte), 18 juin, 3 et 30 juillet, 27 août et 23 septembre | 1.645 |
| 16 jours : Lourdes, Marseille, la Côte d'Azur, Chamonix, la Suisse. Départs : 11 juin, 14 et 30 juillet, 13 août, 3 septembre | 1.995 |

Demandez les programmes détaillés.

Quelques beaux voyages individuels

| | |
|--|-------|
| 8 jours : Lourdes, Biarritz et les Pyrénées | 1.040 |
| 10 jours : les Lacs Italiens — Lugano — Bellagio Côme — Stresa | 1.650 |
| 11 jours : La Côte d'Azur et la Corse (en chemin de fer, autocar et bateau combiné) | 1.945 |

Etc., etc...

Croisières

| | |
|--|-------|
| VERS LE NORD | |
| sur M/Y Stella Polaris (6.000 t.) du 1 au 14 juin, à partir de | 3.920 |
| sur s/s Van Dyck (13.250 t.), du 17 au 30 juin, à partir de | 2.500 |
| AUX ILES DE L'ATLANTIQUE | |
| sur m/s Atlantis (16.000 t.), du 2 au 17 juin, à partir de | 3.675 |
| sur s/s Montcalm (16.400 t.), du 17 au 30 juin, à partir de | 1.820 |
| AUX ANTILLES ET HAITI | |
| par la Compagnie Générale Transatlantique, du 8 juin au 27 juillet, à partir de | 7.100 |
| aux Spitzberg, en Orient, en Amérique du Sud, etc., etc. | |

VISITEZ LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE CETTE ANNÉE

A l'occasion de l'EXPOSITION UNIVERSELLE DE NEW-YORK, de nombreux voyages vous sont offerts permettant de voir le Nouveau Monde à des conditions exceptionnellement avantageuses pendant une période limitée.
Tous renseignements et détails gratuits sur demande.

Nombreux voyages individuels et collectifs : France et la Côte d'Azur — Italie — Tunisie — Algérie et Maroc.

Pour vos billets chemin de fer — réservation de places — pullman — hôtels, etc. — un coup de téléphone — une demi-heure après vous êtes servi à domicile — sans augmentation de prix.

Institut St.-Louis

38, Boulevard du Jardin Botanique
BRUXELLES

INTERNAT EXTERNAT
Demi-Pension

(Maison de campagne à Zellick)

Section préparatoire.
Humanités modernes (scientifiques et
commerciales).

Humanités anciennes.

Cours spécial préparatoire à

L'ECOLE MILITAIRE

et aux Ecoles spéciales des universités.

Faculté de philosophie et Lettres.

Brochure sur demande.

INSTITUT ST-JEAN ET ÉLISABETH

*Clinique Chirurgicale privée
dirigée par les
Sœurs Hospitalières Augustines*

■ ■ ■

7, RUE DES CENDRES BRUXELLES

Maison SAINTE-ANNE

Clinique chirurgicale - Maternité

dirigée par les Sœurs du Très Saint-Sauveur

14, place de la Vaillance - ANDERLECHT

Téléphones : 21.35.19—21.45.90.

Salles communes et Chambres particulières

Tous les grands voyages en autocar : Lourdes — Bretagne
— Suisse — Italie — Corse — Lisieux — Paris — Auvergne —
Touraine, etc.

VACANCES ET LOISIRS 13, rue de la Madeleine

BRUXELLES - Tél. 11.01.31

DEMANDEZ BROCHURES DÉTAILLÉES

Nos voyages à **LOURDES** avec retour par Gorges du Tarn
Auvergne — 12 jours — 1.500 francs — tout confort. Départ
10 mai — assuré. Deux départs chaque mois.

Tous frais — même boissons.

Institut Sainte-Élisabeth

dirigé par les Sœurs Augustines Hospitalières

206, avenue Defré, 206, UCCLE

Téléphone 44.39.49

Hospitalise à prix modérés toutes les
catégories de malades
(cas médicaux, chirurgicaux, contagieux)

L'Établissement est ouvert à tous les médecins.

Y est annexée une clinique d'accouchements avec Ecole
provinciale d'accoucheuses (section française et flamande),
chaussée de Waterloo, 965; tél. : 44.44.27.

FINANCIÈRE D'ENTREPRISES

Société coopérative. Reg. comm. 103016.
204, rue Royale BRUXELLES

Ses départements :

Offices Immobilier : Achats, ventes de terres, terrains à bâtir,
immeubles, constructions. Crédit hypothécaire Financement des
achats.

Industrie et commerce : Recherche, étude, création, administra-
tion d'affaires industrielles et commerciales.

Ses correspondants à l'étranger, ses services financiers, juri-
diques (recouvrement de créances), d'assurances, de publicité, d'im-
primerie sont à la disposition des coopérateurs. Ouvertures de crédit
pour escompte de papier commercial et de ventes à tempérament.

Demandez tous renseignements : 204, RUE ROYALE,
BRUXELLES



Tailleur - 1^{er} Ordre

DUPAIX

Téléphone 17.35.79

13, RUE ROYALE
BRUXELLES

Quand mon cœur est rongé de soucis,
 quand le monde l'a blessé de ses cris,
 alors je cherche, et entre mes doigts je serre
 mon vieux, mon cher bréviaire.
 O pur trésor d'authentiques prières,
 Bréviaire!
 où jamais personne n'a de Dieu cherché en vain
 la parole et le pain!
 Œuvre d'infailtibles pontifes,
 — que dis-je, œuvre de Dieu!
 et quand la douleur nous griffe,
 lénitif merveilleux.
 O bain de fraîcheur et de vie,
 ô douceur pleine d'ombre,
 quand me cuit
 l'ardeur sombre et le feu ennemi.
 Alors seul je soupire et j'attends,
 je commande au Mauvais : « Va-t'en. »
 Alors je m'incline pour la prière
 alors je pleure et prends mon vieux bréviaire!

En 1893 — l'année où parut *Tijdkrans* — les religieuses françaises dont Gezelle était devenu l'aumônier quittèrent Courtrai et jusqu'en 1899 il resta sans fonctions. Il en profita pour s'adonner à ses travaux linguistiques, entouré d'un cercle d'amis dévoués et fidèles.

En avril 1899 il fut nommé directeur du couvent des Dames anglaises à Bruges. Rude travail auquel il ajouta celui d'une traduction des *Méditations théologiques* de Mgr Waeffelaert.

A peine quelques mois plus tard, après un voyage en Angleterre avec son évêque, il dut s'aliter et mourut le 27 novembre 1899. Quelques heures avant il avait murmuré : « *Wat hoorde ik toch geerne de vogelkens schuifelen...* Comme j'aimerais d'entendre chanter les petits oiseaux... » et puis : « *Ik heb geleefd in simplicitate cordis et veritate...* J'ai vécu dans la simplicité du cœur et la vérité... »

En 1897 avait paru *Rymsnoer omendom het jaar*. Après sa mort parurent *Laatste Verzen*, dont plusieurs poésies sont restées inachevées. Ce qui caractérise ses derniers recueils, c'est le grand amour de Gezelle pour la nature. Ses poésies sont embaumées du parfum franciscain. Une jeunesse, une fraîcheur d'imagination sans égale. Il admire chaque jour, avec une âme neuve, ce qu'il a vu combien de fois déjà : tout lui paraît nouveau chaque matin, chaque midi, chaque soir : la lumière, les fleurs, les arbres, le chant des oiseaux, tous les phénomènes de la nature. Et à le lire, nos yeux s'ouvrent, nous apprenons à regarder, à communier à la création entière, et non seulement nos yeux, mais nos oreilles délicatement touchées, sont prises par cette musique verbale, devenue plus riche encore, plus nuancée.

Car sa langue « si spontanée a gagné en souplesse, en élasticité, langue d'une richesse inépuisable, jouant avec tous les moyens d'assonance et de rime » et où les mots pleins de saveur, gardent toujours leur lumière et leur transparence. « La plastique des sons, la matière même des mots ne sont plus seulement quelque chose de vivant : c'est devenu quelque chose de spirituel. L'esprit propre à chaque mot et l'esprit du rythme intime et toujours différent, multiple comme la vie elle-même : voilà le fond de la technique de Gezelle.

« Ainsi, il est capable de saisir les phénomènes les plus rapides, le mouvement passager, les variétés de teintes qui se confondent et ont déjà disparu au moment où nous les percevons, ce qui ne dure qu'un instant et cependant révèle l'être, la nature de la chose en question — la voix à peine perceptible qu'est le mur-

mure de chaque chose, le mystère lui-même de la vie, insondable (1). »

*De avond komt zoo stil, zoo stil
 zoo traagzaam aangereeden
 dat geen en weet, wanneer de dag
 of waar hij is geleden.
 't Is avond, stille... en mij omtrent
 is iets of iemand onbekend
 die zachtjes mij beroerend... zegt :
 « 't Is avond en 't is rustens recht! »*

*Le soir à pas si doux descend
 et si discret arrive
 que nul ne sait, ni quand, ni où,
 le jour changea de rive.
 Le soir... silence! et près de moi
 j'entends le son de je n'sais quoi,
 de je n'sais quoi, disant ces mots :
 « C'est l'heure... l'heure du repos. »*

*De boomen dragen gansch de locht
 vol groen, nog inbestoven
 en 'k zie, zoo dicht hun blaren staan,
 nog nauwlijks deur de hoven;
 'k en hoore niets, al om end om,
 van 't zoetgekeelde vogelendom,
 't en zij het donker loof beneen,
 den nachtegaal zijn avondbeen.*

*Les arbres portent tout le ciel,
 la voûte immense et pure,
 et c'est à peine si je vois,
 si dense est la verdure.
 Je n'entends rien, le monde ailé
 s'est tu partout. Seul isolé
 le rossignol dans l'arbre enfoui
 lance son hymne dans la nuit.*

*Hij zingt! Ach wist hij zelf hoe schoon
 hij zingt! Het is onwetend
 dat zingend hij mijn ooren boeit
 en aan zijn kele ketent.
 Ach wist hij 't geen ik wetend ben
 dat dankbaar ik toch wete en ken
 wie hem zijn tale en mij daaraf
 't genoeg en 't genieten gaf!*

*Il chante! Ah s'il savait combien
 c'est beau! Mais il ignore
 que mon oreille est prise et pend
 à son gosier sonore.
 Ah! s'il savait ce dont j'ai science
 quel est Celui qui nous dispense
 à lui son éclatante voix,
 l'oreille et le plaisir à moi!*

*Hoe lieflijk zingt hij! Maar wat hoor
 eensgangs ik ginder gekken?
 Wat is 't, dat her end weder her
 verrgerend gerrebekken?*

(1) *Op. cit.*

*Och vorschenvolk, in 't waterwied
houdt op! En stoort de stille niet,
laat hooren mij dat leutig slaan,
en kwelgediert, houdt op voortaan.*

*Qu'il chante bien! Mais qu'est ce bruit
qui raille, accroit, reprend,
qui tout à coup s'esclaffe au loin
en longs coassements?
O gent des algues et marais
cessez de massacrer la paix,
laissez m'ouïr ce chant si beau:
tenez-vous cois, bruyants crapauds!*

*Hebt daar! Het speit den steen rondom,
en uitgestrekten schenen
zijn al de vorsch, diepe in 't goor,
in 't zwijgend goor verdwenen!
Eilaas, de nacht en 't donker zijn
bezitten nu den zanger mijn...
Noch nachtegaal, noch ruit noch muil,
en hoore ik meer... 't Is uit, 't is uit!*

*Autour des pierres l'eau jaillit,
Et vlan! jarrets tendus,
dans le fossé sombre et muet
tous les crapauds ont chu!
Le chantre, aussi, hélas! a fui
vers les ténèbres de la nuit...
Son chant s'est brusquement éteint.
Tout est muet, plus rien... plus rien...*

Voici enfin *Moederken*, paru dans *Laatste Verzen* :

| | |
|---|--|
| <i>'t En is van u hiernedervaard geschilderd of geschreven mij moederken, geen beeltenis, geen beeld van u gebleven. Geen tekening geen lichtdrukmaal geen beitelwerk van steene, 't en zij dat beeld in mij, dat gij gelaten hebt alleene. O moge ik, u onweerdig, nooit die beeltenis bederven maar eerzaam laat ze leven in mij, eerzaam in mij sterven.</i> | <i>Il n'est de toi resté ci-bas ou peinte ou im- primée, aucune image aucun portrait ô mère bien- aimée. Aucun dessin, feuille d'album aucune œuvre sculptée, hormis l'image empreinte en moi, qu'en moi tu as laissée. Que rien ne souille en moi jamais l'image qui demeure mais comme en tout honneur elle vit, qu'en moi de même elle meure.</i> |
|---|--|

L'art très élevé de Gezelle reste en même temps près du peuple. C'est un art... évangélique. Il nous conduit vers les sommets, il supporte l'analyse la plus sévère; son fond et sa forme sont dignes de l'attention et de la pénétration des exégètes et des

critiques les plus exigeants et cependant il ne rebute pas les humbles.

Forme simple et cependant ramassée, chant fluide, impalpable, distinct pourtant et qui trouve sa résonance dans les retraites les plus cachées du cœur humain. Dès qu'on se met à le lire, on sent que c'est lui qui, immédiatement, nous met au diapason : il s'adapte et aussitôt nous nous adaptons.

« Mon chant, dit dona Musique au vice-roi de Naples dans le *Soulier de satin*, est celui que je fais naître. »

Et nous sentons tout à coup, comme le Vice-Roi, que la divine musique est en nous!

« Il suffit qu'une petite âme ait la simplicité de commencer et voici que toutes, sans qu'elles le veuillent, se mettent à l'écouter et répondent : Elles sont d'accord. »

On est d'accord. C'est ce qui arrive pour Gezelle. On est d'accord avec lui, on est d'accord avec les choses, on est d'accord avec les hommes, on est d'accord avec Dieu. Car l'humain, par ce grand lyrique, est constamment intégré dans le divin... Et il sait que le Christ a réconcilié toutes choses dans son sang.

Il y a une sonorité franciscaine dans les vers de Gezelle : cette joie de jouir des créatures, dans la paix d'un cœur reconnaissant et détaché, qui les rapporte à Dieu.

Je voudrais traduire cela en terminant par une poésie que j'ai faite un jour dans un train, entre Bruxelles et Bruges, au mois d'avril de l'année dernière...

A admirer, sous un beau soleil de printemps, la nature qui partout s'épanouissait dans les campagnes brabançonnaises et flamandes, je me suis souvenu tout à coup d'un passage lu dans le *Poème de la Sainte Liturgie*, par Maurice Zundel, et qui, partiellement, a servi de thème à mon sujet.

Il était destiné à quelqu'un d'autre que Gezelle, mais je voudrais aujourd'hui que vous y trouviez simplement un louange au prêtre-poète, au grand lyrique :

*Sur les arbres partout, des fleurs blanches et roses
Et d'immenses plaques d'or
De fleurs jaunes dans les prairies...
Et la joie posée sur toutes choses
— Pas comme un décor, —
Mais comme une amie,
Comme une lumière franciscaine...
C'est comme si le Poverello lui-même glissait
Au-dessus des plaines, —
Intégrant toutes ces créatures neuves dans le divin secret
De sa joie,
C'est comme si le Poverello lui-même glissait
« Ma voix...
La voici!
Souvenez-vous toujours que la terre fait partie du Royaume.
Tout est ensemble lié, accordé harmonieusement : la Chair
et l'Esprit.
Pour rendre à la terre son arôme
Et la retrouver, non pas hostile, mais telle
Qu'elle sortit des mains de Dieu, pour atteindre une terre nouvelle
Quelque chose de meilleur encore que le Paradis perdu
Il faut mon regard, chargé d'amour et de respect, capable de
découvrir des êtres la transparence,
Il faut écouter la créature elle-même qui nous parle et nous dit :
Tel un être qui pense :
« Ce n'est pas nous, oh non, mais c'est Lui qui nous fit!
L'éclat de son visage s'est reflété sur nous, il y a en nous, créatures,
Cette aptitude essentielle et toute pure
A vous révéler, à travers nous, le Divin!
Alors la fleur ne dit plus : Ne mettez pas sur moi la main.*

Elle sait que l'homme est monté vers le Père avec elle,
 Et qu'à la posséder comme une chose belle
 Et comme son bien
 Il ne songe même plus, car chaque chose lui est tout
 Et sans être l'esclave d'aucune,
 Le voici devant toutes debout,
 Disant à toutes comme à chacune
 — Je l'ai chanté ainsi, en mon cantique, moi le pauvre d'Assise
 Dominus vobiscum! Le Maître est avec vous!
 O homme, marquez-nous du sceau de Dieu comme fait l'Eglise,
 Qui, quand elle touche la matière la spiritualise.
 Elle reste matière, il est vrai, et c'est bien ainsi
 Mais le signe est en elle présent, le Symbole s'empare d'elle et
 lui insuffle l'esprit!
 Alors peut commencer la psalmodie
 L'Hymne au soleil, à notre sœur la pluie
 Notre frère le Feu, à toute vie,
 A toute créature, car en tout l'harmonie
 Est parfaite et la bonté;
 Tout est splendeur et tout est simplicité! »

Sur les arbres des fleurs blanches et roses
 Et d'immenses plaques d'or
 De fleurs jaunes dans les prairies.
 — Pas comme un décor —
 Mais comme une amie...
 Comme une lumière franciscaine
 Au-dessus des plaines!

DOM WALTER WILLEMS, O. S. B.,
 Recteur de l'Ecole abbatiale de Saint-André

Auteurs cités et consultés :

GUIDO GEZELLE : *Dichtwerken* (L. J. Veer, Amsterdam).
 V. POUCEL : revue *Les Etudes*.
 P. CLAUDEL : *Les Cinq grandes Odes; Le Soulier de Satin*.
 P. BAUR : *Uit Gezelle's leven en werk*.
 A. VERMEYLEN : *De Vlaamsche Letteren van Gezelle tot Heden*.
 AL. WAI GRAVE : *Studiën op Gezelle*.

Libres propos...

... sur différents sujets

Le monde vit dans l'angoisse. Une angoisse dont il est impossible de prévoir comment elle finira. Ni quand... On a laissé se refaire une Allemagne prussianisée, on a même collaboré directement à l'opération et maintenant « les conséquences sont là ». Elles diffèrent quelque peu des tableaux idylliques célébrés à Genève. L'après-guerre, c'est-à-dire la victoire des Alliés, achève de mourir sous nos yeux. Tuée par le faux idéalisme de mauvais bergers, par une conception absurde de la Justice et du Droit, par un prophétisme démenti dans toutes ses anticipations. Quel cimetière, grands dieux!...

Le récent discours du Chancelier Hitler, en réponse au Président Roosevelt, est comme une somme de l'anti « juridisme genevois », une synthèse du contraire de tout le prêchi-prêcha dont on nous a saturés pendant vingt ans. Au fond, un seul argument : la force brutale. Dans la forme : « un des plus sales sommets de l'imposture et de l'impudeur ». Un chef-d'œuvre de déformation du réel, de transposition et de camouflage. Et quel cynisme que de faire fond, chez ses auditeurs, sur une absence totale

d'esprit critique. Quelle rouerie aussi d'oser demander aux petits voisins : « Vous sentez-vous menacés? » A ces voisins en alerte perpétuelle, qui ont pris, à leurs frontières, les précautions les plus minutieuses, qui ont mobilisé en partie leurs armées et qui ne vivent plus que dans la crainte du pire. Et les règles (!) du jeu veulent que l'on réponde : « Evidemment non, nous ne nous sentons pas menacés... » Ce serait du vaudeville si ce n'était tragique et si la vie même de ces nations, dont la nôtre, ne se trouvait engagée et compromise.

Ah! ils n'avaient certes pas rêvé revanche aussi totale ceux qui, au milieu des sarcasmes et d'une ironie trop facile, annonçaient l'écroulement du décor pseudo-juridique de l'après-guerre et la faillite complète de l'évangile genevois de ce « tous pour un et un pour tous » qui allait renover la face de la terre et qui n'avait que le tort de postuler des hommes autres que ceux que nous sommes.

Et tout se réduit, pour l'heure, à une seule question : Sera-ce la guerre? Des millions et des millions d'êtres humains se la posent avec terreur. Et la menace s'accroît. On a l'impression qu'un rien pourrait déclencher la catastrophe. Une partie terriblement serrée se joue. Et avec les moyens éternels : mensonges, astuces, feintes, trahisons, concussions, etc., etc. Les vainqueurs d'hier, les « nantis », ont d'ailleurs fourni à leurs rivaux le meilleur de leur jeu. L'axe Rome-Berlin a été forgé à Londres, ne l'oublions pas! *Made in England!*... Inutile même de remonter aux errements proprement invraisemblables du Traité de Versailles, à ce fatras juridique suspendu en l'air, sans base dans la réalité vraie et surtout sans appui d'aucune force réelle. La sécurité collective restera une des plus sinistres mystifications de l'histoire. Une farce qui aura coûté cher! Et qui n'est pas finie...

Derrière les mots — tout ce verbiage des discours, des dépêches d'agences, d'une propagande aux mille visages —, il n'y a plus, à l'heure actuelle, qu'une seule chose : un simple conflit de forces. Le chantage à la guerre, voilà bien le fond de toute l'activité internationale actuelle. Cette guerre, personne ne la veut. Elle pourrait, toutefois, éclater demain *per accidens*, comme un bon patineur risque quand même de perdre l'équilibre. L'hitlérisme est incapable de durer. Un pareil despotisme, une terreur aussi déprimante, une économie aussi factice, bref un régime aussi inhumain sont voués à l'écroulement et à la défaite. Mais quand et comment? Avec quelle casse? Et nous?... L'Italie, c'est autre chose. On ne répétera jamais assez combien il est injuste et faux d'identifier les deux régimes. Toujours ce même faux idéalisme qui raisonne sur des mots, des textes, des formules, sur le factice et sur l'arbitraire, sur le rêve et sur la chimère, et qui méconnaît le réel. La réalité italienne n'est pas la réalité allemande. L'intérêt italien — l'intérêt, facteur suprême dans la vie des peuples — n'est pas l'intérêt allemand. Il est plus que temps de se défaire de ce sentimentalisme puéril et néfaste qui fait juger de tout, non pas d'après des critères rationnels basés sur le réel actuel et nourris de l'histoire, — ce réel d'hier qui se continue dans celui d'aujourd'hui, — mais par sentimentalité pure, c'est-à-dire dans la lune et dans l'absurde.

German stupidity, comme disait Chesterton qui ne cessait d'en remercier Dieu, cette « stupidité germanique » a forcé l'Occident à se reprendre. Voyez l'Angleterre, voyez la France. Voyez même la Belgique où le P. O. B., par exemple, a fait une si heureuse courbe rentrante, et où les doux rêveurs de pacifisme intégral et de fraternité chrétienne, sans parler des Don Quichotte d'un juridisme totalitaire, se sont prudemment esquivés... quand ils ne se sont pas mués en bellicistes assez encombrants d'ailleurs.

Conflit de forces armées. L'Allemagne n'hésitera que devant une force sinon supérieure à tout le moins dangereuse et donc

Respectable. Le chantage allemand ne s'arrêtera que devant un non puissamment armé. Tout le reste est creux verbiage et littérature pure. *Verba et voces*. A l'heure actuelle, les notions de droit, respect de la parole donnée, etc., ont perdu toute valeur. Il n'y a plus que la loi de la jungle. Sans doute, elle ne cessa jamais de prévaloir, et les faux idéalistes sont impardonnables de l'avoir méconnu, mais il y avait la manière. Nous en sommes à la brutalité sans voiles, au cynisme déclaré. Il n'y a qu'à jouer le jeu et à manœuvrer au mieux. Pour ce qui est de l'Angleterre et de la France, souhaitons qu'elles soient fortes et habiles. D'une habileté basée sur une connaissance exacte du passé et des besoins de l'Europe. L'Angleterre, surtout, s'est tellement trompée depuis vingt ans! En ce qui nous concerne : être forts d'abord. Forts matériellement en sacrifiant tout ce qu'il faut pour assurer ce maximum de force. Forts moralement en favorisant l'union de tous les Belges. Et ceci nous mène à parler de notre politique intérieure.

* * *

Malgré la dure condamnation de notre excellent ami Jean Valschaerts, le sympathique directeur du *Rappel* de Charleroi, qui n'hésitait pas, l'autre jour, à traiter de « fous, oui fous, et à lier », ceux qui regrettaient que le parti socialiste n'eût pas accepté d'entrer au gouvernement après le 2 avril, nous restons de ceux-là. Va, pour fou! Et attendons les liens annoncés...

Oui, nous avons regretté la décision du Congrès socialiste. Ah! le singulier Congrès, venant d'ailleurs après la réunion du Conseil général du P. O. B., au lendemain même des élections, et où M. de Man avait déjà prononcé un discours plein de choses excellentes. A côté d'autres assurément. Quant au Congrès, qui donc eût osé prédire qu'un jour, à sa tribune, le chef du parti socialiste s'écrierait : « Malheur au pays divisé en classes!... » Heureuse évolution! Et comme le socialisme *sui generis* de notre pays justifiait le jugement optimiste du roi Albert.

Et pourtant d'excellents esprits s'obstinent à combattre et à pourfendre un soi-disant marxisme dont il n'y a plus guère de traces en Belgique. Ces attardés perdent leur temps et gaspillent leurs forces. Inutilement, c'est entendu, mais non sans dommage. Ils contrecarrent la bienfaisante évolution du socialisme belge et surtout ils hypnotisent trop de braves gens sur des dangers passés : négativisme stérile et nuisible. Ecrire par exemple, comme le fait notre ami Jean Valschaerts, que : « Le parti socialiste n'est pas, n'a jamais été, ne peut pas être un parti de gouvernement. L'appeler au gouvernement, c'est travailler contre l'intérêt le plus élémentaire de la nation », n'est-ce tout de même pas un peu fort? On a beau lire et relire, imaginer les interprétations les plus diverses, impossible de trouver à ces mots un sens intelligible. Que peut-il bien entendre par « parti de gouvernement »? On se le demande en vain. C'est proprement absurde, à moins de n'être que de la bouillie pour les chats.

M. Pierlot, dont la ténacité et l'endurance méritent la plus vive admiration, a fait montre de beaucoup de sens politique. A notre avis, il a vraiment épuisé tout le possible que présente la situation actuelle. On peut toujours critiquer, imaginer mieux, prendre même ses rêves pour la réalité. Mais à y voir de très près et à tenir compte de tous les facteurs, oui, M. Pierlot mérite qu'on le félicite. Mon Dieu, *nemo dat quod non habet*, et il est permis de regretter un manque de chaleur, de panache, de mise en pages brillante. Plus de compréhension surtout de la « propagande », c'est-à-dire l'art de créer le climat favorable à l'action gouvernementale. Entendu, mais qui?... Alors?...

Alors, ceux qui critiquent toujours — et ils sont légion en Belgique, et il n'est que trop facile de nourrir et d'exploiter leur

penchant national, leur vice héréditaire — y vont, comme toujours, de leurs critiques. Et la mentalité rexiste n'a fait qu'en remettre. Tout est mauvais chez nous, tout le monde est vendu ou à vendre, le régime n'a rien de bon, nous sommes les derniers des derniers... Nous pourrions citer ici tel sénateur catholique coutumier de ces outrances verbales partout où il passe. Tenez, l'autre jour, dans une capitale étrangère, un diplomate connaissant fort bien notre pays, nous disait : « J'ai toujours eu l'impression que depuis près d'un siècle la Belgique a connu une succession presque ininterrompue d'équipes gouvernementales absolument remarquables. Que, comparé à d'autres pays, vous avez eu des hommes politiques étonnants. Est-ce qu'il y aurait une éclipse?... » « Equipes remarquables?... Hommes politiques étonnants?... » Mais le lecteur habituel de la *Libre Belgique*, par exemple, doit la trouver bien bonne! N'est-il pas sevré, et jusqu'à la gageure, de tout éloge, de tout hommage à ce qui se fait de bien, pour être gavé quotidiennement de critiques, rien que des critiques et encore des critiques? Ah! cet incurable négativisme, comme disait le Cardinal Mercier...

Va pour la critique, assurément. Il suffit d'avoir entendu l'autre jour, à la radio, le discours du Führer au *Reichstag*, et les bêlements de ce troupeau de moutons pour être fixé sur les inconvénients d'un régime d'où la critique est exclue. Quelle honte pour « l'éminente dignité de la personne humaine »! Mais la critique à l'état de système, quelle autre infirmité! Voilà le gouvernement Pierlot aux affaires. N'y a-t-il donc pas moyen de l'aider et de l'encourager autrement qu'en le critiquant à longueur de jour... nal? Et si on approuve tacitement, dans ce qu'il fait, ce que l'on ne critique pas, ce que l'on tait — ne serait-il pas préférable d'équilibrer la critique à jet continu par des approbations et des encouragements explicites? La critique du critiquable y gagnerait d'ailleurs beaucoup en pertinence.

Mais sans doute prêchons-nous dans le désert. Notre point faible en Belgique, c'est que notre conscience nationale n'est pas assez consciente. Nous ne nous rendons pas suffisamment compte de ce que nous sommes et de ce que nous valons. Nous ne sommes pas assez fiers de nous-mêmes. Il y a de quoi cependant, quand nous nous comparons aux autres. Mais cette exaltation-là, on la néglige trop chez nous. Et c'est vraiment grand dommage. Le mot cité plus haut de ce diplomate étranger est vrai, très vrai. Mais d'une vérité que les Belges ignorent.

Le gouvernement Pierlot se trouve donc nanti de pouvoirs spéciaux. La situation est difficile. A l'intérieur il faut serrer la ceinture. A l'extérieur, tout est à craindre.

Or, serrer la ceinture, cela veut dire obtenir des Belges, en majorité des prolétaires, c'est-à-dire vivant d'un salaire, d'un appointement, d'un honoraire, des sacrifices qui pourraient bien être lourds. Donc, nécessité absolue d'une politique nationale, nécessité de l'union nationale. Donc, aussi, dès que ce sera possible, rentrée des socialistes au gouvernement. Oui, cher Valschaerts, nous prônons cette folie... et en prétendant travailler dans « l'intérêt le plus élémentaire de la nation ». Qui sait, le plus fou n'est peut-être pas...

Quant à notre régime, on sait de reste ce que nous avons toujours pensé d'un régime parlementaire basé sur le suffrage universel pur et simple inorganisé. Mais la politique est l'art du possible. Beaucoup est possible, certes, en ce moment, grâce aux circonstances et au climat qu'elles créent. A preuve, le vote rapide des pleins pouvoirs. Un fruit mûrit sous nos yeux, portant en lui de bienfaisantes réformes du régime. Est-il mûr? Peut-on le cueillir sans danger? D'aucuns le pensent. L'homme qui s'inscrira dans l'histoire de la Belgique comme le grand homme d'Etat d'une période particulièrement troublée sera celui qui aura cueilli le fruit à ce qui s'avèrera avoir été le meilleur moment...

TESTIS.

D'un « monde incompréhensible »

En voyant tous les efforts que l'Allemagne multiplie pour nous faire avancer les premiers dans les voies de la guerre, je n'ai cessé de songer au mémorable entretien que j'eus, en 1932, à Berlin, avec de jeunes intellectuels allemands, à leur cercle de Tiergarten. La discussion, qui avait naturellement porté sur les rapports de nos deux pays, durait depuis plus d'une heure, lorsque l'un d'eux sembla vouloir brutalement la clore en s'écriant « *Le coup des responsabilités, on ne nous le fera pas deux fois!* » L'après sursaut de ce garçon allemand suffit à me découvrir ce que les « responsabilités » signifiaient pour lui et ses pareils, et les précautions que d'ores et déjà leur politique opérait en vue de l'événement futur. Nous le constatons aujourd'hui : rien que l'Allemagne ne néglige ou qu'elle n'utilise pour donner à ses adversaires l'apparence de l'agression, et cela afin d'en tirer avantage. Car si cette notion de *responsabilité* ne signifie pas grand'chose dans la conception allemande de la vie, l'Allemand, lui, sait la valeur qu'elle a dans la nôtre, je veux dire dans l'idée que nous avons de l'homme, de la justice et du droit. Aussi cherche-t-il à s'en servir, tout en nous méprisant au fond de lui-même d'y attacher tant d'importance!

En ce qui la concerne, l'Allemagne n'a jamais eu conscience de sa responsabilité dans la guerre, pas plus qu'elle ne s'est sentie moralement liée par des engagements qui, à ses yeux, ne pouvaient valoir pour l'avenir. C'est qu'en vérité, l'Allemagne n'a jamais compris sa défaite : celle-ci lui a toujours semblé inexplicable, et « injuste », à tout le moins selon les mesures d'une justice qui évalue les choses non du point de vue moral, mais du point de vue biologique, du point de vue de la *vie*. L'Allemagne n'était-elle pas la plus apte à vivre, n'était-elle pas chargée du potentiel vital le plus fort? Aussi ne maudit-elle pas la guerre, mais la paix qui, d'après elle, n'a été un si grand malheur pour l'Europe que parce qu'elle a fait des vaincus de ceux qui n'auraient pas dû l'être.

Voilà pourquoi, tout en conservant le vieux concept de *responsabilité* pour les autres, l'Allemagne d'après-guerre s'est employée pour son compte à promouvoir des définitions nouvelles, à élaborer de nouveaux principes en matière de droit politique, et d'abord en accordant à l'Etat une place équivalente à celle qu'occupent légitimement dans notre hiérarchie des valeurs les notions de vérité et de justice. A l'Etat, proclame-t-elle par les travaux de ses professeurs, de ses juristes, à l'Etat de déterminer qui est *ami* ou *ennemi*, ce qui est la distinction politique essentielle (1); à l'Etat de déterminer également, dans la mesure la plus absolue, quand et par quels moyens l'ennemi doit être combattu. Lisez les ouvrages de Carl Schmitt, ouvrez le livre du fameux sociologue Hans Freier, *Der Staat*, et rapprochez ses théories des événements qui se déroulent sous nos yeux : « *En soi*, dit Freier, *la conquête est, pour l'Etat, une condition d'existence. Pour que, parmi d'autres Etats, l'Etat se sente effectivement Etat, il lui faut autour de lui une sphère de conquête... Il doit conquérir pour exister.* » Mais, cette condition nécessaire à l'existence de l'Etat, cette « sphère de conquête » indispensable à sa vie, n'est-ce pas ce que Hitler et les politiques du III^e Reich

entendent par « *espace vital* »? Et puisque c'est à l'Etat seul qu'il appartient de juger s'il importe d'étendre son pouvoir par la conquête, et que ce jugement peut toujours être interprété comme la condition même de son existence, il va de soi que « l'envahissement d'un petit Etat par un plus grand dépend simplement du désir que le plus fort en a et d'une occasion favorable! »

La guerre apparaît, d'ailleurs, aux sociologues du national-socialisme comme l'œuvre essentielle de l'Etat : « *Toute politique*, dit Hans Freier, *consiste à conduire la guerre par divers moyens. Autrement dit, l'Etat, pendant les armistices que nous appelons la paix, ne doit avoir en vue, en tout et pour tout, que le retour à l'état normal : la guerre.* » Ce principe, Oswald Spengler, le célèbre auteur du *Déclin de l'Occident*, l'avait déjà formulé en ces termes : « *L'histoire de l'humanité est l'histoire des puissances politiques. La forme de cette histoire est la guerre. La paix aussi a cette forme, parce qu'elle n'est que la continuation de la guerre par d'autres moyens.* » Et c'est le même Spengler qui, dans *l'Homme et la Technique*, affirme que « l'homme est une bête de proie » : « *En l'appelant ainsi*, dit-il, *est-ce l'homme que j'ai offensé ou la bête? Car les grands fauves sont des créatures nobles de l'espèce la plus parfaite et qui ignorent l'hypocrisie de la morale humaine qui n'est que faiblesse.* »

Après cela, je veux dire devant une telle conception des choses, devant une *Weltanschauung* qui donne une telle signification aux notions d'humanité, de morale, de guerre, de paix, d'ami, d'ennemi, qui entend de la sorte tous les mots, toutes les idées dont nous faisons usage, quel sens, je le demande, peut avoir un « message » comme celui que l'honorable Président Roosevelt a cru devoir adresser au chancelier Hitler? Dans le langage du germanisme, cet acte d'ordre idéal et moral est proprement impensable : il est un pur non-sens, j'allais écrire : une aberration. Le pacte que lui propose M. Roosevelt n'équivaut-il pas, pour l'Allemand, à ôter à l'Etat les conditions mêmes de l'existence, à arrêter l'histoire, à arrêter la vie, comme Josué voulait arrêter le soleil pour s'assurer la victoire? Et c'est très « sincèrement » que le maréchal Göring peut dire d'un tel dessein : « *Il émane d'un monde qui nous est incompréhensible!* »

Pour éviter d'aussi graves malentendus, dont les conséquences sont immenses, peut-être conviendrait-il de se rappeler que ce qu'il y a de plus important chez un homme, comme chez un peuple, c'est sa conception de l'univers. Nous avons tort de croire que les théories sont sans importance et de traiter légèrement la philosophie cosmique des nations qui nous entourent. Et Chesterton a raison de penser que « pour un général qui se prépare à combattre, il est important sans doute de connaître les effectifs de l'ennemi, mais plus important encore de connaître sa philosophie! »

D'un mal de l'esprit

Je ne crois pas me distraire des alarmes qu'inspire l'état du monde actuel en tournant mon propos vers certains désordres, où se manifeste cette « démentalisation » générale, qui est au fond de tous les maux dont nous souffrons. Car le monde est surtout malade de l'esprit, par l'esprit, tant il apparaît que la vérité importe à l'humanité plus que le reste et qu'on ne saurait remettre l'ordre dans les choses s'il n'existe d'abord dans les intelligences, dans les principes qui la dirigent et dans les démonstrations qu'elle produit. Il n'y a pas, en effet, de pire dérèglement que celui qui consiste à mêler, à brouiller tous les ordres jusqu'à perdre la notion de leur diversité, à unir ce qui doit être d'abord séparé, à exclure ou à exalter, au profit ou au détriment de l'un ou de l'autre, ce qui doit être maintenu à sa place, selon sa nature et son rang.

(1) Voir l'étude du professeur J. HUIZINGA, *le Droit de la Force*, publiée dans le dernier numéro de *Civilisation* et d'où sont tirées les citations que nous reproduisons ici.

Jusqu'à quel point de confusion les esprits peuvent aujourd'hui déchoir pour ne plus distinguer entre les différents ordres, je n'en donnerai qu'un exemple. Sans doute se souvient-on de cette page où Maurras, pour montrer que les nationalistes français sont les moins étatistes des hommes, a écrit : « Ils sont le plus fermement convaincus de la nécessité de distribuer ou de redistribuer les pouvoirs : les pouvoirs qui viennent d'en haut lorsqu'ils émanent de l'autorité essentielle, et ceux qui s'élèvent d'en bas, quand ils expriment ces autorités spontanées qui sortent du cœur des hommes, ou de leur sol, ou de leur sang. » Eh bien ! si l'on en croit M. Raymond Charmet, la doctrine qui se définit en ces termes conduit au pur matérialisme : « *Nul texte n'est plus clair, écrit-il dans la Tribune de France. On y voit le romantisme de la « spontanéité » aboutir au matérialisme du « sol et du sang » ! Et à l'usage que je me suis permis d'en faire, M. Raymond Charmet objecte : « M. Massis ne sait-il pas que ce sont les mots d'ordre mêmes de l'hillérisme, blut und boden, qui figurent sur les couteaux que reçoivent les jeunes hillériens ? Il est incroyable qu'après avoir stigmatisé la « mystique » nazie, un catholique français finisse par lui emprunter ses idoles ! »*

Ce qui n'est pas croyable, c'est qu'au nom du catholicisme, on s'imagine pouvoir rabattre ces affections du sang, de la famille, du sol et de la patrie, que « la nature nous inspire », disait Bossuet, et que Dieu veut si présentes au cœur des hommes qu'il leur en fait commandement. Voilà où l'on en arrive pour méconnaître qu'il y a un ordre de la nature humaine, un ordre naturel et spontané, qu'on imagine plus chrétien de rabattre ! Ce mépris des nécessités, des « ordinations de nature » n'est, au reste, qu'une forme de cette fuite hors du réel et de l'histoire, hors du temps et de l'espace, hors du Français et hors de l'homme, qu'on sent au fond de tant d'esprits d'aujourd'hui. Tout leur effort ne consiste-t-il pas à s'abriter, à se retirer des conditions communes, à se situer au delà des biens et des maux, à ne donner la primauté au spirituel que pour mieux échapper aux exigences de la réalité ?

La chose est d'autant plus grave que la vérité théologique elle-même en subit les atteintes. A en croire ces nouveaux théologiens, qui affectent de méconnaître les réalités du sang, ne semblerait-il pas que la nature de l'homme soit purement spirituelle, et que l'ordre surnaturel, qui a rapport aux biens futurs, abolisse l'ordre naturel, alors qu'il le surélève pour le parachever, le prolonger à l'infini ? C'est toute l'économie de la religion qui, du même coup, se trouve touchée, car « notre religion est une religion d'incarnation et non pas une religion d'esprit désincarné ». Tout ce qui est chrétien nécessairement s'incarne et, comme disait Péguy, l'éternité même est dans le temporel.

Où peut conduire ce singulier « surnaturalisme » — dont nous avons maintes fois dénoncé les tendances — M. Marcel De Corte, professeur à l'Université de Liège, vient de le mettre en belle lumière à propos des confusions que propage certaine philosophie catholique de l'histoire. Ce qu'il reproche à ses interprétations, c'est de n'accorder qu'une part restreinte, sinon nulle, au développement de la nature humaine envisagée comme telle : « L'homme qui est emporté dans le flux historique de la durée, dit-il, n'est pas seulement un être promu à une destinée supra-terrestre, heureuse ou malheureuse, il est un être naturel ; possesseur d'une nature blessée sans doute par le péché originel, mais cependant inaltérée en sa constitution et qui, par vocation naturelle, doit réaliser dès ici-bas sa nature (1). » Saint Thomas ne l'entendait pas autrement, et c'est pourquoi sa morale est imprégnée de ce qu'on a pu justement appeler le *naturalisme chrétien*. M. De Corte rappelle de façon opportune que « sans la nature, la grâce est

privée de fondement réel : greffée sur un être de raison, elle s'étiolle et disparaît ». L'affaissement du sens de la nature, des réactions naturelles chez l'homme, au profit des explosions émotives ou idéologiques, n'est-elle pas parallèle à la déchristianisation du monde moderne ? Aussi bien toute interprétation philosophique de l'histoire, comme développement de l'homme vers sa fin surnaturelle, doit-elle se garder de négliger le rôle joué par la nature, si elle n'entend pas dégénérer en un surnaturalisme, apparemment vivace et pieux, mais qui, faute de base solide où s'élever, risque de se muer en pure abstraction et de coïncider, en fait, avec le déterminisme pur et simple.

Les conséquences d'une interprétation exclusivement surnaturaliste de l'histoire et les erreurs où elle risque d'entraîner le philosophe chrétien, M. De Corte les montre sans ambages :

Si l'économie, la politique et même la culture n'ont pas en soi un objet naturel, dit-il, si elles sont subjectivement polarisées dans un esprit mystique — aussi bien intentionné soit-il — qui s'aveugle sur leur aspect strictement naturel, alors il n'est plus qu'à se croiser les bras et espérer de la seule sainteté la solution des problèmes angoissants de notre époque... Que si l'on réplique qu'une sainteté active peut s'attaquer énergiquement à ces problèmes et les résoudre dans un esprit chrétien, nous y consentons, mais en remarquant qu'une condition peut être nécessaire sans être suffisante : on peut avoir une mentalité chrétienne développée, et conduire l'économie, la politique et même la culture d'un pays à la perdition. On peut être saint, et médiocre en ces domaines : l'amour le plus généreux n'a jamais pu remplacer l'exacte considération du réel. Prétendre le contraire, c'est faire s'évanouir l'objectif dans le subjectif et, en fin de compte, rejoindre le déterminisme protestant de la Grâce...

* * *

Que ce soit là l'un des plus grands périls du christianisme actuel, M. De Corte l'établit, avec une force d'argumentation remarquable dans un récent article de *Civilisation*, où, reprenant pour les développer ses vues sur le « surnaturalisme » — ce « mal moderne » par excellence — il montre l'étendue désastreuse d'un mouvement qui ne tend à rien de moins qu'à couper le catholicisme de ses bases ontologiques et naturelles, pour en faire une *idéologie*, pareille à tant d'autres idéologies contemporaines, dont l'apparent humanisme ne recouvre qu'un « mensonge humain dérisoire ». A quel point la pensée catholique est corrompue par ce mal, tout aujourd'hui le manifeste :

De Rousseau à Marx ou à Mauriac, dit-il, la dominante de notre époque n'est qu'une haine sourde, tenace, diabolique, de la nature de l'homme. Sous prétexte d'élever l'homme, de le restituer à lui-même, de l'arracher à la Fatalité de sa destinée terrestre, on le projette dans une atmosphère abstraite, où il se désincarne et se dissout : l'homme démocratique, l'homme économique, l'homme mystique, caricatures honteuses, hypostasiées en déviations monstrueuses, de tendances naturelles, normalement intégrées dans l'unité de la nature humaine...

C'est à une véritable dénaturation de l'homme, de l'homme réel, dont le christianisme assume toute la nature, qu'aboutit une telle idéologie. Pour *surnaturelle* qu'elle se donne, elle fait du christianisme un christianisme abstrait qui, privé de sa relation à la nature humaine, risque de devenir le plus puissant agent de dissolution de cette nature et d'exercer des ravages d'une mal-faisance sans pareille. Mais il y a pire encore : c'est à l'idée fondamentale du dogme catholique que le surnaturalisme, avec sa contre-partie inéluctable : l'antinaturalisme, porte atteinte. Il n'y a pas de danger plus redoutable que celui-là, car, comme le

(1) Voir la *Revue catholique des idées et des faits* du 2 avril 1939.

disait Leontieff que M. De Corte invoque en témoignage : « Ce ne sont pas tellement les fautes personnelles du chrétien; les impulsions grossières et matérielles, les conflits inspirés par l'intérêt sordide, ni même enfin les crimes, qui constituent un danger mortel pour le principe orthodoxe. Où le véritable danger commence réellement, c'est quand le principe orthodoxe dégénère en applications qui sont contraires à son essence. » Or c'est à l'essence même de la vraie doctrine catholique que ce « surnaturalisme » s'attaque. Ce sont les sources de la foi qu'il contamine, M. Marcel De Corte l'a bien vu. Et l'éminent professeur de l'Université de Liège pense avec raison que pour aller au fond des choses, il faudrait dire que nous assistons à une nouvelle offensive du modernisme, jadis considéré comme hérétique, et qui se camoufle habilement pour s'opposer au catholicisme, non plus du dehors, mais du dedans, et pour l'atteindre jusqu'en son principe vital. Et jusqu'où les méfaits d'un tel « esprit » ne s'étendent-ils pas! La renaissance thomiste elle-même en est compromise, et se trouve frappée d'inanité dans la personne de ses représentants les plus en vue. Toute l'intelligence catholique en est touchée, et l'on ne saurait assez dire combien l'intelligence tout court souffre, elle aussi, d'un tel malheur. Cette crise du catholicisme actuel ajoute au désarroi, au déséquilibre des esprits, à l'obscurcissement et à la confusion des idées, car c'est une des missions les plus évidentes de l'Eglise catholique que de protéger l'intelligence contre ses propres errements, d'empêcher l'esprit humain de se détruire lui-même et de garder à l'homme le droit et le prestige de la pensée.

HENRI MASSIS.

Après le périple de M. Gafenco

Il y a quelques jours, la *Frankfurter Zeitung*, porte-parole des irés et des applaudissements de la Wilhemstrasse, exprima son dégoût de l'indécision polonaise. Quel pays, ce partenaire du pacte de non-agression renié redevenu *Saisonstaat* méprisable, cet Etat ni dictatorial, ni démocratique, ce métis réfractaire aux lois de la pureté raciale qui lient les organismes politiques comme les individus et qui interdisent à un régime autoritaire de se donner des airs de libéralisme! Au moins, la Pologne s'est-elle clairement prononcée en politique étrangère; elle l'a fait, il est vrai, en faveur des judéo-bolchevistes Chamberlain, Halifax et Churchill, mais que penser de cette Roumanie où l'obscène promiscuité règne non seulement entre le totalitarisme et la liberté, mais aussi entre la germanophilie et l'anglolarité, entre le culte du latinisme néo-romain et l'entichement pour la France?

En effet, Bucarest a évité jusqu'à cette date de s'attacher définitivement à une seule formule et à un seul bloc d'Etats. M. Gafenco sourit aimablement tantôt aux géants de la *Leibstandarte* d'Adolf Hitler, tantôt aux *policemen* de Londres, il déjeune aujourd'hui avec les collaborateurs de M. Daladier et demain avec les sous-ordres du « César de carnaval ». Il se déclare très satisfait de ses impressions berlinoises, constate sa « parfaite identité de vues » avec le gouvernement français, se félicite de constater son plein accord avec celui de Grande-Bretagne et célèbre les liens très cordiaux qui rattachent la

Roumanie à l'Italie, sans oublier la Pologne amie, qu'il a traversée avant d'aller en Europe occidentale, ni la Yougoslavie par laquelle il réintègre Bucarest. Tout cela est bel et bon pour les temps de paix et même pour l'époque parapacifique — oh! le mot et la chose horribles! — que nous vivons actuellement. Pourtant, la Roumanie devra choisir, au cas où une conflagration générale éclaterait, et elle est même tenue de préparer sa décision dès maintenant. Or, nous avons tous les motifs de supposer que cette décision est prise et qu'elle joue en faveur du groupe anglo-français, mais que la Roumanie tâchera le plus longtemps possible de se dérober à une rupture avec l'axe Berlin-Rome.

Un coup d'œil rapide sur l'évolution récente de la politique extérieure et intérieure du roi Carol II nous fera comprendre le résultat auquel elle vient d'aboutir finalement, après le périple de M. Gafenco. En établissant le régime autoritaire du Front de la Renaissance Nationale, le 15 décembre 1938, le souverain avait visé un triple but : écarter le danger d'une guerre civile entre les extrémistes de droite et la Couronne, maintenir l'unité du pays contre le séparatisme de certaines minorités nationales, enfin défendre contre des attaques venant du dehors l'indépendance et l'intégrité roumaines. Les périls contre lesquels s'armait le monarque n'étaient guère imaginaires. Les Gardes de Fer, tant de fois dissous et camouflés, se préparaient à une insurrection, les attentats se faisaient fréquents, le sang coulait et si ce n'étaient que des fonctionnaires ou des Juifs qui tombaient sous les balles et les bombes des acolytes de Zelea Codreano, l'Archange vengeur enfermé dans les prisons du régime caroliste s'appêtait à tirer plus haut. On découvrit des conspirations dirigées contre la personne royale; les plans d'une révolution raciste totalitaire s'élaboraient presque en public. L'interdiction des partis et plus spécialement de cette fraction « Tout pour la Patrie » qui embrassait les séides du « capitaine » Codreano demeurait lettre morte. Carol II avait à redouter la coalition d'ennemis personnels et d'adversaires de principe, la haine des Gardes de Fer et des partisans de M. Cuza, les rancœurs de M. Maniu et des nationaux tsaranistes, le mécontentement de M. Bratiano et des dissidents libéraux; il avait à affronter le sourd grondement qui vibrait dans le corps des officiers et l'hostilité croissante de certains milieux ecclésiastiques que seule l'influence du patriarche-Premier ministre Mgr Miron refrénait encore.

Cette atmosphère d'émeute imminente se compliquait du fait de la situation diplomatique très troublée. Après la première crise tchéco-slovaque, la Roumanie se trouva presque sans amis. L'alliance avec la Pologne s'était fort relâchée; le veto de Carol II prononcé à Galatz, lors de la visite du colonel Beck, contre le retour de la Ruthénie Subcarpathique à la Hongrie avait indisposé Varsovie. La Grande-Bretagne commençait à témoigner sérieusement de son intérêt pour la Roumanie, mais cela parut alors d'une signification plutôt théorique. En France, l'écho des mesures antisémites, le frais souvenir d'un coup d'Etat anti-parlementaire et la campagne violente que la presse de gauche menait, par suite de ce double « crime », s'opposaient à toute revalorisation du pacte franco-roumain existant. La Hongrie proférait des menaces, l'Italie ne ménagea pas de bonnes paroles, mais ce fut l'Allemagne qui seule intervint efficacement dans les événements roumains. Elle soutenait clandestinement les racistes des deux nuances, codreanistes et cuzistes, elle offrait en même temps à la Cour une aide dont on savait le prix. Le jeu du Reich rappelait singulièrement ce qui se passait en Hongrie, où les influences germaniques se servaient à la fois, et en arbitres, de M. d'Imrédy et de ses adversaires hungaristes.

Dépourvue de contrepoids, la pression allemande pensait réduire le Roi par la menace d'un appui à Codreanu et utiliser

comme outils aveugles tous les nationalistes roumains de droite. Les slogans antijuifs et la présence de l'amie sémite de Carol II, Mme Magda Lupescu, furent magistralement exploités par les émissaires du Troisième Reich. Pour renforcer leurs arguments, les porte-parole du Reich se prévalaient encore du concours des deux minorités nationales, des Allemands et des Magyars. Les *Volksgenossen* de M. Hitler sont nombreux aussi bien en Transylvanie qu'en Bukovine et même en Bessarabie; les Hongrois forment une majorité compacte dans certaines régions des Karpathes et habitent, comme minorité plus ou moins importante, tout le pays anciennement soumis à la couronne de saint Etienne. Loyaux envers la Roumanie et la dynastie des Hohenzollern, les uns, mutins et impatients de retourner au Royaume Apostolique, les autres, Allemands et Magyars, se sont unis, sous les auspices de l'intime alliance hungaro-germanique, pour faire dépendre des directives envoyées de Berlin leur attitude envers l'Etat roumain. Ils coordonnaient leurs efforts avec une troisième minorité, les Bulgares de la Dobroudja, de sorte que la Roumanie se trouvait face à la coalition qui l'avait envahie pendant la Grande Guerre. Carol II se vit exposé à une agression combinée de deux groupes qui s'entre-détestaient, mais qui communiaient dans la haine du Roi, de ses conseillers, de l'« Occident pourri » et des Juifs.

Il pouvait résister à une telle attaque, soit en dissociant les ennemis, soit en vainquant isolément les plus faibles, pour se défendre ensuite contre les autres. Le Roi appliqua les deux moyens, successivement et simultanément. Le 30 novembre 1938, il fit disparaître Codreano et ses lieutenants, au moment où ils attendaient leur libération. Cette répression sanglante, peu excusable sous un climat moins oriental, épargna à la Roumanie les horreurs d'une insurrection. Depuis lors et après que plusieurs successeurs de l'Archange l'eurent rejoint en paradis, le régime de la dictature royale, du *Frontul Renasterii*, tient bon contre ses ennemis intérieurs. Du moins, il leur inspire une crainte salutaire qui leur impose le salut réglementaire « Santé » (équivalent roumain du « Heil » allemand). La plupart des anciens chefs de parti siègent dans le directoire du Front de la Renaissance Nationale; les mécontents n'osent que des manifestations prudentes de leur mauvaise humeur, tels M. Georges Bratiano et les autres invités de M. Hitler, présents à Berlin le 20 avril passé, pour y représenter le racisme roumain. Les critiques démocrates du régime autoritaire se taisent ou ils affirment même leur adhésion depuis que la Cour s'est ouvertement rangée du côté franco-britannique.

Vainqueur de ses ennemis intérieurs, le Roi a réussi, pendant les mois les plus dangereux, à leur ravir la protection agissante du Reich. Nul doute que les interminables pourparlers avec M. Wohltat, délégué commercial allemand, séjournant à Bucarest comme négociateur d'un traité économique, furent menés, tirés en longueur et couronnés par un accord non seulement pour obtenir des avantages financiers, mais aussi, et avant tout, pour amuser l'Allemagne et pour la retenir de porter secours aux Gardes de Fer ou bien aux Magyars. Nul doute que la visite de Carol II à Berchtesgaden ait servi le même but, tandis que le voyage du monarque en Angleterre et en France avait établi les bases d'une collaboration réelle entre la Roumanie et les puissances occidentales. A la même époque, au milieu de l'hiver dernier, les rapports polono-roumains regagnèrent rapidement leur cordialité antérieure. Dès février 1939, M. Beck, autre visiteur de l'Obersalzberg, savait, comme le roi de Roumanie, que le printemps apporterait le partage complet de la Tchéco-Slovaquie et que l'évolution naturelle comporterait nécessairement une vive recrudescence de l'antagonisme germano-polonais, un duel diplomatique serré anglo-allemand et un assaut combiné des

revendications hongroises et bulgares dirigées contre la Roumanie.

Pour la Pologne, le chemin était tout tracé : il conduit à Paris et à Londres, il passe par Bucarest et il tend à ne pas éviter Budapest. M. Beck se donna la plus grande peine à réconcilier la Hongrie et la Roumanie, les deux amies de la Pologne. Il y fut secondé par la diplomatie franco-britannique, dont l'activité en pays danubiens reprit soudain sur une grande échelle. Mais ni les Magyars, ni les Bulgares, auprès desquels Varsovie et Londres s'interposèrent également, n'écouterent de bons conseils de modération. Le Reich avait le jeu facile à Budapest et à Sofia; il pouvait y promettre des solutions totales, cependant que la Pologne ne recommandait que des compromis. Avant de préconiser lesdites solutions, l'Allemagne tenta pourtant des démarches à Bucarest. Elle fit miroiter tous les avantages que le traité commercial signé par M. Wohltat assurait aux Roumains : collaboration des techniciens germaniques, qui construiraient des routes, des chemins de fer, des canaux et des ports, industrialisation et motorisation du pays, fournitures de guerre pour l'armée roumaine, exploitation des richesses du sol, crédits importants pour faciliter l'échange des marchandises, débouchés allemands grandement ouverts au blé et aux autres produits agricoles roumains. Le Reich prêcherait raison aux Magyars et amadouerait les Bulgares. Mais Carol II n'écouta pas le tentateur; il savait qu'en fin de compte, c'est-à-dire après que l'Allemagne aurait réglé ses comptes avec la Pologne, le tour viendrait à la Roumanie et qu'à cette date « la grâce câline du fauve se transformerait en sauvagerie brutale ».

Le Roi avait temporisé jusqu'au moment où l'aide britannique se dessina nettement et d'une manière concrète; il voulait en outre pouvoir escompter sans restriction l'aide polonaise et voir fonctionner comme jadis l'alliance entre Paris et Varsovie. Toutes ces conditions se trouvent remplies depuis mars 1939. La résolution de Carol II s'est alors documentée par la garantie anglaise de l'indépendance et de l'intégrité roumaines, puis par l'accord avec la Pologne conclu par M. Gafenco à Varsovie et renouvelé hors des conversations de Cracovie et de Katowice. Nous avons déjà relevé qu'elle intègre la Roumanie dans le système défensif britannique. Ajoutons qu'elle est complétée par des arrangements politico-militaires avec la Turquie, négociés par M. Gafenco à Istanbul avec M. Saracoglou et que l'on s'attend encore à un *modus vivendi* avec l'U. R. S. S. Le voyage du ministre des Affaires étrangères roumain en Europe centrale et occidentale n'avait donc plus le but de préparer de nouvelles décisions, ni de signer de nouveaux engagements fondamentaux. Il n'était réellement, ainsi que l'a répété M. Gafenco, qu'un tour d'informations. Donnons à ce terme l'interprétation la plus généreuse : on aura fixé à Londres et à Paris quelques modalités de collaboration diplomatique, militaire et économique; l'on aura juré à Berlin et à Rome que la Roumanie n'interviendrait contre l'axe que si le pays y était obligé par un acte d'agression du Reich, ou de ses alliés. Même après les accords commerciaux signés avec la France et la Grande-Bretagne, la Roumanie aura affirmé sa ferme volonté d'exécuter le pacte de M. Wohltat, pourvu que la paix continue.

Toute la question réside donc en ceci : le Reich acceptera-t-il la coexistence des efforts économiques français et anglais avec l'activité allemande; pardonnera-t-il à Carol II le jeu subtil qui a abouti à la garantie britannique et au resserrement de l'alliance polono-roumaine; renoncera-t-il à des connivences avec les racistes roumains et aux intrigues contre le Roi? La réponse négative à ces trois points nous paraît certaine. Une allusion dans le récent discours de M. Hitler du 28 avril, les voix de la presse allemande synchronisée — entre autres des attaques violentes de l'*Angriff* — et les révélations d'un procès, qui vient de

se dérouler derrière les portes closes d'un tribunal militaire à Bucarest, en font la preuve. Le Führer a reproché au roi de Roumanie, avec une ironie mordante, d'avoir feint des sentiments germanophiles et de briguer une garantie anglaise superflue. Les insultes de la presse naziste, lancées contre M^{me} Lupescu, ses amis et quelques favoris du Roi visent en dernier lieu le trône. Enfin, le Conseil de Guerre qui avait à juger une jeune Roumaine de grande famille, belle, riche et excentrique, amoureuse d'un leader codreaniste, a établi, avec tous les détails souhaitables et indésirables, le rôle de l'Allemagne dans les tentatives réitérées d'une insurrection anticaroliste.

Nous pouvons supposer que la visite des comtes Teleki et Csáky à Berlin (et à Rome) aura en outre scellé l'étroite union entre le Reich et la Hongrie : cette alliance n'est pas de bon présage pour la tranquillité des provinces roumaines à fortes minorités germaniques et magyares. Le corps hybride de la *Romania Mare*, autoritaire et amie des démocraties, multinationale, timidement antisémite et pourtant gouvernée par un Assuérus — qui, selon les bruits publics, aurait sacrifié à Esther cet Aman qui s'appelait Codreano —, la Roumanie réfractaire à l'évangile totalitaire s'apprête comme la Pologne, et aux côtés d'elle, à tenir tête aux ressentiments du Reich.

ROGER DE CRACN-POUSSY.

LECTURES

Livres — Revues — Journaux

DE WILSON A ROOSEVELT

De M. André Tardieu ce brillant « billet » dans le dernier numéro de Gringoire :

Vingt-deux ans ont passé; deux présidents; aucun changement. Wilson? Roosevelt? Identité d'esprit, de ton, de méthode.

La noble prétention de régler, par des prêches et par des questionnaires, les conflits internationaux se retrouve, à vingt ans de distance, avec toutes ses conséquences.

* * *

L'esprit américain, quand il s'applique à la matière internationale, se caractérise par trois traits.

D'abord, éviter la guerre, crime contre la loi de Dieu, qui a dit à l'homme : « Tu ne tueras point! »

Ensuite, tenir les Etats-Unis loin des querelles de cette Europe, qu'ont fuie, avec dégoût, les pèlerins du *Mayflower*.

En conséquence, voir dans les Américains les arbitres-nés de leurs ancêtres européens. Si les Américains sont partis d'Europe, c'est pour pouvoir juger l'Europe.

Jefferson avait déjà dit : « Nous serons plus utiles à l'humanité comme neutres que comme belligérants. » En partageant cette opinion, son pays est resté sûr de demeurer d'accord avec les Saintes Ecritures.

Mais l'homme propose et Dieu dispose. C'est ainsi qu'il est arrivé aux Américains de faire, à regret, la guerre et même de la faire très bien.

Cela leur est arrivé sous Wilson, qui les y a conduits par ses messages. Cela pourrait, par la même voie, leur arriver sous Roosevelt.

Pendant la dernière, dont nul ne se souvient, le président Wilson a prodigué les déclarations publiques sur trois objets principaux : politique anglaise du blocus, torpillages allemands, conditions de l'armistice.

Dans ces trois cas, la dialectique américaine, qui avait pris le monde pour témoin, a obtenu le résultat inverse de celui qu'elle se proposait.

L'Amérique menaçait l'Angleterre de lui déclarer la guerre. Elle était, peu de temps après, l'alliée de l'Angleterre et pratiquait des règles de blocus plus dures que les règles anglaises.

L'Amérique souhaitait ne point se battre avec l'Allemagne et sa campagne présidentielle de décembre 1916 n'avait été qu'une surenchère de neutralité. Trois mois plus tard elle déclarait la guerre.

En 1918, l'Amérique ne souhaitait pas l'armistice. M. House disait : « Que les militaires disent ce qu'ils veulent. C'est leur affaire, et non la nôtre. » Le général Bliss exigeait des conditions plus rigoureuses que le maréchal Foch. Les télégrammes de Wilson n'en avaient pas moins déclenché le mécanisme.

Au bref, l'Amérique, dans ces grandes circonstances, a fait le contraire de ce qu'elle voulait.

Cela s'explique par le goût, qu'elle a, de discuter sur la place publique, où l'argument de la veille devient l'obligation du lendemain et où la solution finale résulte, non des interventions initiales, mais des dialogues intercurrents.

* * *

Je me souviens de la politique antianglaise d'une forte fraction du Sénat (sénateurs Stone, Walsh, Hoke Smith, Hitchcock) qui, en haine de l'Angleterre, prétendait interdire aux citoyens américains de prendre passage sur des navires de commerce armés.

J'entends encore Walter H. Page, ambassadeur des Etats-Unis à Londres, s'indigner de la grossièreté de son pays à l'adresse de la Grande-Bretagne.

Je me rappelle les fulgurantes promesses de neutralité que se jetaient à la tête les deux candidats, Wilson et Hughes, à l'élection présidentielle du 12 novembre 1916.

Les démocrates clamaient : « Wilson nous a tenus hors de la guerre. » Les républicains répliquaient : « La justice nous trace notre route par le sage canal de la neutralité. »

Au bref, tout le monde désirait la paix. Aucun des dix-huit millions d'électeurs, qui avaient voté, soit pour Wilson, soit pour Hughes, n'avait eu à voter pour la guerre.

Ce fut la guerre, tout de même, comme sous Jefferson. L'Amérique fait toujours la guerre sous des présidents pacifistes.

* * *

La situation de 1939 est-elle différente? Je me le demande. Les hommes sont pareils. Roosevelt, c'est Wilson, avec trente ans de moins, — Roosevelt, qui me disait, en 1917 :

— Wilson est le meilleur pour coller son oreille au sol! Il sait, à tout instant, ce que souhaite le peuple. C'est pour cela qu'il est plus fort que les partis.

La situation générale n'a pas plus varié que les hommes. L'Amérique continue à vouloir la paix. Tout au plus commence-t-elle, comme au temps de Wilson, à en discerner les dangers possibles.

Du moins, entend-elle, comme Roosevelt, dans son message du 14 avril où revivent tous les procédés wilsoniens, que les principes moraux couvrent le débat politique. Les vieilles recettes n'ont pas cessé de plaire.

D'abord, à l'usage d'un puritanisme qui mérite le respect, les

considérations morales sur le crime, qu'est la guerre; les considérations économiques et sociales sur les ruines, que la guerre inflige, même aux neutres; les considérations politiques sur la non-fatalité de la guerre.

Aussi, le rappel de l'indépendance des Etats-Unis et de leur évident désintéressement; le rappel du droit, qui en résulte pour eux, de servir, à une Europe déchirée, sinon de médiateurs, du moins d'intermédiaires.

Enfin, parmi des propositions de conférences, ce goût de la logique, qu'on gagne dans les universités américaines et qui tend à « coller » l'interlocuteur en l'obligeant, si l'on peut, à répondre par *oui* ou par *non*.

Le président Wilson avait, pendant la guerre, usé de ces moyens. Le président Roosevelt recommence.

* * *

Entre le premier et le second, un regard d'Européen discerne, cependant, des différences.

Quand, en 1917, l'Amérique menaçait l'Allemagne de lui déclarer la guerre, l'Allemagne avait déjà, contre elle, depuis trois ans, les neuf dixièmes de l'Europe.

Quand, en 1918, Wilson, en quelques phrases sèches, brisait les tentatives d'évasion de l'Allemagne devant les clauses de l'armistice, l'Allemagne était déjà vaincue par Foch.

Ces avantages manquent au président Roosevelt. C'est pourquoi ses messages sont moins opérants que ceux de M. Wilson, et prêtent le flanc aux contre-attaques hitlériennes.

On s'aperçoit, d'autre part, que, plus encore que M. Wilson, M. Roosevelt est occupé d'intérêts spécifiquement américains, pour quoi l'Europe ne se passionne pas. Et ceci est aussi une cause de faiblesse.

On le sent inquiet de la stagnation des affaires et des effets du dumping allemand, auquel il a répliqué par sa surtaxe douanière. Ce n'est pas l'affaire de l'Europe.

On le sent alarmé par les menées allemandes en Amérique du Sud; par les progrès du Japon dans les mers de Chine. Et l'on constate que, quand il concentre sa flotte, c'est, non dans l'Atlantique, mais dans le Pacifique. Cela ne fait pas l'affaire de l'Europe.

Ainsi s'explique que le message Roosevelt du 14 avril 1939 ait produit moins d'effet que les messages Wilson du temps de la guerre.

* * *

N'empêche que M. Roosevelt, qui, comme M. Wilson, est pacifiste, va peut-être, comme M. Wilson, conduire son pays à la guerre.

Voici que la presse américaine se reprend à parler des « Huns ». Voici que l'officieuse *Washington Post* écrit : « La pression de l'axe Rome-Berlin ne se relâchera pas avant qu'elle atteigne le point où elle rencontrera une résistance sérieuse. »

Est-ce à dire que le peuple américain soit plus « mûr pour la guerre » qu'en janvier 1917? Je ne le crois ni de lui, ni de son président.

Est-ce à dire, en sens contraire, que le peuple américain ne fera pas la guerre? Je ne le dis pas non plus.

Car toutes les fois que ce peuple a essayé soit de la neutralité, soit de la médiation, c'est par la guerre qu'il a fini.

* * *

Faut-il conclure? Il y a, d'un côté, deux pays, qui ont, tout le temps, la guerre à la bouche et qui la perdraient, s'ils la faisaient.

Il y a, de l'autre côté, trois pays, qui gagneraient la guerre, si elle leur était déclarée, mais qui se sont juré de n'en jamais parler.

Ainsi demeure possible, pour des années, le chantage que les premiers exercent sur les seconds.

ELECTROBEL

Du rapport du Conseil d'Administration sur l'exercice 1938, nous extrayons ces lignes :

Malgré l'augmentation presque générale des dividendes des entreprises belges d'électricité et de transports, nos revenus de portefeuille sont restés inférieurs à ceux de l'exercice précédent du fait de rentrées moindres de l'étranger, et principalement de France, conséquence de la dépréciation monétaire dans ce pays. L'accroissement de nos honoraires pour études, surveillances et travaux n'a compensé que partiellement cette contraction des revenus de portefeuille.

Si l'ensemble des revenus accuse une augmentation par rapport à 1937, celle-ci n'est qu'apparente et la conséquence de l'inscription au débit du compte de profits et pertes d'une partie des frais généraux défalqués antérieurement de nos honoraires.

Dans l'intérêt de notre personnel, nous avons doté plus largement les œuvres de prévoyance.

Les charges financières marquent une diminution importante : elles ne comprennent plus que les intérêts et impôts de l'emprunt 4 1/2 % de 125 millions de francs nominal.

En plus de certains amortissements effectués avant clôture, nous vous proposons de prélever sur les bénéfices de l'année une somme de fr. 28.509.348,19 à affecter aux amortissements indiqués au compte de profits et pertes.

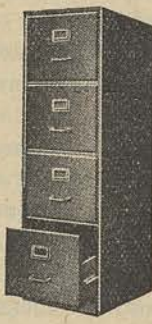
Le solde répartissable s'établirait ainsi à fr. 41.171.871,58, y compris le report antérieur; compte tenu d'un prélèvement de 2.000.000 de francs pour provision fiscale, il permettrait d'attribuer à chacune des 420.000 actions un dividende de 85 francs, contre 80 francs, et de reporter à nouveau fr. 671.871,58.

Comme modification importante du portefeuille, nous vous signalons le remplacement, à la suite de la liquidation de la Société Financière et Chimique de l'Industrie du Gaz « Sofigaz », des titres de celle-ci par des actions de la Société Belge de l'Azote et des Produits Chimiques du Marly.

En fin d'exercice, nous avons participé à la garantie de l'augmentation de capital de la Compagnie Générale du Gaz pour la France et l'Etranger; au début de l'année en cours, nous avons exercé les droits de souscription que nous conférait notre intérêt dans cette entreprise.

Nos services techniques ont eu une activité importante, les travaux de nos diverses sociétés filiales s'étant poursuivis régulièrement et même amplifiés pour certaines d'entre elles.

Vous trouverez à la suite du présent rapport des renseignements sur les principales entreprises dans lesquelles nous possédons des intérêts. Vous constaterez, pour la plupart des affaires belges d'électricité et de transports, une légère diminution, en 1938, des ventes d'énergie et du nombre des voyageurs.



MEUBLACIER

TOUS MEUBLES EN ACIER
Société de personnes à responsabilité limitée.

Usines : **Rue Vignoul, Bruyères-Jupille.**
Tél. : **505.49** - Bureau : **rue Vignoul, Jupille-lez-Liège**

▼

Classeurs - Bureaux dactylos - Rayonnages
Bureaux ministre - Armoires - Fichiers, etc.
Construction exclusivement belge.

Etudes de tous devis pour meubles spéciaux.

MEUBLES EN ACIER EN TOUS GENRES

Installation complète de bureaux.

Société Générale de Belgique

Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822.

Montagne du Parc, 3

Rue Royale, 38

Rue Ravenstein

Adr. télegr. : Générale, Bruxelles.

BRUXELLES

Compte chèques postaux n° 261.

CAPITAL fr, 796.000.000.00
RÉSERVES fr, 1.164.210.000.00

FONDS SOCIAL fr. 1.960.210.000.00

CONSEIL DE DIRECTION :

MM. Alexandre Galopin, Gouverneur;
Félicien Cattier, Vice-Gouverneur;
Gaston Blaise, Directeur;
Auguste Callens, Directeur;
le baron Carton de Wiart, Directeur;
Willy de Munck, Directeur;
Albert d'Heur, Directeur;
Edgar Sengier, Directeur;
Edgard Stein, Directeur;
Adolphe Stoclet, Directeur;
Firmin Van Brée, Directeur;
Jules Bagage, Directeur honoraire;
Edouard de Brabander, Directeur honoraire.

COLLEGE DES COMMISSAIRES

MM. Edmond Solvay;
Léon Eliat;
le baron Adrien de Montpellier de Vedrin;
le baron de Trannoy;
H. Vermeulen
le comte de Patoul.
Henri Goffinet
Comte L. Cornet de Ways Ruart
Ivan Orban.

Le Secrétaire,
M. Raoul Depas

POUR VOS TRICOTS n'employez que les laines de marque

LES LAINES ANGLAISES **LADYSHIP** vous donneront entière satisfaction

Pour vos bas, chaussettes, sous-vêtements,
la laine **VIGOGNE** s'impose; souple, solide, irrétrécissable



En vente dans tous les bons magasins de laines

Concessionnaires pour le gros :

FLAMENT & VERMAST, 4, rue d'Artois, BRUXELLES

Etablissements Textiles De Witte-Lietaer

SOCIÉTÉ ANONYME

à LAUWE-LEZ-COURTRAI

Télégr. : DEWITTELIT.

Téléph. COURTRAI 1382

FILATURE — TISSAGE

SPÉCIALITÉS : Linge de table tous genres. — Inclus nappes pour autels — Purificatoires — Corporaux — Lingerie, draps, essues, toilettes, nappes, serviettes pour couvents et institutions.

COUVRE-LITS — **TISSUS D'AMEUBLEMENT** — **TISSUS PONGE** — **TISSUS MATELAS** — **ESSUIES**

JACQUES DRIESSEN

Aniens Etablissements

I. Brixhe-Deblon

Maison fondée en 1860

SPÉCIALITÉS :

GROUPEMENTS RAPIDES sur TILBOURG

GELDROP-HELMOND-EINDHOVEN et toute LA HOLLANDE

VERVIERS
49 à 53, rue Tranchée
Téléph. 156.20 (2 lignes)

ANVERS
16, rue des Récollets
Téléph. 202.23

APPRÊTS TIQUET-WÉRY

Fondés en 1868

DISON-VERVIERS

Teinture - Achèvement - Presse - Décatissage

Imperméabilisation

DE TOUS TISSUS LAINE ET MI-LAINE

Noirs lavables et Inverdisables sur Tissus pour Communautés

SOCIÉTÉ ANONYME
IWAN SIMONIS

VERVIERS

Maison fondée en 1680



Laines

Fils de Laine

Draps et Etoffes de Laine

Laines pour tricoter à la main

DRAPS DE BILLARD

Filature de Laine Cardée
Hauzeur-Gerard Fils
VERVIERS

Tous fils cardés pour draperie, nouveautés,
flanellenes et sous-vêtements, en pure laine
et en mélange laine et coton
Fils fantaisies pour la robe

807

S. A. FILATURES et TISSAGES

GOOSSENS Frères

ZELE (Belgique)

Téléphones : Zèle 22-24 et 193 Télégr. : Goossens-Zèle

SACS, TOILES D'EMBALLAGE, bâches, tissus filtrants

SACS neufs pour tous usages

PAPER-LINED BAGS

Spécialité de **SACS** pour SCORIES, CEMENTS, etc.

La Textile de Pepinster

Soc. Anon.

PEPINSTER (près Verviers)

Téléphone Verviers :
602.39 — 602.41

Adresse télégraphique :
Textile-Pepinster.



Filature de Laine peignée

Fils pour tissage et bonneterie, simples et
retors, moulinés et jaspés. Fils gazés.

Filature de Laine cardée

Fils écrus et teints, simples et retors pour
tissage et bonneterie. Fil normal pour sous-
vêtements. Bourrettes de soie. Fils fantai-
sies. Qualités pure laine, laine et coton,
laine et soie.

Manufacture de Tissus et Etoffes de Laine

Tissus unis et fantaisies — Hautes nouveautés
en peigné et cardé — Serges — Beaver —
Draps de cérémonie — Velours de laine —
Flanelle — Genre tropi*aux — Draps d'admi-
nistration — Draps militaires — Draps pour
ecclésiastiques — Loden — Gabardines



QUAND IL GÈLE

et surtout quand il pleut, notre
climat exige des vêtements chauds.
La chaleur de la laine est la plus
saine.

GANTS, ÉCHARPES, CHANDAILS

résisteront à l'usage, si tricotés en

LAINES VESDRE

Merceries — Bonneteries — Lingeries

Mercerie Franz LEFEVRE

4, rue du Beffroi (ancienne rue Gendarmerie).

CHARLEROI

Seul Spécialiste-Grossiste de la région

Tél. 104.61

C. ch. post. 2712.60

Bas chaussettes, sous-vêtements, tabliers, draps de lit,
pull-overs, laines, cotons, essuie-mains, etc.

AVEC TOUT ACHAT D'UN TISSU TOOTAL

*exiger désormais
ce bon de garantie*

EXIGEZ LA MARQUE TOOTAL SUR LA LISIÈRE

GARANTIE TOOTAL

TOUS LES TISSUS PORTANT LA MARQUE TOOTAL SUR LA LISIÈRE SONT GARANTIS DEVANT DONNER SATISFACTION POUR TOUTE FAUTE IMPUTABLE A NOS TISSUS. NOUS NOUS ENGAGEONS AU REMPLACEMENT OU AU REMBOURSEMENT. EXIGEZ LA MARQUE TOOTAL SUR LA LISIÈRE. TOUTE RÉCLAMATION DOIT ÊTRE ADRESSÉE A VOTRE FOURNISSEUR.

NOM ET ADRESSE DU FOURNISSEUR :

EXIGEZ LA MARQUE TOOTAL SUR LA LISIÈRE

TOOTAL

Article :

... QUI CONSTITUE POUR VOUS UNE
protection totale!

Non ! la garantie Tootal n'est pas un vain mot ni une vaine promesse. La qualité de nos tissus est telle que depuis toujours nous les vendons sous une garantie *formelle*. Afin de vous assurer une protection encore plus efficace, nous avons créé à votre intention, un «bon de garantie Tootal» imprimé en bleu, que le détaillant est tenu de vous remettre avec tout achat de tissu Tootal. Il est de votre intérêt d'exiger partout ce bon de garantie auquel vous avez droit.

Les tissus

TOOTAL MARQUE DÉPOSÉE

SONT FORMELLEMENT

garantis!

TOBRALCO ◊ TARANTULLE ◊ TISSUS ANTICHIFFONNABLES TOOTAL :
LYSTAV - TOOTAMA - ROBIA ET TOILE DE LIN TOOTAL ◊ AUTRES
PRODUITS TOOTAL : TISSUS D'AMEUBLEMENT, CHEMISES ET CRAVATES
TOOTAL ◊ ROBES ET BLOUSES CHESRO ◊ MOUCHOIRS PYRAMID

TOOTAL — 18, Avenue de la Toison d'Or, Bruxelles

TÉLÉPHONE 21.47.68.

FABRIQUE
DE DRAPERIES ET NOUVEAUTÉS
Tissage WILLIAM FEY

S. P. R. L.

Spécialités
pour couvents, missions, pensionnats et séminaires.

Usine et Bureaux :
21, avenue de Scheut,
BRUXELLES

Teinture et Apprêt :
A VERVIERS

Chauffage Central

VAPEUR EAU CHAUDE — AIR CHAUD.
Bains-douches — Distribution d'eau chaude. — Installations
sanitaires.

Cuisine à vapeur.
Cuisinières de toutes puissances.

Adressez-vous en toute confiance à

C. JULLIEN

Constructeur spécialiste

75, rue de Félinne, LIÉGE. Tél. 294.06.

Manufacture de Tissus pure laine et laine peignée

Tissage COGETEX s.a.

Tél. :
17.42.22



C. Ch. P. :
3538.78

Nouveautés. — Fantaisies en tous genres

Bur. et Mag. :
36, bl. Baudouin, BRUXELLES

Usines :
A COURTRA

POÊLES GODIN

R. RABAUX & Cie

158, Quai des Usines, BRUXELLES
et à Guise (Aisne) France

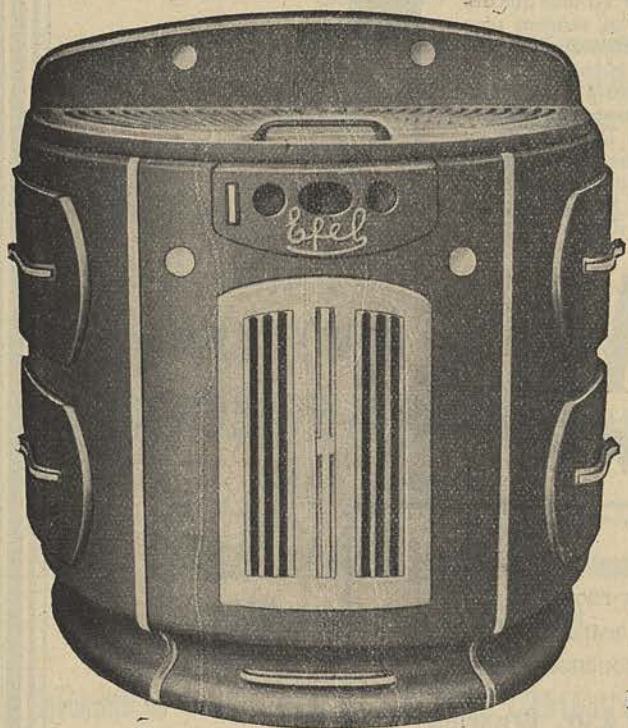
EXPOSITIONS A BRUXELLES, 144, BOUL. AD. MAX
ET A AMSTERDAM, 60, DAMRAK

Une réalisation merveilleuse des **FONDERIES DU LION**

FRASNES-LEZ-COUVIN

Cuisiner — Rôtir — Chauffer avec 30 % d'économie garantie

Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu



Poêles Parisiens
Poêles Flamands
Poêles Crapauds
Poêles Triangulaires
Cuisinières
Poêles Buffet
Foyers
Dressoirs



Brûlent n'importe quel charbon gras ou maigre

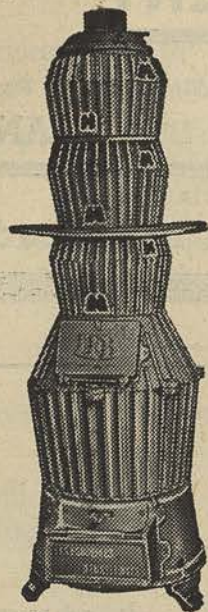
POUR LE CHAUFFAGE RATIONNEL DES
ÉGLISES, ÉCOLES, PENSIONNATS, etc.,

rien ne surpasse les poêles

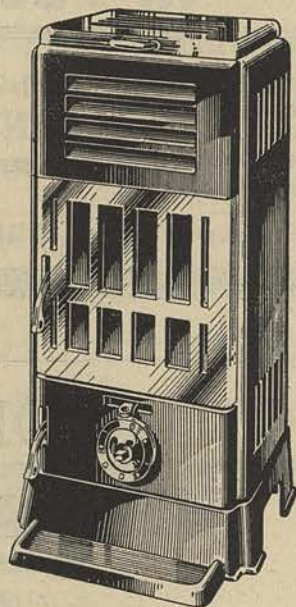
« L. F. B. 236-3 »

et

« GRANUM »



L. F. B. 236-3



Granum 1668

Grande capacité de chauffe - Consommation réduite au minimum

Les Fonderies Bruxelloises

Société anonyme

HAREN-lez-BRUXELLES

Les Fonderies Lallemand

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE

EVERE - lez - Bruxelles

Tél. 15.73.33

Tél. 15.05.99

Foyers à feu continu

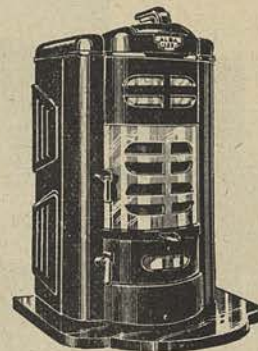
ALBA

Poêles-Bufferets

Toutes pièces détachées en fonte
pour la

POÊLERIE

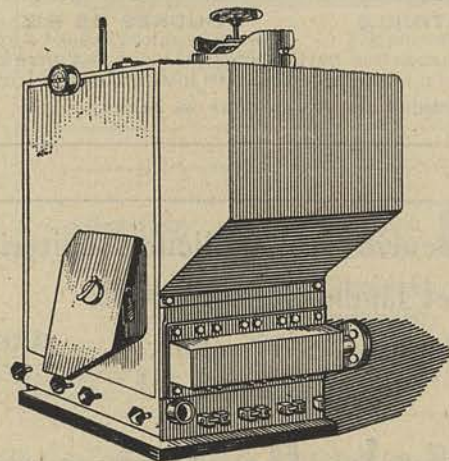
et la petite mécanique en
général



Nickelage — Chromage — Émaillage

NOËL...1938

15° sous 0



DES MILLIERS DE CHAUDIÈRES DE CHAUFFAGE CENTRAL MISES
BRUTALEMENT HORS SERVICE..... AU PLUS DUR DE L'HIVER, DES MILLIERS
DE PERSONNES PRIVÉES DE CHAUFFAGE... DES DÉGATS MATÉRIELS PAR
MILLIONS...!

LA S. A. DES CHAUDIÈRES

AUTOMATIC-A. C. V.

INFORME LES NOMBREUX USAGERS DU CHAUFFAGE CENTRAL QU'IL NE
LUI A ÉTÉ SIGNALÉ, AU COURS DE CETTE DURE ÉPREUVE, AUCUNE DÉFAIL-
LANCE SURVENUE A DES APPAREILS DE LA CONSTRUCTION.

LA SÉCURITÉ COMMANDE L'USAGE DE CHAUDIÈRES EN ACIER SIGNÉES

AUTOMATIC-A. C. V.

TOUTES LES PUISSANCES DE 10.000 A 600.000 CALORIES - HEURE. PLUSIEURS
MILLIERS DE CHAUDIÈRES EN SERVICE.

CHAUDIÈRES-A.C.V. Ruysbroeck

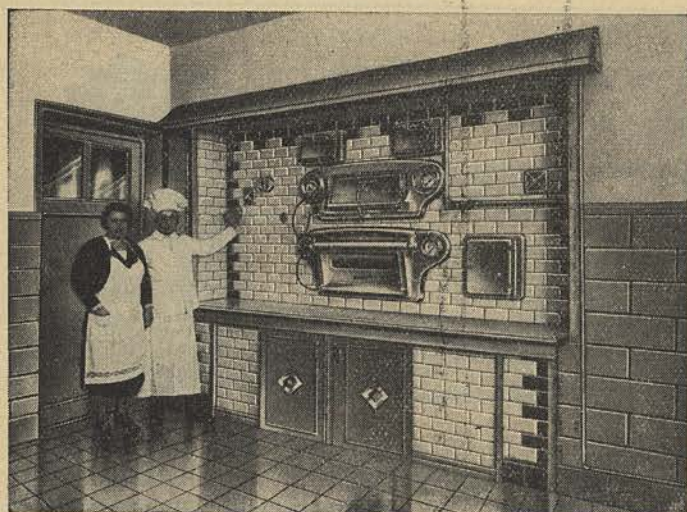
Téléphone BRUXELLES 44.35.17

LES
ATELIERS de CONSTRUCTION de BOUSSU

à Boussu-lez-Mons

(firme fondée en 1843 par M. Fr. Dorzée)
construisent pour les Couvents, Instituts, Pensionnats, etc., les
FOURS A VAPEUR pour Boulangerie et Pâtisserie
spécialement conçus et étudiés pour eux, assurant le minimum de
consommation et d'entretien, le maximum de sécurité, de régularité
et de rendement.

Ils étudieront, sans aucun frais, tous vos projets d'installation
ou de transformations.
Un siècle d'expérience et de probité commerciale vous garantit
une fourniture irréprochable.



Confiterie Nationale
Belge

USINE A VAPEUR

Léon HORLAIT

Braine-le-Comte

Tél. : Braine-le-Comte n° 21 [Reg. du Commerce : Mons 1157

Pudding Powders "Deliss"

Goût : Vanille, Chocolat, Amande, etc., pour Crèmes
et Pâtisseries.

DÉJEUNER-DELISSINE INSTANTANÉ =
fortifiant spécialement recommandé aux enfants, convalescents
et personnes surmenées.

QUALITÉ SUPÉRIEURE. — PRIX TRÈS INTÉRESSANTS

Demandez ÉCHANTILLONS et TARIF

Établ. Marc Van de Castele

à HÉRINNES-LEZ-PECQ (Hainaut) Téléphone : Pecq 212

Peperkoekfabriek • Fabrique de Pains d'Épice

R. VEESAERT

COUQUE ROYALE Parijsberg, 3, Montagne de Paris
COUQUE DE NICE **GENT** Tel. 11813 **GAND**
HOLLANDSOHE —
— **ONTBIJTKOEK** **SPÉCIALITÉ :**
— **BREVETS** — **Couque à la Succade**

BON AROME

MAZA

Cafés extras

V^o **JEAN WELTER & Fils**

Usines et Bureaux :

155-159, rue de Plainevaux — **SERAING**

Tél. Liège 302.11

SAVONNERIE
PARFUMERIE

COXIA

Société de Personnes à responsabilité limitée.

RUE BEAU-MUR, 53, LIEGE

Téléphone : Liège 277.79 — Chèque postal n° 176 93.

Télégr. : Coxia-Liège. — Reg. comm. Liège : 172.78.

SAVONS DE TOILETTE
SAVONS DE MÉNAGE
SAVONS INDUSTRIELS

EAUX DE COLOGNE
EXTRAITS - LOTIONS
POUDRES DE RIZ, etc.

COXIA se recommande tout particulièrement pour son **savon en
poudre** qu'il fournit à de nombreuses institutions religieuses.
Spécialité de sticks pour la barbe.

Spécialité de Beurre des meilleures Laiteries

Lards et Jambons des Flandres

GROS Salaisons de 1^{er} choix **GROS**

R. Tilburck - De Brauwer

147, chaussée Saint-Pierre, 147

Etterbeek-Bruxelles

Tél. 33.53.90

DEMANDEZ PARTOUT LA

“Lux chicorée Ypriana”

fabriquée par la

Fabrique Belge de Chicorée Wypelier-Taffin

LA PLUS PURE
ET LA PLUS ÉCONOMIQUE

104, chaussée de Dickebusch, YPRES Tél. 441

Nous vous recommandons

Le Café « CAP »

SIÈGE SOCIAL :

7, rue des Raines, VERVIERS

Tél. 150.84

Expédition FRANCO à partir de 25 kilos

Consignation de Cafés du Congo Belge

Maison BELLEFROID Frères

FONDÉE EN 1750

VICTOR de BELLEFROID, Successeur

24, RUE DE LA GOFFE, LIÈGE

Compte chèques postaux 342.455
Registre du commerce LIÈGE 398

Téléphones : Bureaux : 115.79
Privé : 283.46
Sart : 110

VOUS DÉSIREZ ACHETER DU SIROP!

Demandez échantillons et prix
à l'adresse suivante :

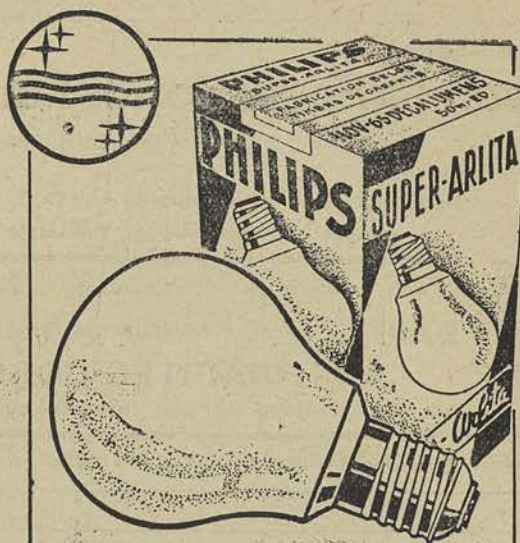
Siroperie MEURENS, à Aubel

Sirop mélangé, marque POMONA

3 QUALITÉS : Sirop purs fruits, poires et pommes,
gelées de poires (Spécialité)

Téléph. Aubel N° 9

Reg. du Comm. Verviers 12153



PHILIPS “Super-Arlita”

à filament doublement spiralé
ENCORE PLUS ÉCONOMIQUE...

*Remplacer vos lampes de
40 watts par des
“Super-Arlita” de 65 decalumes*

SAUVEZ VOS YEUX
... ECLAIREZ-VOUS MIEUX

Depuis 1876

ON ACHÈTE

LES FINS CAFÉS

TORRÉFIÉS

« AROME RÉPUTÉ DES FLANDRES »

CHEZ :

J. VAN DEN BERGHE

ROULERS, 11, rue du Nord Tél. : 472

Office des Fabricants Japonais
21, avenue de l'Astronomie, Bruxelles
Téléphone : 17.89.98

CONSERVES

Saumon Ananas
Pilchards Pêches
Thon Poires
Crabes

Achetez directement au JAPON

CHARBONNAGES DE

Gosson-La Haye & Horloz Réunis

S. A. A TILLEUR LEZ-LIÈGE



Charbons de première qualité — O. B. C. pour usages domestiques et industriels

Si vous ne traitez pas directement avec notre Société

EXIGEZ de vos fournisseurs les
ANTHRACITES-GOSSON
qui vous donneront la plus complète satisfaction

Téléphone : Liège 30860 (2 lignes) - Livraisons rapides et soignées

SOCIÉTÉ ANONYME DES

Charbonnages de Bonne-Fin

Rue de Hesbaya, 8, LIÈGE

Tél. : 110.46-243.73

Adr. télégr. : Charbonnages Bonne-Fin, Liège. C. C. P. : 48.340

CHARBONS

Anthracites — Industriels et domestiques pour tous usages

Houilles et Gailletteries — Gailletins 50/80 mm. — Têtes de moineaux lavées. — Braisettes lavées 20/30 mm. — Braisettes lavées 10/20 mm. Grains lavés 6/10 mm. — Fines lavées 0/6 mm. — Criblé — Tout-venant Menu graineux.

Charbons anthracites de première qualité pour feux continus et chauffage central.

Grains 6/10 spéciaux pour chauffage central.

Spécialistes des véritables Anthracites

SANTRAS

154, chaussée de Turnhout
ANVERS Tél. 556.56

Charbons tamisés et pesés avant la mise en sacs

Fournitures en vrac et en sacs plombés de 50 kgs

CIDRERIE STIMART

Tél. Huy 692 TIHANGE (HUY) Fondée en 1919

CIDRE MOUSSEUX PUR JUS DE POMMES

Garanti à l'analyse

DEMI-SEC

SEC



Comptoir des Salaisons

104, BOUL. LAMBERMONT, BRUXELLES — Tél. 15.84.81

Produits des Ardennes (Origine garantie)
(Jambons avec ou sans os — Saucissons — lard)

Jambons de Prague extra, cuits, en boîtes

Tous genres de saucissons fins

Lards anglais et indigènes

Conserves de viande, etc.

TOUTES SALAISONS DE PREMIÈRE QUALITÉ

CHAMPAGNE NAPOLEON

CH. & A. PRIEUR

MAISON FONDÉE EN 1825

VERTUS PRÈS EPERNAY (MARNE)

AGENTS PRINCIPAUX :

BRUXELLES & BRABANT : A. DE BLOCK, 40, Rue de l'Autonomie, BRUXELLES
ANVERS & LITTORAL : J. STEVENS, 30, Longue Rue d'Argile, ANVERS
FLANDRE OCCID^{le} & HAINAUT : A. LOSFELD, 172, Avenue de Maire, TOURNAI
LUXEMBOURG BELGE & NAMUR : Gaston GUSTIN, Distillateur, à MARCHE
LIÈGE & LIMBOURG : Arnold STRUMAN, à FLÉMALLE-HAUTE (Liège)

DU

DES LÉGUMES FRAIS

grâce aux légumes

1^{er}

DÉSHYDRATÉS - VITAMINÉS

JANVIER

LEKA

AU

Leka est un légume frais déshydraté, c'est-à-dire simplement privé de son eau. Au contact de l'eau il reprend la forme et la couleur du légume frais duquel il a conservé toutes les vitamines, toute l'ardeur, tout le goût et toute la saveur.

31

Leka est nettoyé, prêt à l'emploi et de conservation indéfinie.

DÉCEMBRE

Produits LEKA, 51, avenue de la Gare, Arlon

VINS des COTEAUX de l'HARRACH

des RR. PP. Missionnaires d'Afrique

(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 381

O. Ohéq. 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

*Si vous désirez
du charbon
amélioré de 18%
téléphoner-nous*

*Un de nos administrateurs
se fera un plaisir de
venir vous donner tous
renseignements*

WELSH ANTHRACITE COMPANY S.A.
BUREAU DE COMMANDES, 42 PLACE VERTE (près de la poste) Tél. 272.64-334.33, ANVERS

ANTHRACITES

S. A. DES
Charbonnages d'Ans et de Rocour

A Ans-lez-Liége

Tél. : Liège 605.36 et 605.67

Produit exclusivement l'antracite de toute première qualité

RENDEMENT SUPÉRIEUR DANS :

Chauffage central
Foyers continus

et

tous systèmes de chauffage modernes

Spécialité de grains pour foyers
à soufflerie automatique

Tous usages domestiques et industriels

L'Ecole Berlitz

n'enseigne que les
LANGUES VIVANTES
mais les enseigne BIEN

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

Etienne Van Oost

précédemment Etienne et Jean VAN OOST
Maison fondée en 1865

Béverlaai, 18 COURTRAI

Chèq. Post, 372543 — Téléphone 63

Berges, velles, camelots, draps, setons divers,
telles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour
processions. — Spécialité d'articles pour sem-
mentés religieux et pour confessions

Toutes préparations médicales
Toutes spécialités

Pharmacie R. LEFEBVRE

12, Rue des Clairisses, 12
TOURNAI Téléphone 100.78

Pansements et Accessoires

Manufacture de Tabacs

Joseph DUBROUX, Fils aîné

Rue de Marvis, 5-7

TOURNAI

Téléphone : 1195

Compte-Chèques : 1844.92 — Registre du Comm. Tournai 10.105

BF

Raffinerie Tirlemontoise Tirlemont



**Exigez le Sucre
scié-rangé
en boîtes de 1 kilo**

Couvents! Pensionnats! Hôpitaux, etc.!



Pour l'entretien facile de vos locaux, nettoyage des lavabos, éviers, baignoires, vitres, murs peints, tables, etc. employez notre savon universel en pâte

RADICAL

facile à appliquer, très efficace, sans danger pour les mains ni pour les objets.

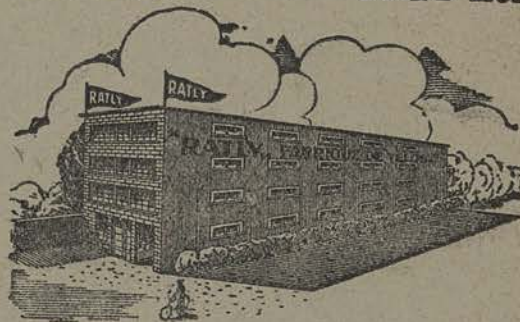
Échantillons sur demande

Seuls fabricants : PRODUITS-AMINÉS S. A.

17, rue Brialmont, Bruxelles. Tél. 17.42.59
Usines à Haren - Nord

VÉLO MODERNE

USINE MODERNE



RATLY, 26-28, rue Aug. Gevaert, Bruxelles-Midi

Pour l'achat de vos

Tissus Lodens Imperméables

nous vous recommandons la maison

T. DEVAUX

25, rue Bérilbou, VERVIERS

Spécialités : de noir inverdissable pour religieux et d'articles pour congrégations, pensionnats, ligues, scouts, etc.
Aussi filatures de cardés en tous genres depuis 1869.

Echantillon et visite sur simple demande.